

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Le Diablotin, Bruxelles : [s.n.], 1892-1893.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

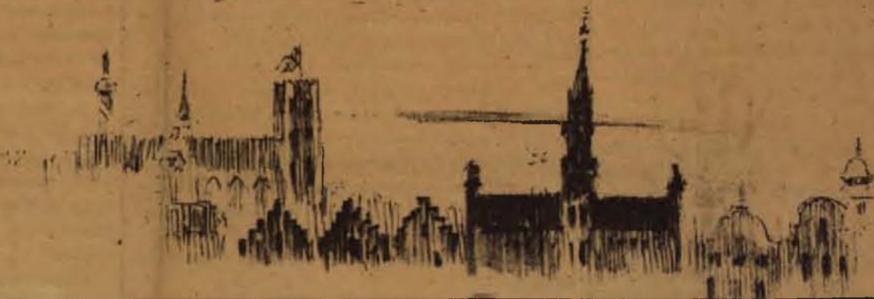
Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2016/a1174128_f.pdf

LE DIABLOTTIN

ORGANE DES MÉCONTENTES



Annonces à la ligne et à forfait.

Rédaction : Boulevard du Nord, 152, Bruxelles.
Administration : Rue Verte, 226, Bruxelles - Nord.
Directeur littéraire : Georges Bazet.

ABONNEMENTS Un an, fr. 3. -
Six mois, fr. 3. -



VOUS CHANTIEZ... EH BIEN! DANSEZ MAINTENANT!



Chronique.

Comme Grosclaude — toute distance gardée — je voudrais commenter un peu, au prisme de mes larges sciences, les gaités de la semaine. Malheureusement, s'il est vrai que dans la capitale on verdit l'Institut et chronique Sarcée, les semaines offrent encore des « gaités, » — on n'en peut dire autant, hélas ! de la capitale où règne l'honorable et interminable Monsieur Buls...

Sous ce règne de la propreté des rues, le printemps du rire ne fleurit guère, et la gaité grelotte sans grelots. Les quelques chalandes de la Joie qui n'ont pas encore suivi l'exemple des hirondelles en gagnant des climats plus sereins, errent lamentablement, soir et matin, matin et soir, dans ce quartier où jadis chantait l'Eden et où, maintenant, depuis belle lurette, tiquetoque la pioche du pouvoir civil... Ils errent, et, devant les terrains (vagues comme l'esprit d'un politicien), ils se remémorent douloirement un autrefois engraissant de demi-mondaines à la mondanité facile, un autrefois cascadiant et épanoui comme la jeunesse même... Ils errent, et, devant ces catacombes du plaisir, ils se disent, en errant, que l'erreur est de ce monde... Par exemple ils émettent cette opinion en *a parte*, et non tout haut, car ils savent que le quartier de feu l'Eden fait partie de la désormais célèbre « Zone neutre » où le bourgmestre de la moralité publique est omnipotent, où le mayer de la démolition enfile des policemen chargés, sabre au clair, les malement débouchés qui prétendent élever la voix plus fort que dans une église.

Eh oui, mon Dieu ! le climat de Bruxelles n'est plus serein ; il n'est plus que serin, le pauvre ! Les misses centenaires elles-mêmes, les misses à longues dents jaunes, les misses deux fois en retour d'âge flanquées de clergymen pudibonds, ces misses en bâtons de chaise que, par régiments, nous envoie la brumeuse Albion quand éclosent les roses trémières, ces misses elles-mêmes trouvent Bruxelles trop confit dans l'austérité et voudraient que nos boulevards fussent un tantinet plus shockings. Et quand on leur objecte : « Miss, la commission d'hygiène publique, sous la haute et anti-aphrodisiaque direction de Monsieur Buls (Charles pour tout le monde, sauf pour les dames) a chassé les cocottes, c'est vrai, mais, par contre, a nettoyé si joliment l'asphalte ! C'est même ce nettoyage à outrance, ce nettoyage de journalière qui a permis à Monsieur Buls d'être si populaire... » Quand on leur objecte cela, les misses répondent qu'elles préfèrent voir de jolies demoiselles aux francheuluches soyeuses et aux folles risées, que contempler des légions de fontainiers aux « lances, » du reste, impudiquement évocatrices...

Pensez donc ! si les misses britanniques parlent de la sorte, que doivent dire, alors, les étrangers, à peine onctueux sans la moindre exagération, qui viennent en notre capitale pour s'y distraire légèrement ? Car personne n'ignore que, pour se distraire, même légèrement, il faut au moins un peu de légèreté... Or, à Bruxelles, on ne trouve plus de la légèreté que dans la façon d'agir de certains édiles assoiffés de paix monacale au détriment du commerce et de la vie urbaine.

A tout venant, il faut être logique, même en matière de morale, bien que la morale soit la chose la plus illogique du monde. Et les édiles en question ne le sont pas du tout...

Tout d'abord, pourquoi l'un des deux — car ils sont deux, comme dans Paul et Virginie, — n'a-t-il pas, en sa fièvre de rigidité et de frigidité, changé de nom ? Sans avoir le culte du calembour, on avouera que la locution De Mot ne manque pas d'une certaine fraternité avec un vocabulaire consigné dans le dictionnaire de cette langue qui a la couleur de M. Woeste.

Alors ?
Ensuite, pourquoi, toujours dans le même ordre d'idées, a-t-on permis à Bidet de paraître à la foire avec ses chameaux ?

Notre population, même au temps de l'Eden, n'en avait jamais vu de si grands !

Voyons, dites-moi, est-ce logique, cela ? Pas de chameaux d'un côté, au nom de la morale ; et, au nom de la même morale, de grands chameaux d'un autre côté ?

On m'objectera que s'il fallait arrêter aux portes de Bruxelles absolument tous les chameaux qui veulent nous rendre visite, il faudrait supprimer du coup une bonne partie des petits-frères.

Ayant le plus profond respect des choses du culte, je me refuse à admettre cet argument. Non, je ne suis pas convaincu... (Excusez le mot M. Buls !)

Et puis, je suis sérieux : je n'aime pas les jeux De Mot, — pardon... de mots.

Je le repète, tout cela, c'est de l'illogisme. Et voilà pourquoi je n'adhère point, pour ma part, à la proposition qui court : l'édification, à MM. Buls et De Mot, d'une statue équestre, avec un cheval... hongre.

FLEUR-DE-THÉ.

Petite Gazette,

Le *Diablotin* commencera dans son prochain numéro, la publication d'un roman, dont il s'est acquis le droit de reproduction :

LIT DE CABOT

Mœurs de coulisses par

Henry Kistemackers, fils.

Tout le monde sait l'énorme succès qui a accueilli ce roman d'un jeune écrivain belge, dont l'avenir brillant a été prophétisé par toute la haute critique parisienne.

Francisque Sarcée, Edmond le Pelletier, Henri Fouquier, Philippe Gilles, Jean Bernard et autres maîtres de la critique française ont consacré *Lit de Cabot* comme un roman remarquable.

Nos abonnés trouveront, à la lecture de ce livre, un intérêt puissant. La trame de *Lit de Cabot* est audacieuse, et les mœurs qu'il découvre sont d'un pittoresque surprenant.

Les lecteurs du *Diablotin* lui sauront gré de ne reculer devant aucun sacrifice pour leur présenter une œuvre inédite encore en feuilleton et qui est un des rares succès de la librairie récente.

Tout le monde vaudra lire dans notre prochain numéro :

LIT DE CABOT

par Henry Kistemackers, fils.

Nous publierons également dans notre prochain numéro, une chansonnette fin-de-siècle, dont la musique est due au talent de M. Marie Antoine, compositeur distingué que nous sommes heureux de pouvoir compter parmi nos collaborateurs.

Étant, en même temps que *Journal littéraire, l'organe des Mécontents, Le Diablotin* offre l'hospitalité de ses colonnes à toute communication ayant pour objet l'amélioration de l'état de choses actuel.

Il ne sera tenu aucun compte des écrits anonymes.

Nous nous engageons cependant à toute la discrétion que nos correspondants désireront.

La Commission médicale ferait bien d'exercer sa surveillance du côté de l'église de Laeken.

On nous signale à Laeken, une femme qui exerce la profession d'accoucheuse, sans diplômes ni brevets.

Si on laisse subsister de telles licences, rien n'empêchera la première matrone venue de solliciter son malheur et d'exploiter des centaines de pauvresses, qui lui donneront la préférence à cause de la modicité de ses prix.

Pour le moment, nous n'en disons pas plus long, mais nous en reparlerons au besoin.

C'est à la Commission et au Parquet d'informer ; quant à nous, nous nous réservons.

Ne vous est-il jamais arrivé, par un soir de douce flânerie, de rencontrer entre neuf et dix heures, une jeune... dame, vêtue de noir, promenant sa mélancolique personne à travers les rues de Bruxelles ?

Tantôt elle prend une attitude de jeune veuve inconsolable, baissant les yeux avec modestie, tantôt, soupirant aux astres de la nuit, elle se rend intéressante par ses airs d'un autre monde.

Célibataire en quête d'une ingénue, suivez-la, et, si vous lui plaisez, vous verrez. Elle ne tardera pas à vous raconter ses malheurs et d'une voix d'or, entrecoupée de sanglots, elle vous fera le touchant récit de ses aventures, son cliché habituel.

Oh ! soyez sans crainte, bon lecteur, votre vertu ne court aucun risque.

La pauvre éprouve toujours le besoin de témoigner sa reconnaissance à quelqu'un, mais elle ne prétend pas témoigner cette reconnaissance à une personne qui ne lui a rendu aucun service.

Elle vous le fera comprendre et vous vous empresserez de fouiller dans votre poche, afin d'y puiser une certaine somme, grâce à laquelle vous pourrez compter sur la gratitude de votre protégée.

Naïf au cœur tendre ! croyez-vous qu'elle acceptera votre présent ? Et que non ! elle n'accepte jamais de cadeau ; mais elle consentira à devenir votre débitrice. Finalement elle vous donnera rendez-vous, n'y viendra pas et si, par hasard, vous la retrouvez, elle aura une histoire encore plus touchante que la première à vous raconter.

Cette fois elle vous montrera ses petits pieds et, parbleu, si vous êtes galant homme, vous ne voudrez à aucun prix laisser courir la jolie fillette en savates. Vous lui avancerez, toujours à titre de prêt, ce qu'elle vous demandera ; elle vous donnera rendez-vous, n'y viendra pas et... ainsi de suite.

Passant, méfiez-vous, c'est une spécialité.

A qui le *Pol-de-vin* ?

Comme tout le monde le croit, le poisson nous arrive frais d'Ostende ou d'un autre endroit de la côte.

Eh bien ! il ne faut pas trop croire, car si Ostende envoie sa marée à la criée de Bruxelles, elle n'y est pas toujours achetée.

La raison en est très simple : quand la vente n'a pas été heureuse la veille, ces dames et ces messieurs du marché au poisson de Bruxelles, s'arangent de façon à faire jeter le poisson frais à la voirie, comme impropre à la consommation. Ce moyen leur permet d'écouler plus facilement leurs stocks de marchandise... extra fraîche et... d'empoisonner le bon public.

On en sera bientôt réduit à aller faire ses provisions à la ferme des boues ; ce sera fin-de-siècle.

Schaerbeek.

L'homme, fût-il ministre, ne peut-être tout-scient

C'est pourquoi nous nous permettons de prier l'honorable M. Vanden Peereboom de bien vouloir examiner le service des distributions du quartier de la rue Gallait. Cet examen sera beaucoup plus utile que celui des demoiselles du Téléphone.

En effet, la rue Gallait n'est desservie que six fois par jour, alors que plusieurs petites rues, peu importantes, sont gratifiées de dix distributions.

M. Vanden Peereboom, nous l'espérons prendra notre note en considération, d'autant plus que nous nous faisons l'écho de tous les habitants de la rue Gallait.

Ils ne sont pas contents et il y a de quoi.

Vallée de Josaphat

Il paraît que la vallée de Josaphat, qui se trouve sur le territoire de Schaerbeek, est devenue le lieu de rendez-vous habituel d'une dizaine de fillettes, envoyées à la recherche du pain quotidien, par des parents sans scrupules.

Pourquoi la police n'établit-elle pas un service de surveillance de ce côté ?

Le paisible promeneur y est continuellement en butte aux sollicitations et aux agaceries de ces petites péronnelles, qui commencent par mendier pour finir par crier : « Papa !!! »

Comment se fait-il que la petite Chapelle de feu *la Nation* n'ait pas encore repris ses offices. La plume du vaillant directeur politique serait-elle tombée si bas qu'il ne puisse plus la retrouver ?

L'absence d'un Administrateur très intelligent est, peut-être, la cause principale de cet engourdissement, momentanément, bien entendu.

Où est le beau temps des Editions spéciales ?

MÉPHISTO.

Aventures d'une Famille Bruxelloise

à-travers le « Landjweel »

CROQUIS BOURGEOIS.

C'avait été un grand événement, lorsque Jan Vandersmoel avait annoncé à sa famille. — Un soir qu'il fumait sa grande pipe d'écume noire de crasse et de culottage tout en vidant par larges lampées une cruche de faro, — qu'on irait voir le cortège du *Landjweel* à Anvers.

Et madame Vandersmoel avait, dans un accès de joie spontanée, appliqué sur les joues tannées de son époux — un brave quincailleur retiré des affaires — deux baisers sonores de ses lèvres lippues, fait devenu bien rare dans les fastes de l'histoire des Vandersmoel qui couraient en plein dans la soixantaine.

Immédiatement on tint conseil pour arrêter l'heure du départ et faire un devis.

La caravane se composerait de cinq personnes : Monsieur Jan Vandersmoel et sa dame, les deux demoiselles Vandersmoel jugeant respectivement vingt et seize ans et enfin le jeune Vandersmoel, un adolescent de quatorze ans qui courait déjà après les filles dans la rue, et sur lequel son père fondait les plus grandes espérances, eu égard à sa précoce intelligence.

L'affluence du monde dans la métropole anversoise faisant prévoir un encombrement des restaurants, et une cherté inédite des mets, les victuailles solides seraient emportées de Bruxelles et on mangerait dans un cabaret où l'on se procurerait le liquide.

Ces décisions prises, la famille Vandersmoel attendit avec une impatience qui devint de la fiévre, le grand jour.

On en parlait constamment. On devorait le *Soir* — auquel Monsieur Vandersmoel était abonné — pour y découvrir des nouvelles s'y rapportant.

Quand on rencontrait un voisin on lui disait :

— Eh bien ! nous allons voir le *Landjweel*. —

Et vous ?

— Non !... il paraît que ça sera un si beau cortège !

Et cette phrase devint un cliché, si employé qu'il détona le fameux :

« Quel sale temps hein ! » locution sans laquelle un vrai Bruxellois ne peut aborder son prochain.

Enfin le grand jour arriva.

Pour éviter donc l'encombrement des trains de la matinée on avait décidé de partir tôt.

Aussi dès cinq heures les Vandersmoel étaient-ils tous sur pied. Par toute la maison c'était un branle-bas formidable. Dans l'escalier la grosse voix du quincailleur bramait.

— Justine, monte moi mon eau tiède pour ma barbe, il est temps ! » et dans sa précipitation à se raser il se coupa en deux endroits, ce qui le mit de mauvaise humeur.

Un de ses boutons de manchettes roula sous le lit et il lui fallut dix minutes pour le retrouver, dissimulé sous une roulette.

Lorsqu'il fut habillé il appela sa femme pour lui faire faire le nœud de sa cravate, car il aurait vécu trois cents ans qu'il ne serait pas encore parvenu à faire un nœud de ses gros doigts abimés par les outils.

Madame Vandersmoel ne montant pas à son appel, il cria plus fort, mais sans plus de succès. Il descendit, en tempêtant contre les femmes qui ne sont jamais prêtes à l'heure.

Il rencontra sa moitié dans le vestibule, en jaquette de dessous.

Alors il éclata. Comment Justine, vous n'êtes pas habillée, mais nous devons partir !

— Partir ! répondit madame avec impétuosité, partir ! Mais la laitière n'est pas encore là !

Et elle s'enfuit les bras en l'air suivie par son mari qui la sommait de lui faire son nœud de cravate.

La laitière continuant à ne pas venir on prit le parti héroïque de déjeuner sans lait, au galop.

Puis toute la smala emboîta un pas de course jusqu'à la gare, en remportant un énorme panier contenant les provisions de bouche.

Aux abords de celle-ci c'était un brouhaha indescriptible, des flots de foule arrivaient en déferlant jusque contre le départ, où elle s'engouffrait sans arrêt, d'une poussée continue ; de ce fouillis humain il sortait une rumeur indéfinie, le bourdonnement de ruche, déchiré par le cri des camelots.

— Demandez le programme officiel du cortège ! Demandez !

Et les Vandersmoel un peu ahuris, les deux époux déjà tout en sueur, s'engagèrent non sans appréhension dans le courant.

— Hortence, Julie, ne me perdez pas savez-vous, jeta madame Vandersmoel en défendant son panier qu'un remous faillit lui arracher.

Prise dans le flux, elle lutta avec énergie pour ne pas perdre son époux, qui piquait droit sur les guichets.

Elle fut longue la queue que dut subir ce pauvre Monsieur Vandersmoel avant de posséder enfin ses « cinq secondes Anvers aller et retour » ; il s'engouffra dans le grand hall de la gare, suivi par sa famille.

Là aussi c'était une animation extraordinaire ; des gens criaient, se poussaient, perdaient la tête devant l'encombrement des trains et au dessus de tout cela le bruit strident des sifflets, des signaux qui se croisaient sans interruption.

— Pour Anvers, s'il vous plaît demandait le quincailleur en s'adressant à tous les employés successivement.

— Là bas ! Au fond ! et un geste large qui embrassait toute la gare le laissait dans la même ignorance.

— Poussés par le flot ils pénétrèrent machinalement dans un long train qu'on prenait d'assaut.

— Les Vandersmoel eurent la chance de se trouver au complet dans le même compartiment.

— Et alors dans le contentement d'être casés, de ne plus avoir à se battre, ils s'épongèrent à grands coups de mouchoirs ; ils suivaient très intéressés le mouvement de la foule, défendant au besoin la porte de leur wagon par un « complet » crié en chœur.

Cependant le train bondé ne partait pas et dans l'attente on se mit à faire des réflexions plus ou moins spirituelles.

Les réflexions plaisantes étaient surtout à propos des rires et dans l'entraînement chacun se surpassait, voulait brüler par un lazzi plus grotesque que les autres.

Enfin le train s'ébranla et le quincailleur salua le départ d'un :

« Si nous ne sommes pas arrivés, nous sommes au moins partis ! »

Et le compartiment éclata de rire.

Le voyage s'opéra lentement, les trains se suivaient à quelques centaines de mètres et constamment on stoppait en pleine campagne.

Cependant la famille Vandersmoel, que ce long séjour dans une voiture surchauffée commençait à fatiguer, se plaignait :

— Nous n'arriverons jamais, gémit madame.

— Nous y serons pour cinq heures, repliqua monsieur qui voulait conserver un reste de blague.

Dix heures sonnaient à la cathédrale lorsqu'ils entrèrent en gare d'Anvers.

(A continuer.)

JEAN RY.

Fête de Beauté.

Puisque vous insistez, Miss, voici cette véridique histoire :

Mademoiselle Mélanie Potard était incontestablement une des beautés Bellevilloises, — une de ces beautés que les quartiers de la banlieue parisienne se flattent d'avoir vu naître. Nichette — selon la dénomination familière que les godelureaux transis lui avaient accordée, trouvant en cette licence évocative une consolation aux événements passés et futurs — Nichette était à la fois accorte comme une légendaire paysanquette d'autrefois, délicate de lignes comme une parisienne de race parisienne, et d'une grâce invinciblement attirante ; cette grâce révélée dans le port, dans le geste, dans la toilette, dans un frison fou, dans un sourire, un lent clignement de paupières ; cette grâce qu'étudiaient les mondaines et que possèdent les demi-mondaines...

Ceux qui l'avaient approchée l'affirmaient en outre d'un tour spirituel fort joli, — et enfin, chose rare, sa réputation était sans tâche, bien que son père fut décoré. Il n'était pas un sourire à équivoque, pas une caillade d'expression douteuse, dont pût se targuer un des mille adorateurs qui avaient fait les frais d'avances toujours repoussées avec, du reste, un tact peu commun, une dignité pleine à la fois de bonne grâce et de sagesse. Nichette, en somme, était une jeune fille exquise, bellement exquise...

Au fond, très sçiente de ses charmes, et, en son for, orgueilleuse d'eux, c'était bien plutôt parce qu'elle se savait très belle et point faite pour le premier maraud d'amour venu, que Nichette

observait une méticuleuse réserve. Son apparence frigorifique, son relief d'austère puritanisme étaient en vérité superficiels; elle se réservait pour la bonne bouche, voilà-tout. Et quiconque eut pu fouiller ses intimes pensées, eut appris que, si elle repoussait Lovelace, par contre attendait-elle Don Juan. C'est que Nichette avait un idéal à moustaches en crocs, que, jusqu'à présent, elle n'avait pas encore découvert emmi les messieurs, toujours imparfaits à son sens, qui, vainement, s'étaient attardés à l'assaut de son cœur rebelle.

Pourtant, — il n'est point d'existence sans nuage — l'éventuelle apparition de Don Juan ne laissait pas que d'inquiéter Nichette, — de l'inquiéter fort sérieusement même, d'aventure. Très naïve en société, comme il sied à une jeune fille pure, elle n'ignorait pas, mais là, pas du tout, que le mariage est, pour les conjoints, d'un rapport tout autre que celui qui existe, généralement, entre frère et sœur. Elle n'ignorait pas plus spécialement, que, si le sort voulait l'unir — légitimement, Miss! — à Don Juan, ce dernier s'aviserait parfois d'admirer autre chose que le visage de sa femme. Nichette savait même que ces contemplations, agrémentées d'exercices complémentaires, faisaient partie de ce que l'on nomme, en conférence honnête, les devoirs conjugaux.

Or, telle était la cause de l'inquiétude de Nichette.

Car Nichette avait un secret!
Ce secret, — ne frémissez pas, Miss! — c'était, tout simplement... une fête de beauté.

Oui, oui, je vous entends; je sais, je suis le premier à dire qu'une fête de beauté, une jolie fête de beauté, est bien faite au contraire pour saillir adorablement sur le doux incarnat des chairs veloutées; qu'une fête de beauté, de son relief sombre, rehausse encore l'or très pâle des duvets imperceptibles; je sais... je sais!... Eh! parbleu, moi aussi j'ai le culte des fêtes de beauté!

Mais voilà: Nichette estimait que cette fête chez elle était mal placée; la pensée de cette fête la rendait confuse, la faisait rougir... Oh! très faiblement, Miss! puisque Nichette était seule à savoir... C'est généralement pour le monde que les jeunes filles rougissent, — et Nichette ne songeait guère à sa fête que lorsqu'elle était seule... Vous devinez?

Comment, vous ne devinez pas! Oh! Miss! évitez moi de vous dire... Cet air ingénu!... Je ne puis parler clair, pourtant... Armand Sylvestre, secourez moi! Dites lui donc, à Miss qui m'écoute, où se trouvait placée la fête de Nichette! Evoquez, évoquez, ces clartés... Lunettes que dans treve votre luth!... Ce sourire!... Ah! enfin! vous comprenez. Miss! Merci!

Eh! oui, la fête de Nichette était là... Pour dire franc, cette fête, ainsi plantée, ne m'eut pas gêné, moi. Quoi donc? Cet endroit en vaut un autre; mieux souvent... Bien des femmes ont ce visage là plus joli que l'autre, et c'était peut-être les cas de Nichette, encore que son minois — celui que tout le monde pouvait voir — fut charmant. Mais Nichette avait ses idées à part, et une pudeur!... De sorte qu'elle soupirait souvent, à part elle:

— Hélas! si ma fête était ailleurs, je pourrais dire à mon mari, plus tard: « Embrasse moi là... » Elle se disait, la pauvre petite, que, dans l'état actuel des choses, dire à son mari: « Baise ma fête! » eut rappelé trop évidemment l'expression discourtoise des gavroches à leur propriétaire: « Baise mon... étoile! » Nichette était navrée.

Si navrée qu'elle en vint à songer sérieusement à se débarrasser de son secret.

La science médicale a fait tant de progrès, s'affirmait elle en guise de consolation, — qu'il doit y avoir moyen de la faire disparaître...

Mais quel médecin consulter? Celui de la famille? Oh! non!... La pudeur de Nichette se spécialisait parfois, et la jeune fille voulait bien se confier à la science d'un « homme de l'Art » étranger, qu'elle ne voulait pas se confier à celle de l'Esculape qui soignait la goutte de M. Potard.

Nichette eut une idée lumineuse; elle s'ouvrit à sa bonne, une petite soubrette faubourienne au nez retroussé, à l'œil vif, qui avait beaucoup de connaissances et qui s'en flattait.

La confession terminée, la soubrette déclara sans hésiter:

— Mademoiselle, je connais un jeune docteur, notre voisin, qui vous enlèvera certainement cette maudite fête, en un rien de temps... Et nous aurons le secret le plus absolu...

Le lendemain, sous prétexte d'une promenade au Parc Monceau, Nichette et sa bonne sonnaient chez le jeune docteur, qui, chose bizarre, n'avait point de plaque sur sa porte...

M. Lamateur — ainsi se nommait le praticien — semblait ne pas priser les détours. Il invita Nichette à exhiber aussitôt les pièces à conviction. La séance dura un quart d'heure, durant lequel le docteur ne cessa de contempler, avec un intérêt évidemment très vif, la fête de Nichette.

En sortant, celle-ci se fit la réflexion que M. Lamateur était bien joli garçon pour un médecin. Un médecin n'a pas le droit d'être joli garçon!

Nichette dut revenir le lendemain, puis le sur-lendemain, puis après... Le cas était spécial, disait M. Lamateur, et devait être longuement étudié.

Il l'étudia vingt jours, avec une sollicitude merveilleuse. Les séances duraient toujours un quart d'heure, comme lors de la première consultation. En fait de conseils M. Lamateur ne disait jamais que ces mots: « Admirable!... charmant! Admirable!... »

Nichette s'imaginait que le docteur qualifiait ainsi le « cas spécial » qui lui était soumis.

Le vingtième jour, comme la jeune fille redemandait encore ce qu'il lui fallait faire, M. Lamateur se prononça enfin:

Ecoutez, moi, à votre place, je la garderais cette fête! Vous ignorez donc qu'elle est adorable! adorable, vous dis-je... Ce serait une véritable profanation que de l'enlever, et, quant à moi, j'en conserverais un gros chagrin. Mais, bref, puisque vous m'avez fait l'honneur de me consulter, je vous dirai donc que si vous tenez absolument à la faire disparaître il faudra... vous adresser à un médecin...

Et Nichette, ahurie:
— Comment! mais n'êtes-vous pas...
— Docteur... oui... seulement...
— Seulement?...
— Je suis docteur en droit!

Nichette cependant doit avoir confiance en la pratique médicale des docteurs en droit, car elle persiste, d'aveugle espoir, à rendre visite, très souvent, à M. Lamateur, qui soigne toujours sa fête...

Miss... je suis docteur en droit!... N'auriez vous pas, vous aussi, une fête de beauté sur votre... *Miss Helyett?*
(Reproduction interdite.) GUY.

Bribes et Miettes.

Deux promeneurs s'arrêtent en plein boulevard Anspach:

— Monsieur, dit l'un à haute voix, vous êtes un drôle et je ne sais qui me retient de vous traiter comme le dernier des misérables...

(Le partenaire garde un morne silence; des groupes se forment.)

Il poursuit avec feu:

— Et la première fois que je vous rencontrerai, je vous couperai la figure à coups de cravache!

(On voit poindre un képi.)

De sa voix ordinaire:
— Eh bien! mon cher, il lui a dit tout cela comme je viens de te le dire, et l'autre n'a rien répondu

Une jeune fille romanesque (il y en a encore) était sur le point de se noyer, lorsqu'un libérateur se précipite à la nage et la ramène évanouie sur le rivage.

Revenue à elle, la jeune fille veut absolument épouser celui qui l'a sauvée.

— C'est impossible, lui dit son père.
— Il est donc marié?
— Non.
— Pourquoi donc, alors?
— C'est un chien de Terre-Neuve.

Chez les Lyciens, les Delphiens, les Xantiques et quelques autres peuples, on tirait sa noblesse et sa qualité du côté des mères. Cet usage était fondé sur une raison très conséquente, que les Romains ont adoptée par cet axiome: *Mater certa, pater vero incertus.*

Prière italienne.
Dieu, fais que je ne prenne femme.
Si je prends femme, fais que je ne sois pas trompé.
Si je suis trompé, fais que je ne le sache pas.
Si je le sais, fais que je m'en moque.

On peut aimer sans être heureuse, on peut être heureuse sans aimer; mais aimer et avoir du bonheur, c'est un prodige.

H. DE BALZAC.

Dans les grandes maisons, les précautions que prennent certaines gens pour leurs filles sont injurieuses.

H. DE BALZAC.

Aucune femme n'aime à entendre faire l'éloge d'une autre femme devant elle. Toutes se réservent, en ce cas la parole, afin de vinaigrer la louange.

H. DE BALZAC.

De son vivant Edgar n'est jamais parvenu à s'entendre avec ses propriétaires.

Un jour qu'il avait traité Madame X. du nom peu flatteur de *chameau*, celle-ci se fâcha et déposa plainte.

Nous sommes en simple police;
Edgard vient d'être condamné à l'amende:
— Mais Monsieur le Juge s'écrie-t-il, puisqu'il

est défendu de dire *chameau* à quelqu'un, est-il également interdit d'appeler un chameau: Madame!

— Oh! non.
— Eh bien! alors: *Bonjour Madame!!!* fait Edgar en s'adressant à sa propriétaire.
Tableau.

Deux boursiers, gens d'esprit, causaient l'autre soir entre eux au « Métropole. »

— On parle toujours du char de l'Etat, mais je doute que quelqu'un l'ait jamais vu.

— Tiens, parbleu, c'est un *char latent*.

— Lequel ne saurait être évidemment trainé que par des chevaux *Couronnés*.

Cueilli dans un drame:

« Cette lettre, il me la faut à tout prix, dussé-je la payer au poids de l'or. »

Si la lettre pèse sept grammes, ce ne serait pas cher.

Une femme d'esprit du XVIII^e siècle, vivement

attaquée dans un tête à tête, dit tranquillement:

— Prenez garde, chevalier, je vais me rendre toute de suite.

Leglu Neur.

Théâtres, Beaux-Arts, Sociétés et Fêtes

A Travers les Théâtres.

THÉRÈSE RAQUIN.

Bien que la « première » date d'une semaine, je veux vous dire un mot de la pièce que vient de monter Madame Rose Desnoyer.

Certes la persévérance et la foi ne manquent pas à l'aimable directrice qui tente la fortune une fois de plus. Je souhaite que ses louables efforts soient couronnés de succès et que le public vienne en foule répondre à son appel.

C'est par le drame de Zola « *Thérèse Raquin* » qu'elle inaugure sa campagne.

Madame Desnoyer prouve, par ce choix, la tendance de son répertoire et nous ne saurions trop l'en féliciter.

La pièce est montée très convenablement, et les interprètes font de leur mieux.

Madame Desnoyer a su tirer parti, avec son talent habituel, du rôle si saillant de Madame Raquin et dans le dernier acte notamment, elle a donné au personnage, — la personification du remords — une expression qui fait frissonner.

Un bon Laurent Monsieur Dutertre, qui abuse peut-être un peu de la richesse des jeux de physiognomie qu'il possède.

Bonne également Madame Jose Venckens qui a montré de sérieuses qualités de comédienne pour une débutante, un peu raide cependant dans le geste.

Enfin deux comiques de bon aloi: Messieurs Pantaléon et Gatinais et Mademoiselle Dartois, qui a raconté très gentiment son histoire du « Prince bleu. »

Nous engageons les personnes qui s'intéressent au mouvement dramatique bruxellois, à aller passer une soirée dans la coquette salle du Musée Castan. Il ne le regretteront pas.

ERNEST.

A l'Alcazar, aujourd'hui samedi 27 août, première représentation d'*Yvette Guilbert* et de *Les Treize Jours* de M. Blandinois, opérette vaudeville en un acte, de M. M. B. Lebreton et H. Moreau, musique de M. A. Petit.

Le Théâtre du Vaudeville ouvre ses portes aujourd'hui, samedi, par la reprise du *Cabinet Piperlin* un des grands succès de la maison.

Palais des Fêtes, ancien Lyrique. — La Ligue patriotique d'ex-sous-officiers de l'armée, affiliée à la Fédération royale des Sociétés d'ex-sous-officiers, donne dimanche 28 Août, à 5 heures, *Une Grande Fête d'été*, organisée avec le bienveillant concours de l'harmonie de la ligue « Les ex-Musiciens Militaires », le cercle « Les Océariens » de Bruxelles et de plusieurs amateurs distingués. Un Bal à grand orchestre complètera cette fête qui promet d'être des plus brillantes.

Jeu de grosse Balle, dite Pelote.

Concours de la Place Liedts.

Lundi dernier, nous avons assisté à une lutte des plus intéressantes, entre La Paume Laekenoise et Les Invincibles de Schaerbeek. Nous félicitons les vainqueurs laekenois qui ont fait preuve d'une correction et d'un enthousiasme dignes d'éloges.

Au premier repos, le Comité des Fêtes a offert le Champagne d'honneur aux joueurs, qui ont pris rendez-vous pour un prochain Concours.

Hic.

Spectacles de la semaine.

(L'heure indiquée est celle du lever du rideau.)
MOLIERE, 8 h. — Les Gueux.
VAUDEVILLE, 8 h. — Le Cabinet Piperlin.
SCALA, 8 h. — Tous les soirs spectacle-concert: les Roy-ston's — Auguste le loorick.
MUSEE CASTAN (p. du Nord), 8 h. — Thérèse Raquin.
WAUX-HALL. — Tous les soirs, à 8 1/2 heures, concert.
CIRQUE LENKA, br. Jamar. — Tous les soirs, à 8 1/2 h. rep.
PALAIS DES FETES, 8 h. — Dimanche, lundi, jeudi et samedi, spectacle-concert et bal.

MUSEES ROYAUX DES ARTS DECORATIFS ET INDUSTRIELS. — Visibles tous les jours de 10 à 3 h. — Porte de Hal: collections d'armures, d'armes et d'ethnographie — Palais du cinquantenaire (aile droite): collection d'art monumental, d'art décoratif et d'art ancien.
MUSEE DU CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE. — Ouvert le lundi et le jeudi, de 2 à 4 h.
EXPOSITION LOCALE DE ST-JOSSE-TEN-NOODE, rue de la Limite. — Beaux-arts, industrie, commerce: tous les jours de 10 h. du matin à 6 h. du soir.

SPORT



OSTENDE

COURSES

Dimanche 28 août

Pronostics du Diablotin

Prix de clôture: Arika.
Prix du Consul Général Golberger: Prêféré Verstraete, Whortleberry
Prix des Cabines: Entrechot
Prix du Baron Schneider: Prêféré Liénart, Limal
Prix des Falaises: Prêféré, Crombez, Clarabide
LE 29 AOUT 1892.
Prix du Fort Wellington: Messaline
Prix du Parc Léopold: Ramadan, Jolly Tar
Prix des Ombrelles: Bourgeoise, Princesse
Prix des Tribunes: Alligator
Prix Nieuport Bains: Prêféré Crombez, Nicolette

Courses à Waereghem

LE 30 AOUT 1892.

Prix des Tribunes: Jane Miller, Lady Kingsbury
Prix de Flines: Etourneau
Prix de S. A. R. le Comte de Flandre: La Grêle, Muscar
Steeple-Chasse des Flandres: Iseult, Redpath
Prix Rallie-Waereghem: Ecurie Grenier, Clarabide
HIP.

ROWING



Championnats de Belgique à Ostende
le 11 septembre 1892.

Partout le travail a recommencé, en vue des courses d'honneur de fin d'année.

Dans la course des Juniors sculls, il y aura quatre ou cinq inscriptions. Trois concurrents sérieux seulement, M. Beeckman ayant abandonné l'entraînement. Ils arriveront probablement ainsi: M. M. Demeyer du S. N. Gand, De Hasse U N. Liège et Goethaels C. des R. Bruxelles.

En skiff senior, en l'absence de M. Purnelle qui vient de se marier, M. Lesclauwaet décrochera, pour la cinquième fois et sans être inquiété, le titre de champion de Belgique. MM. Demeyer et Hancart se disputeront la seconde place.

Dans la course à huit rameurs, 4 inscriptions. Club nautique et Sport de Gand, Union nautique et cercle des régates de Bruxelles. La lutte sera probablement aussi vive que les deux années précédentes avec cette différence, que cette fois ce seront les deux équipes bruxelloises qui seront en tête, ce qui sera un peu plus digne de la capitale.

L'équipe de l'Union paraît avoir le plus de chances jusqu'à présent. Son style laisse beaucoup à désirer, mais elle est très légère et se dégage rapidement du peloton, avantage énorme. Au Cercle des Régates on a perdu un temps précieux en modifications. Son équipe victorieuse aux Internationales de Bruxelles, spécialement entraînée, aurait encore gagné beaucoup. Un seul rameur aurait dû être remplacé. Ni son poids ni sa taille, n'expliquent sa présence dans une équipe lourde, encore moins, son manque absolu de fond, dans une course de 3200 mètres. Il eut été avantageusement remplacé par un des scullers tout entraîné que le Cercle avait à sa disposition; c'eût été si simple. Mais voilà! il faut bien se ménager un compte — rendu élogieux dans « L'Aviron », le cas échéant.

E. TRAVE.

A la Botte Hongroise.

M^{me} J. CANQUELAIN

22, RUE GALLAIT, 22, Schaerbeek-Bruxelles.

Prochainement, Avenue de la Reine, 3.

Grand choix de Chaussures pour Hommes, Dames et Enfants

A TOUS PRIX.

Souliers de luxe. — Grand assortiment de Feutre

Atelier spécial pour les Réparations.

CAFÉ DE LA PLACE LIEDTS.

TENU PAR

D. BRONCHAIN

27, Place Liedts, 27, Schaerbeek.

Bières des premières Brasseries du pays et de l'étranger.

Liqueurs de premier choix.

— CAVE RENOMMÉE. —

Réunion de Messieurs les Voyageurs de Commerce.

LAEKEN-ATTRACTION.

GRANDE

LAITERIE ROYALE

(ancien Château des Canons)

tenue par F. D'HAES.

Tout le monde ira admirer ce splendide Etablissement, le plus beau site des environs de Bruxelles, avec jardin de 10,000 mètres, fortement boisé, Ravins, Pelouses, Balançoires, Gymnase, Pas de Géant, Tir à la Carabine Flobert et Hippodrome pour enfants.

Hôtel-Restaurant de 1^{er} ordre.

Salle pour banquets de nocés et de sociétés. — Chambres et appartements pour familles et pensionnaires.

Spécialité de Gaufres à la Vanille, Café Cramique, Anguilles, Fromage, etc., etc.

Tous les dimanches, Concert en Symphonie.

Attention, S. V. P. — Demandez la Grande Laiterie Royale du Château des Canons. Prenez, aux deux ponts du canal à Laeken, la rue Marie-Christine, passez le 1^{er} pont du chemin de fer et tournez à gauche dans la

RUE LÉOPOLD, 112

ou bien prenez le tram vicinal et demandez à descendre à la station Pont-Léopold qui est à 50 m. du Château.

Tout le monde voudra voir ce pittoresque Etablissement.

Brasserie de Bornhem.

J.-J. PAUWELS

Marchand de Bières

138, RUE ROYALE-S^T-MARIE, 138

SALLE DE SOCIÉTÉ DISPONIBLE.

Allez-y déguster les bières de Bornhem, saines et pures, fabriquées avec des grains et houblons de tout premier choix.

Livraison par fûts et par bouteilles.

Prix-courant sur demande.

GRANDE LAITERIE MODÈLE

Rue Fransman, 142, Laeken.

Allez tous voir ce magnifique Etablissement, le plus beau et le plus grand des environs de Bruxelles.

Tous les dimanches

GRAND CONCERT SUIVI DE BAL

Le soir, illumination du jardin, flammes de bengale, projections lumineuses et grand feu d'artifice.

Restaurant à prix-fixe et à la carte.

Salle de 200 mètres, disponible pour Sociétés, Banquets et Noces.

Spécialité de Gaufres à la vanille, Café-Cramique, Anguilles, Fromages, etc. Jeux divers pour enfants et familles.

Grand Hippodrome

N.-B. — Le tram vicinal qui part de la gare du Nord, s'arrête à la Laiterie Modèle.

HOTEL DUVIVIER

RESTAURANT

Boulevard du Nord, 152 et rue de Malines, 26 BRUXELLES.

Jardins et Galerie

Diners depuis 3 fr. et plats du jour

A L'ÉCONOMIE.

RÉPARATIONS IMMÉDIATES DE VÊTEMENTS en tous genres.

Changements de toute espèce. Travail à façon et à forfait. Rebordage et retournage. Teinture et dégraissage.

Maison BIDOUL

TAILLEUR

Rue de Brabant, 180, Bruxelles.

Maison d'Ameublements

PELSENER

Place Liedts, 22, Schaerbeek

MÊME MAISON

Rue de Flandre, 163, Bruxelles.

Aperçu de quelques prix :

Chambre à coucher lit complet, lavabo, table de nuit, table ronde, un séchoir et une descente de lit	125,00
Un lit complet une personne	30,00
Matelas laine deux personnes	24,00
" " une personne	18,00
" zoster deux personnes	9,00
" " une personne	7,00
Oreiller	2,25
Store	1,95
Couverture laine	6,50

A Vendre d'occasion.

Deux Bicyclettes

1 pour homme, caoutchouc gros creux.
1 pour enfant.
Ou à échanger contre tandem système pneum.

S'adresser : 16, rue des Mécaniciens

Cigares — Cigarettes.

Marques recommandées :

Van Maerland — Conchas — Régalia

TRABUCOS — PRINCESSAS — BRITANICA

(Boîtes de 25-50-100 cigares, prix Exceptionnels)

Cigares Importés. — Cigarettes et Tabacs de toutes provenances.

Maison E. BRAECKMANS-HUOT

7, AVENUE DE LA REINE, 7, (Place Liedts).

Demandez partout

le

N,
O
R
A
B

T

A

L

O

C

O

H

C

le

Roi des Chocolats.

Dépôt général :

Rue de Cologne, 227.

Bruxelles-Nord.

Fabrique de Bonneteries.

ARTHUR FLAHAUX

154, Avenue de la Reine, 154, Schaerbeek.

Cache - Corssets en soie de toutes nuances. — Spécialité de la maison : Articles « Normal » sur mesure et à des prix défiant toute concurrence.

Articles divers.

GROS, DEMI-GROS & DÉTAIL.

M^{lle} Anna Crélot

Ex-Èlève de la Maternité de Bruxelles

Accoucheuse. — Diplôme de 1^{re} classe

32, Rue Clémentine, Laeken.

Consultations. Prend Pensionnaires. Bons soins

BRASSERIE DE L'AVENIR

103, Avenue de la Reine, 103

Propriétaire F. GASTOUT

CONSOUMATIONS DE PREMIER CHOIX.

Spécialité de la maison : Le gondolot, liqueur à l'usage des clients abonnés au Diablotin. Vins des meilleurs crus, Champagnes, Liqueurs, Stout, Pale-Ale, Bock, Brune, Faro, Lambic, Vin d'or, etc.

N. B. — Nous prions nos lecteurs de ne pas oublier que la Brasserie de l'Avenir se trouve au 103 de l'Avenue de la Reine, donc à droite en venant de la Gare du Nord.

Avis aux amis.

A la Croix Funèbre.

J. VAN NEROM-JORION

Marchand de Cercueils

Maison fondée en 1835

62, — RUE DES PALAIS, — 62

(coin de la rue Rogier).

Exposition permanente de Cercueils, Couronnes et Croix. — Spécialité de la maison : Placement de Chambres ardentes.

Entreprise de Pompes funèbres.

OCCASION

Machine à laver, système DUCHAMP, comme neuve, ayant coûté 160 fr., à vendre 60 fr., pour Blanchisseuse ou Hôtel. S'adresser : rue des Mécaniciens, 16

Impr. du DIABLOTIN (H. Nys) Bruxelles-Nord, rue Verte, 226.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Le soussigné

demeurant à

rue

no

déclare prendre un abonnement, de

au

Diablotin, Journal Satirique, Humoristique, Illustré.

SIGNATURE

LE DIABLOTTIN

ORGANE DES MÉCONTENTES



Annonces à la ligne et à forfait.
Dépositaire général ; M. ISTACE, 5, Galerie des Princes,
Bruxelles.

Rédaction : Boulevard du Nord, 152, Bruxelles.
Administration : Rue Verte, 226, Bruxelles — Nord.
Directeur littéraire : Georges Bazet.

ABONNEMENTS : La Belgique, un an, fr. 5. —
Union Postale 10. —



ET ERNEST QUI L'PRENAIT POUR UN HOMME CHIC..

Chronique.

Les considérations sur la température défrayent généralement la conversation des badauds et servent de thème de réserve aux chroniqueurs à court de copie. La Belgique est sous ce rapport un pays privilégié et, au moment où nous mettons en devoir d'écrire ces lignes, moment vide d'événements de toute espèce, nous ne songons guère à nous en plaindre. Notre climat a acquis d'ailleurs une juste célébrité; et si l'appellation aimable de *pot de chambre de l'Europe*, que de facétieux météorologistes ont appliqué à la contrée, n'a pas été tout à fait justifiée au cours d'un été exceptionnellement sec, l'automne s'annonce pluviex comme la coutume l'exige, les jours derniers ont été d'une chaleur tropicale, — *vraiment trop*, ajoute Mme Piepenbuyk, — et coupés d'un bon nombre de ces fréquentes et copieuses « *draches* » qui remplissent le vrai Belge d'une légitime fierté en lui rappelant qu'il y a dans son pays un *temps national*, un *temps patriotique*.

Assurément, ce fait n'a rien d'extraordinaire en lui-même et ne suffirait pas comme fond d'article au journaliste le plus inventif. Mais il tire son intérêt d'une circonstance dont les bourgeois ne s'entretennent qu'avec des peurs latentes, « des frousses aussi sourdes que vertes », comme dit Alphonse Allais. Il s'agit de l'arrivée parmi nous, plus ou moins incognito, de cette majesté asiatique aux goûts aussi nomades que ceux du Shah de Perse: le Choléra. Cette visite annoncée déjà depuis très longtemps avait été remise d'année en année. A en croire les gens dits « de science » la température est très favorable, et le Prince Noir en aurait profité pour étendre sa tournée jusqu'à notre brumeux Molenbeek.

Aussitôt voilà tout en rumeur. Les timorés se désinfectent et s'affolent dans l'attente des premiers froids salutaires qui doivent mettre fin à l'imaginaire fléau, et dans la coulisse, le chœur des médecins exécute en sourdine des variations funèbres sur l'air de *Le voilà, Nicolas, ah, ah, ah!* Et pourtant il n'y a rien. Si; il y a que les habitants de la rue du Billard — où l'on avait prétendu trouver un foyer d'épidémie, — ne dévissent pas le leur avec l'activité qu'on a dit; il y a que Champal a découvert et révélé aux abonnés de *la Réforme* consternés l'existence à Laeken d'un égoût qui débordait et d'une fosse d'aisance qui ne fleurait pas la rose; il y a surtout que les pharmaciens vendent beaucoup d'anticholériques variés. Peut-être tout ceci sauvera-t-il la vie à quelques melons.

En vérité, cette terrar de l'épidémie constitue un bien intéressant sujet d'études pour l'humoriste. Elle est moins illusoire et plus contagieuse que l'épidémie elle-même: Aussi, dans les circonstances, la légendaire anecdote arabe revient-elle naturellement en mémoire. Racontée comme je l'ai entendu raconter autrefois par un carabin ivre, elle ne manque pas d'une certaine saveur.

Mahomet, voyageant de la Mecque à Médine rencontre sur son chemin l'ange de la Peste, et comme il convient entre de si hauts personnages, l'entretien s'engage aussitôt. *Où vas-tu ? demande familièrement le prophète.*

A la Mecque. *Pais-tu quelque chose ?* Après plusieurs tournées chez le mastroquet, Mahomet finit par décider l'ange, qui était bon diable et presque tout à fait saoul, à se contenter pour la Mecque de dix mille victimes. Et l'on se quitte amis comme cochons. Plus tard, l'auteur bien connu du Coran, de retour à la ville apprend que trente mille croyants sont retournés dormir dans le sein d'Allah. Il entre dans une violente colère et jure de dire ses quatre vérités à l'ange à leur première rencontre. L'occasion se présente l'année suivante. En se promenant dans la campagne, Mahomet tomba nez à nez avec son infidèle prometteur. *Tiens voilà Mathieu, comment vas-tu ma vieille ? s'écria l'ange de la Peste en se tapant la cuisse. — C'est pas tout ça, répliqua Mahomet, tu n'es qu'un salaud,* et il se mit à lui chanter pouilles. Mais l'ange qui n'avait pas un tempérament cholérique, malgré ses fonctions, se borna à lui répondre avec politesse: — *Ferme ça, j'ai tenu parole. J'en ai croqué dix-mille; le reste est mort de peur.*

Nous ne savons pas s'il existe en ce moment en Belgique un médecin d'une clientèle et d'un renom assez considérables pour s'entretenir sur un tel pied de camaraderie, avec l'Azraël du Choléra; mais il n'en aurait guère l'occasion.

Présentement la peur seule existe, la peur officielle dont voici un bel échantillon: la commission médicale provinciale a décidé l'ajournement de la foire qui a lieu en octobre à Liège. En l'occurrence, une leçon très philosophique se dégage des choses et des mots: les membres de cette commission ont beau vouloir éviter la foire, ils l'ont déjà.

Mais arrivons à un sujet plus folichon encore que le choléra. On nous rapporte une excellente histoire, bien imprégnée de la senteur du terroir bruxellois. La pluie tant redoutée des cholérophobes a précisément joué un joyeux rôle de complice dans cette piquante aventure, dont les personnages ne sont que de simples étudiants et un simple agent de police.

On sait que quelques jours avant la rentrée des cours académiques beaucoup de jeunes drôles, ayant jusqu'au-dessus des oreilles de cette paix de la famille et de la province qu'avaient ramenée les vacances, reviennent à Bruxelles sous divers prétextes et se préparent dignement à l'étude par des vadrouilles interminables. Ce en quoi ils ont d'ailleurs infiniment raison. On se rencontre, on fraternise, mais la nature marâtre s'oppose à l'éternité de la soulographie, le whist, le rams, la manille ont leur temps, la compagnie des dames est onéreuse, souvent fatigante au bout d'un certain laps, dangereuse et fastidieuse parfois. D'ou, ennuis, recherche de passe temps nouveaux, de ioies inédites, propension à la « zwanze ». Mais la zwanze elle-même exige la variété. Décrocher les enseignes, dévisser les boutons des portes et des sonnettes, se battre avec la police et coucher au poste sont des divertissements démodés auxquels d'ailleurs l'atmosphère de Bruxelles, de plus en plus calme se prête de moins en moins — Quoi faire, alors ? quoi ?

C'est au sujet de ce lugubre problème que devaient dernièrement, dans l'arrière-salle d'un estaminet célèbre, dix mornes étudiants de dixième année. Absorbés en leur profonde pensée, suggestionnés par une déraisonnable quantité de lambic ils recherchaient par quelle action étrange ils étonneraient le monde, et leur délibération se prolongeait lorsqu'entrèrent deux condisciples étrangers, deux Russes ayant séjourné dans les villes universitaires allemandes, où l'étudiant tient le haut du pavé. Leur arrivée ranima la conversation qui s'éteignait dans le marasme, et vint logiquement à rouler sur la paix sans mélange que M. Buis tient à voir régner dans sa ville. L'un versa un pleur sur la disparition de l'amour péripatéticien, l'autre parla de sa jeunesse qui se dépensait en inutiles efforts vers une distraction partout nécessaire à l'homme d'étude, le troisième déclara qu'on s'emm... *bétait à Bruxelles comme dans une tinette*. Malgré le peu de nouveauté de cet aphorisme, il y eut une approbation unanime: Le quatrième allait parler, quand un des Russes à qui l'on venait d'exposer incidemment ce que c'était que la zwanze, se mit à raconter une invraisemblable farce dans laquelle il avait joué un rôle. Chacun narra son souvenir; c'étaient des exploits dignes du baron de Manchausen, des mystifications sans pareilles. Soudain quelqu'un ayant dit: *Ce n'est pas à Bruxelles qu'on pourrait faire de semblables blagues*, un des Russes déclara vivement que les étudiants indigènes étaient des pleutres, et déshonoraient le nom sacré d'étudiant et sur une protestation générale il s'affirma prêt à donner, lui, une leçon de zwanze à tous les Bruxellois, à Manneken-Pis, lui-même. Sur le mot de Manneken-Pis, il offrit, comme on le raillaient un peu dédaigneusement, de parier contre le plus convaincu de ses interlocuteurs qu'il se servirait en pleine ville d'un agent de police comme d'un vulgaire urinoir, sans que le sujet de cette intéressante expérience de physiologie sociale se doutât seulement du traitement dont il serait l'objet.

Cette proposition fut acceptée avec un délirant enthousiasme. Une quantité invraisemblable de liqueurs fortes devait être payée par le perdant. Celui-ci serait condamné à boire une soirée entière à la santé de M. Buis et à lire trois fois de suite *Pélias et Mélisande* de M. Maeterlinck. Il fut convenu qu'en cas d'arrestation, de poursuites judiciaires le pari serait considéré comme perdu, mais le Russe se réservait choisir son temps, son lieu, son « sujet » et deux complices dont il exigea la plus scrupuleuse obéissance.

A quelques jours de là, vers 9 heures du soir, comme une pluie torrentielle inondait la ville, l'agent de police qui son devoir immobilisait sous l'auvent d'une porte, au coin de la rue... près de la Bourse, vit s'approcher de lui trois Anglais plus anglais que nature, abrités sous des parapluies plus anglais qu'eux, et ornés chacun d'un Baedeker. Ils lui demandèrent leur chemin dans un langage invraisemblable avec le plus pur accent de leur île — *Aôh, policeman, dizez moooo s'il vous plaît l'Hôtel de Belle Vue* — et tandis que le sergot ahuri par des questions multiples descendait en compagnie de deux des étrangers la pente d'un dialogue aussi accidenté que rocaillieux, le troisième sans rien dire faisait couler le long du pardessus dont l'autorité était revêtue, un filet de liquide dont le bruit sur les pavés était diminué par celui de l'averse. Les passants étaient rares et pressés, l'encoignure était retirée. Aussi l'opération fut-elle effectuée paisiblement, longuement, simplement, avec conscience et gravité. Ainsi fut-il jugé par les témoins du pari, qui à quelques pas, arrêtés à la montre d'un magasin, jouissaient de ce beau spectacle et de la déconvenance du perdant.

Mais le plus piquant de l'histoire, c'est que la victime, le sujet, l'urinoir improvisé enfin, ignore encore sa mésaventure. Aussi, après l'apparition de ce numéro, plus d'un nez d'agent de police se penchera peut-être, fièvreusement, sur l'étoffe de plus d'un imperméable d'ordonnance, cherchant s'il ne se dégage pas quelque vague effluve de pissotière. Et pendant quelque temps les Anglais en quête de renseignements seront regardés de travers.

NESTOR.

Petits Potins.

Notre collaborateur Guy n'étant pas encore remis de son indisposition, la suite de *L'Educatrice de la Vierge* ne paraîtra que dans le n° 7.

Le gros X vient de se payer une vengeance bien fin-de-siècle.

Rentrant un des jours derniers à l'improviste chez sa maîtresse, il la trouva en compagnie d'une amie.

Mais, il y a un énorme *mais*, elles étaient dans une position tellement fatigante et absorbante qu'elles ne l'entendirent même pas se retirer sur la pointe des pieds comme il était entré.

Une heure après, il revint accompagné de deux énormes voyous. Et ceux-ci étant largement rémunérés pour une besogne somme toute pas trop désagréable, firent ce qui leur était recommandé, et en conscience.

L'affaire n'a pas eu d'autres suites, ces dames ne se souciaient pas d'être ridiculisées.

Cependant, depuis cet événement la prêtresse de Lesbos a complètement tourné casaque.

Nous félicitons de tout notre cœur l'éphébe marollien, auteur probable de cette conversion.

Ce cher Z.

Le passe-dix lui avait été, pendant toute une semaine, on ne peut plus favorable. Alors lui, pas bête, s'était déguisé en empereur antique.

On s'amuse encore assez bien à Ostende à cette époque, il n'y manque même pas de minois, ne demandant qu'à être chiffonnés.

Avec l'argent des bons petits camarades notre héros se conduisit en pacha à plusieurs chevrons. Et aujourd'hui il ne sait absolument à qui attribuer

... un rien, un souffle, un rien
Un souvenir d'une heure légère.

Aussi est-ce avec rage, et en claquant les doigts qu'il fredonne :

L'amour ne fait pas le bonheur
C'est bien souvent tout le contraire

Oh, sagesse des nations, tu dis bien vrai: Heureux au jeu, malheureux en amour.

Un de nos plus pimpants officiers, bien fait, joli garçon, généreux à se faire mettre sous conseil judiciaire, était en pouvoir de maîtresse.

Il ne lui refusait absolument rien, ni argent, ni cadeaux, ni... distractions.

Mais l'eau va toujours à la rivière, et la boue à l'égoût. La chère belle se payait assez souvent des plats canailles.

Il était, comme toujours, le seul qui n'en sut rien.

Or, il y a une quinzaine de jours, ne voyant pas arriver son ordonnance, il se rendit en flânant, à la caserne.

Jamais il ne s'était donné le mauvais ton de sonner chez la belle sans être annoncé mais ce jour-là, passant par chez elle, il monta.

A sa vue, la soubrette eut un sursaut qui lui fit à l'instant concevoir des doutes.

D'un geste il lui enjoignit de ne pas bouger, et rentre dans la chambre à coucher.

Deux énormes cheveux se dressèrent sur son front.

Dans la ruelle du lit, un homme se cachait le visage, et la femme prit le parti de s'évanouir.

Furieux, il intime à son cornicateur l'ordre de se lever, et stupeur insensée il reconnaît... son ordonnance dont l'absence s'expliquait de cette façon fort peu ordinaire.

En homme d'esprit, l'officier... payeur se calme et demande quelques éclaircissements.

L'autre ne se fit pas prier, et le supérieur apprenant que le groom était abonné à la feuilletee avant lui.

L'amant sérieux n'y retournera plus.
On demande un remplaçant à boiser.

Un article non vérifié s'étant glissé dans notre dernier numéro, nous prions nos lecteurs d'en tenir compte.

Au Théâtre :

1^{er} Spectateur: Faites donc attention Monsieur, voilà deux fois que vous me marchez sur les pieds.
2^{me} Spectateur: Ce n'est pas ma faute, Monsieur, si vous avez des pieds comme toute la salle.

1^{er} Spectateur: Ça ne serait rien, si vous n'aviez pas des pieds sales comme tout.

MÉPHISTO.

Souvenir d'Amour.

Il rentra chez lui. Il venait de voir jouer une idylle égrillardes aux refrains polissons sautillant sur des couplets à la Florian, et ce ragoût spirituellement pimenté de naïvetés savantes, l'avait mis dans un singulier état d'esprit.

Malgré ses trente-six ans, il était encore un peu bête en amour. Cependant il avait vécu dans l'endialement d'autres fois; on en disait alors de moins raides en montrant plus de jambe! Lui, regrettait la première manière sans nier l'influence raffinée de la seconde.

Il aimait toujours les femmes, mais il en avait aimé

une et, marchant nerveusement dans sa chambre, c'est à celle-là qu'il songeait.

Elle l'avait quitté depuis cinq ans pour un amant plus riche, un garçon correct qui voulait une maîtresse par hygiène et qui l'habilait bien par vanité. Dès lors, il n'eût tenu qu'à elle de se laisser vivre dans le luxe tranquille d'un loyer de cent louis et d'un coupé au mois, mais c'était une folle qui rêvait d'amants de cœur autant que de huit-ressorts.

Après avoir joui de la sensuelle lâcheté de l'homme qu'elle venait de quitter, elle se fatigua bientôt de ce renouveau larmoyant et, un soir, elle s'attarda si longtemps au sixième étage d'un reporter du high-life que son protecteur, peu soucieux de dormir seul après minuit, la lâcha poliment sans l'inscrire au grand-livre.

Lui, avait su vaguement cette histoire; depuis, il n'entendit plus parler de son ancienne maîtresse.

Comme on n'a pas encore trouvé le moyen d'aimer les filles autrement que sa femme ou la femme d'un autre, à travers les trahisons et les tendres retours de ces aventures d'alcôve, il avait souffert, tout comme Fortunio ou le comte Muffat.

Sr c'était un gobeur, c'était aussi un Parisien en chair et en os; la douleur ne le maigrir pas plus qu'elle ne changea la couleur de ses cheveux. Cependant, il avait conservé une grande photographie entourée d'un filet d'or et il la regardait souvent, même quand des femmes venaient chez lui.

Elle était en robe de bal: la tête fine, un peu petite, aux yeux moqueurs bien entourés de longs cils et de sourcils nettement tracés, au nez incorrect et mutin, aux lèvres minces entr'ouvertes par un joli sourire, surmontait de belles épaules et des rondeurs de poitrine hardiment esquissées; les mains et les bras semblaient charmants sous la charge des bagues et des bracelets.

Ce soir-là, il la contempla plus longuement que de coutume. Les petites mines de la divette en vogue avaient dû émouvoir tout son être, car il se sentait le cœur plein de ces pastorales du parc Monceau qu'il venait d'entendre chanter et que son ancienne maîtresse savait si bien lui jouer avec ses phrases apprises, ses souplesses amoureuses, son instinct de jolie fille.

Il n'avait jamais rencontré de femme dont le genre de chattering allât mieux à son tempérament de viveur sentimental et il lui semblait que, dut-il la retrouver un jour perdue de vices, il l'aimerait encore.

Il en était là de ses rêveries quand il entendit dans la rue un bruit confus de cris et de pas précipités.

Il ouvrit sa fenêtre et vit au loin une foule amassée discutant derrière des sergents de ville qui hésitaient à un carrefour sur le chemin à prendre.

Au même moment on sonna chez lui.

Fort intrigué, il alla ouvrir et fut presque renversé par une femme haletante qui se précipita dans sa chambre.

Dès qu'elle se fut retournée et que la lumière éclaira son visage, il la reconnut.

C'était elle: tête nue et cheveux épars, vêtue d'une camisole et d'un jupon boueux, les pieds chaussés de pantoufles avachies, la figure jaunée, les yeux rouges et sans cils.

La rumeur de la rue sembla se rapprocher — Ferme la fenêtre, dit-elle d'une voix enrouée.

Stupide, hébété, il obéit.

— Hé bien! oui, me voilà! reprit-elle en se jetant sur un fauteuil comme éreintée, je me suis rappelée tout à l'heure que tu demeures ici; tu étais un bon garçon, toi, autrefois, j'ai pensé que tu me tirerais d'affaire; on me cherche et mon compte est clair si l'on me trouve.

La foule avait passé sans s'arrêter, les voix s'éloignaient; elle souffla un moment, puis, regardant bien en face son ancien amant abruti d'effacement, elle reprit:

— Tiens! je vais tout te dire et puis tu feras ce que tu voudras! Il y a quatre ans, après avoir quitté cet imbécile, je suis allée à Londres avec un Anglais, un commis en nouveautés que je prenais pour un lord! Là-bas, tu te doutes de ce que je suis devenue; ça ne m'allait pas d'abord, mais bah! on s'habitue à tout! Au bout de deux ans, je voulus revoir Paris; beau patriotisme, n'est-ce pas? et puis, sans blague, je m'ennuyais après-toi! De retour à Paris, je n'osai pas venir te voir; tu m'aurais jeté la porte au nez! Je continuai le métier de Londres! La maladie m'a empoignée; je suis sortie de l'hôpital bien changée, va! Dame, mon cher, de ce jour-là, la vie ne fut pas rose.

« Pendant quinze jours, j'ai roulé de quartier en quartier! Ah! je suis devenue quelque chose de propre! Depuis quinze jours seulement, j'habite un chenil à filles à trois cents pas d'ici; c'est ça qui me rendit enragée de te savoir si près de moi! Ce soir, j'ai ramené un homme: il avait un diamant au doigt; — j'ai tant les diamants, autrefois! — il avait de l'or aussi; — quelle drôle d'idée de venir avec de l'or et des bagues chez une femme comme moi! — quand je le vis endormi, je voulus le voler et filer; au moment où j'ouvrais la porte, il s'est réveillé, il a crié et moi je me suis sauvée à toutes jambes pendant qu'en haut il faisait un boucan de tous les diables. — Voilà! et maintenant, si tu veux, va chercher les sergents! »

Elle se leva et se planta en face de lui le poing sur la hanche.

Il avait écouté ce récit coupé de hoquets essouffés sans la quitter des yeux.

Quand elle eut fini de parler, épouvanté, il essaya de changer la direction de ses regards qui allaient tomber sur le portrait de la femme d'autrefois.

Elle suivit ce mouvement, se revint en un éclair, aimée, souriante et belle; c'en était trop! la mégère tomba lourdement à genoux, cachant sous ses loques sa face terreuse.

Elle pleurait! elle pleurait comme pleurent les enfants, la poitrine soulevée de grands sanglots plaintifs.

Lui, en son égarement morne, reconnaissait maintenant la voix des jours heureux sous les larmes qui la voilaient. Cette histoire lui semblait un cauchemar et cette femme agenouillée se confondait devant ses yeux

Lit de Cabot⁽¹⁾

(MŒURS DE COULISSES)

PAR

Henri KISTEMAECKERS Fils

— Ah ! mon vieux Sary, tu es venu, tout de même ; ça c'est gentil...

Puis, remarquant Louise :

— Tiens, tu es accompagné ?... Tant mieux, tant mieux !... les amis de nos amis !... et les amis de nos amis... tu connais le proverbe, hein, ma vieille branche ?... Mais entrez donc, asseyez-vous !

Il n'y avait qu'une chaise. Sary et Louise ne la prenaient pas, un peu désorientés.

— C'est vrai, dit Ricaudet, ça manque de meubles ici ! Fais pas attention ! Tiens, ferme la malle, là... c'est ça ! et mets ton postérieur dessus. Mademoiselle aura la chaise : Place aux femmes !...

Louise pensa que la femme à la robe de chambre ne pourrait pas s'asseoir si elle prenait la chaise, et elle dit en regardant d'une façon significative :

— Mais... et Madame ?...

— Merci, faites toujours !... répondit la femme.

Elle avait une horrible voix de rogomme. Louise en eut presque peur.

Dans la chambre régnait une odeur fade, indéfiniment mêlée de relents féminins, de senteurs de linge malpropre et de pissat de chat, d'ail aussi — tout cela formant une pestilence nauséabonde qui faisait tourner le cœur. Sary lui-même était mal à l'aise. Décidément, c'était infect ici !...

Il hasarda cependant :

— Mon vieux Ricaudet, te voilà donc ! Il y a longtemps que je n'ai pas eu l'occasion de te voir, hein ! — Dame ! dit Ricaudet. — Vois-tu, je vais te dire...

Il s'interrompit, voyant le chat s'accroupir près de la cheminée, fermer les yeux, se préparant à satisfaire un besoin qui n'était pas douteux.

— Elvyre, dit-il à la femme, mets donc Pitou sur le palier... Il va encore faire ses saletés ! Il y en a dans tous les coins de la chambre, maintenant ! Ça va finir par sentir mauvais...

Puis tandis que la femme prenait le matou et le jetait dehors, Ricaudet fit cette réflexion :

— Et on ose dire que les bêtes valent mieux que les hommes ! Nous faisons cela dans un seau au moins, nous autres.

Louise eut la vision du seau qui se trouvait à la

(1) Reproduction interdite.

porte. Elle eut un haut-le-cœur, et pâlit.

Ricaudet reprenait :

— Vois-tu, ma vieille branche, quand nous nous sommes quittés, il y a quatre ans, à Tournai, j'ai attrapé une guigne de tous les diables. Veste à St-Quentin, veste à Namur, veste à Liège... Toujours flanqué à la porte au moment du ballottage... La déveine, quoi ! Alors j'ai lâché mes troisièmes rôles, j'ai essayé de faire les comiques. Encore une veste, mon vieux, et carabinée ! Pourtant, tu sais que j'ai un fameux talent, hein ?... Mais enfin, les traitres me réussissaient encore mieux que les cocus...

Il se moucha dans une loque. La femme, après avoir mis le chat dehors, était rentrée et s'accoudait sur la table de marbre de la cheminée, près du feu, qu'elle tisonnait un tantinet.

Le cabot continua :

— Bref, je t'épargne mes histoires ! Tu sauras seulement que j'ai connu toutes les pannes ! Mince de déjeuners sans viande et même sans fromage ! J'ai serré le ceinturon plus d'une fois. — Enfin, j'ai échoué à Bruxelles il y a quinze jours, pour débiter à l'Alcazar, dans la chansonnette. Ah ! mon vieux ! toujours ce maudit guignon ! J'ai cru que j'allais attraper des pommes cuites sur la devanture... Et des sifflets ! et des hurlements !... Ces gens-là ne comprennent rien à l'Art...

Il se moucha encore, se passa la langue sur les lèvres et se remit à dévider sa bobine :

— J'ai donc résilié... Figure-toi : plus un clou pour me gratter la plus belle figure... Rien de rien ! J'ai eu la veine de venir ici voir au beuglant... J'ai fait la connaissance d'Elvyre que tu vois... Tiens, j'ai oublié de te la présenter, au fait !...

Il se leva, la femme à la robe de chambre fit un pas :

— Elvyre, chanteuse de genre, — ma femme ! Monsieur Sary, un copain, et un rude gars !

La femme s'inclina, fit une révérence de café-concert de bas étage, et, en souriant, laissa voir une surdent noire, un chicot qui lui soulevait la lèvre.

Ricaudet oublia Louise — qui s'en trouva presque heureuse, aimant mieux ça. Il se cala bien dans son fauteuil :

— Ma façade lui a donc plu, à Elvyre. Je lui ai dit que j'étais dans la pureté... C'était une bonne fille...

Elvyre fit une moue modeste.

— C'était une bonne fille... En échange de mes charmes, elle m'a offert : primo de grignoter la moitié des six sous de roquefort qu'elle avale tous les jours, et secundo une place dans son lit... Tu vois que j'ai accepté, en attendant...

— Comment, en attendant ? fit la voix de rogomme.

— Oh ! n'aie pas peur, j'te lâcherai pas, mon petit chat bien aimé, s'empressa d'ajouter Ricaudet, mais

je veux dire que... que... que je voudrais travailler aussi pour augmenter les revenus dont nous crevons...

— Car, vois-tu, dit-il en s'adressant derechef à Sary, Elvyre se fait tout au plus quarante sous par soirée... C'est maigre ! Dix sous de loyer, pense ce qui reste !... J'étais habitué à trois sous de tabac par jour. Maintenant le paquet doit aller quarante huit heures.

Il soupira, roula une cigarette, l'alluma. Sary crut nécessaire de dire :

— Mon pauvre vieux !

— Tu peux le dire ! C'est pas rose... Moi, je voudrais mes aises... J'ai du talent qui vaut bien ça. Enfin, j'y arrive : j'ai vu ton nom sur l'affiche, et j'ai su que tu étais régisseur... C'est pourquoi que je t'ai envoyé un mot : paraît que tu as reçu ma lettre... Ah ! à propos : tu m'excuses si je n'ai pas mis de timbre, n'est-ce pas ? Tu auras payé double taxe, mais je te rendrai ça...

— Oh ! c'est pas la peine, murmura Sary en ébauchant un geste vague de protestation.

— Si ! si ! Je te rendrai ça... plus tard. En un mot, je t'ai fait venir pour te demander si tu n'as pas un moyen de me faire entrer dans ta boîte... J'suis pas difficile et, tu sais, j'ai du talent... Elvyre, ouvre un peu au chat, qui gratte à la porte...

Elvyre ouvrit, et le matou rentra, la queue raide en l'air, en miaulant bas, pour remercier.

— Tu as fini tes affaires, mon petit Pitou ? dit la voix de rogomme.

Elvyre se baissa et caressa l'horrible bête qui se frotta voluptueusement à ses paumes.

Louise n'en pouvait plus ; elle faisait à Sary des signes désespérés. Il finit par se lever et dit :

— Eh bien, écoute, Ricaudet... Je ne te promets rien, je ne suis pas maître... Mais je ferai mon possible, et s'il y a moyen...

— Oh ! il y aura moyen, pour sûr, affirma Ricaudet avec sûreté.

— Enfin, nous verrons. Tout ce qui est en mon pouvoir... comptes-y !

La jeune fille était déjà à la porte et tenaillait la clichette avec impatience. Sary rompit en arrière. La femme à la robe de chambre fit une nouvelle révérence. Ricaudet se leva, avec des mouvements las, s'approcha de Sary :

— Je ne vous reconduis pas, hein... Ainsi, ma vieille branche, merci de ta visite ! Tu es un vrai copain et je compte sur toi. Gare à l'escalier... il fait noir. Treize marches par étage. Treize, un sale nombre... C'est toujours ma guigne !...

Il était tout près d'eux et leur parlait au visage. Louise pensa se trouver mal : cette bouffée d'haléine, qu'elle reçut au nez, puait le genièvre et la vidange.

— Quelle boîte ! dit Sary, lorsqu'ils furent dehors.

(A continuer).

SPORT



Courses à Groenendael

DIMANCHE 25 SEPTEMBRE 1892.
Pronostics du « Diablotin ».

- PRIX DES FOUGÈRES — 1000 fr. — 2000 m.
R. Witt. Virtuose
- PRIX DES CHATAIGNIERS — 1500 fr. — 1200 m.
E. Grenier. Sea Urchin.
- PRIX DE LA SOURCE. — 2000 fr. — 3000 m.
Préféré E. Grenier.
id. de Bonnacaze.
- SAINT-LÉGER. — 5000 fr. — 3000 m.
Ch. Liénart. Aglaé.
- PRIX D'AUTOMNE — 2000 fr. — 3000 m.
Préféré Ch. Liénart.
id. E. Grenier.

CERTITUDE.

Spectacles de la semaine.

(L'heure indiquée est celle du lever de rideau.)

- PARC 8 h 1/2. — *Le Clavecin*; la *Statue du Commandeur*.
- GALERIES. 8 h. 1/4. — *Les 28 jours de Clairette*.
- VAUDEVILLE. 8 h. 1/4. *Les gouttes d'Hercule*; à 8 h. 5/4 : *Les Mystères de l'Élé*.
- MOLIÈRE. — Réouverture du 1^{er} au 6 octobre.
- THÉÂTRE FLAMAND. — Réouverture le 3 octobre.
- CONCERT VIENNOIS (14, rue Jules Van Praet). 8 h. — Tous les soirs, spectacle-concert.
- SCALA, 8 h. — Tous les soirs Spectacle-Concert. *Nos Pionniers*, scène militaire.
- MUSEE MAURICE CASTAN. — (Genre Grévia de Paris). Passage du Nord. Ouvert de 9 h. du matin à 10 h. du soir. Entrée 1 fr.
- PALAIS DES FÊTES (place du Marché), 8 h. — Dimanche, lundi, jeudi et samedi, spectacle-concert, bal.
- MUSEES ROYAUX DES ARTS DÉCORATIFS ET INDUSTRIELS. — Visibles tous les jours de 10 à 3 h. — Porte de Hal : collections d'armures, d'armes et d'épigraphie — Palais du cinquantième (aile droite) : collection d'art monumental, d'art décoratif et d'art ancien.
- MUSEE DU CONSERVATOIRE ROYAL DE MUSIQUE. — Ouvert le lundi et le jeudi, de 2 à 4 h.
- PANORAMA INTERNATIONAL, rue Fossé aux Loups, 11, (près la Poste) ouvert de 9 h. du matin à 10 h. du soir : Rome 50 c.

LAEKEN-ATTRACTION.
GRANDE
LAITERIE ROYALE
(ancien Château des Canons)
tenue par F. D'HAES.

Tout le monde ira admirer ce splendide Etablissement, le plus beau site des environs de Bruxelles, avec jardin de 10,000 mètres, fortement boisé, Ravins, Pelouses, Balançoires, Gymnase, Pas de Géant, Tir à la Carabine Flobert et Hippodrome pour enfants.

Hôtel-Restaurant de 1^{er} ordre.

Salle pour banquets de noces et de sociétés. — Chambres et appartements pour familles et pensionnaires.

Spécialité de Gaufres à la Vanille, Café Cramique, Anguilles, Fromage, etc., etc.

Tous les dimanches, **Concert en Symphonie.**

Attention, S. V. P. — Demandez la **Grande Laiterie Royale du Château des Canons.** Prenez, aux deux ponts du canal à Laeken, la rue Marie-Christine, passez le 1^{er} pont du chemin de fer et tournez à gauche dans la

RUE LÉOPOLD, 112

ou bien prenez le tram vicinal et demandez à descendre à la station Pont-Léopold qui est à 50 m. du Château.

Tout le monde voudra voir ce pittoresque Etablissement.

Imprimerie-Chromo-Lithographie
ARTISTIQUE.
STUMGES & C^{ie}
3-5, Rue Cornet-de-Grez, 3-5
BRUXELLES.
Spécialité de Cartes Réclames (chromos). — Etiquettes. — Reproduction de Tableaux. — Tableaux-Annonces.
Télégr. Stumges, Bruxelles.

Brasserie de Bernhem.
J.-J. PAUWELS
Marchand de Bières
138, RUE ROYALE-S^T-MARIE, 138
SALLE DE SOCIÉTÉ DISPONIBLE.

Allez-y déguster les bières de Bornhem, saines et pures, fabriquées avec des grains et houblons de tout premier choix.
Livraison par fûts et par bouteilles.
Prix-courant sur demande.

M^{lle} **Anna Crélot**
Ex-Elève de la Maternité de Bruxelles
Accoucheuse.- Diplôme de 1^e classe
32, Rue Clémentine, Laeken.
Consultations. Prend Pensionnaires. Bons soins

GRANDE
LAITERIE MODÈLE
Rue Fransman. 142, Laeken.
Allez tous voir ce magnifique Etablissement, le plus beau et le plus grand des environs de Bruxelles.
Tous les dimanches
GRAND CONCERT SUIVI DE BAL
Le soir, illumination du jardin, flammes de bengale, projections lumineuses et grand feu d'artifice.
Restaurant à prix-fixe et à la carte.
Salle de 200 mètres, disponible pour Sociétés, Banquets et Nocés.
Spécialité de Gaufres à la vanille, Café-Cramique, Anguilles, Fromages, etc. Jeux divers pour enfants et familles.
Grand Hippodrome
N.B. — Le tram vicinal qui part de la gare du Nord, s'arrête à la **Laiterie Modèle.**

A la Botte Hongroise.
M^{me} **J. CANQUELAIN**
3, Avenue de la Reine, 3
Schaerbeek-Bruxelles.

Grand choix de Chaussures pour Hommes, Dames et Enfants
A TOUS PRIX
Souliers de luxe. — Grand assortiment de Feutre
Atelier spécial pour les Réparations.

A L'ÉCONOMIE.
RÉPARATIONS IMMÉDIATES DE VÊTEMENTS en tous genres.
Changements de toute espèce. Travail à façon et à forfait. Rebordage et retournage. Teinture et dégraissage.
Maison BIDOUL
TAILLEUR
Rue de Brabant, 180, Bruxelles.

On demande
professeur de **BOXE** et de **SAVOIR-FAIRE** pour mettre Conseillers Communaux à l'œuvre dans la lutte classique.
S'adr. pour conditions à M. Sus, Hotel Communal de Giflocunenbeek.
HOTEL DUVIVIER
RESTAURANT
Boulevard du Nord, 152 et rue de Malines, 26
BRUXELLES.
Jardins et Galerie
Diners depuis 3 fr. et plats du jour

Demandez partout le
Chocolat Baron
le roi des Chocolats.
Dépôt général :
Rue de Cologne, 227
Bruxelles-Nord.

BULLETIN D'ABONNEMENT
Le soussigné
demeurant à
rue
n^o
déclare prendre un abonnement, de
au
Diablotin, Journal Satirique, Humoristique, Illustré.
SIGNATURE

A la Croix Funèbre.
J. VAN NEROM-JORION
Marchand de Cercueils
Maison fondée en 1835
62, — RUE DES PALAIS, — 62
(coin de la rue Rogier).
Exposition permanente de Cercueils, Couronnes et Croix. — Spécialité de la maison : Placement de Chambres ardentes.
Entreprise de Pompes funèbres.
Impr. du DIABLOTTIN (H. Nys) Bruxelles-Nord, rue Verte, 226.

L'YVINGE
59
31 Grand Place
ANVERS



LE DIABLOTTIN



Annonces à la ligne et à forfait.
Dépositaire général : M. ISTACE, 5, Galerie des Princes,
Bruxelles.

Rédaction : Boulevard du Nord, 152, Bruxelles
Directeur littéraire : Georges Bazet.

ABONNEMENTS : La Belgique un an, fr. 5 »
Union postale » 10 »



Julio

Dessin de A. Tynen

Comment! ma femme aussi!!!

Adm^m: M^r Frère-Orban (30-10-92) 2596



CHRONIQUE

CONCURRENCE D'AMÉRICAINS

L'homme du jour, et même de la nuit, — rien du drame de Victor Séjour — est un Yankee. Cela ne doit pas vous étonner, les Yankees, depuis Barnum, s'étant fait un véritable monopole des lumières diurnes et tintamaresques dont on éblouit le public. C'est aussi un journaliste, — ce qui ne doit pas vous étonner plus, les journalistes — *mea maxima culpa* — faisant concurrence aux Yankees en ce qui concerne le « piffisme » et l'accaparement de l'actualité...

L'homme du jour, c'est M. Stanhope, reporter américain, attaché au *New-York Herald*, feuille dont les dires doivent être pour nous des oracles, puisque nous n'en pouvons point constater la vérocité sans le sacrifice de trois semaines de mal de mer. Trois semaines de mal de mer pour apostiller une information, vrai ! c'est cher ! sauf à être M. Stanhope en personne, on reculerait à moins !...

Ce Stanhope a, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire (style Jules Verne) dégotté Zola et ses velléités religieuses. « Lourdes » le dernier volume de la série Macquart, était en si bonne voie de formation, s'édifiant à merveille au milieu de la foire à réclames ! Le succès prématuré, et Zoliste à la lettre, avait quelque chose de touchant : des jésuites baisaient la mule du maître avec plus de ferveur que n'en mit Séverine à baiser celle du pape. Des Pères-Saints accoladaient l'auteur de *l'Assommoir* avec effusion, et s'offraient à lui ouvrir toutes les caves de l'Eglise, vous savez, ces bonnes caves où, sous les toiles d'araignées, derrière les fagots et les encensoirs hors d'usage, se dissimulent, superbement de vétusté, les bouteilles à panses rondes et à longs goulots. Touchant, vous dis-je ! Jésus-Christ (celui de l'*Évangile* et non celui de la *Terre*) du haut de ses limbes auréolés, contemplait, larme à l'œil, cette consolante réconciliation du naturaliste austère avec les tricorues, les bedaines apostoliques et les pieds sans chaussettes. Quant à l'éditeur du maître, non moins ému que le Seigneur du Paradis, il suppôtait l'âme pleine d'éclans, les bénéfices remarquables que « Lourdes », à peine en état de gestation — une gestation sans péché, comme l'enfantement de la Vierge — lui promettait déjà.

Hélas ! Il fallait, pour réussite complète, que le feu fût régulièrement entretenu. Et voilà que, du jour au lendemain, ce maudit public, cet enfant capricieux et sans constance, laissa Zola dans ses chasubles et ses rêves d'Académie, pour se retourner tout de go vers un nouveau sujet. Stanhope avait paru, malencontreux *Deus ex machina* et l'ombre de sa gloire fraîche écloses enveloppait d'opiques ténèbres « Lourdes » et son malheureux auteur. Tant que celui-ci, découragé, veule, abasourdi par ce coup du sort, vient, en une heure de désespoir, de déclarer qu'il renonçait à écrire le roman des convertis. Nous ne connaissons donc pas Lourdes sous l'aspect de six cents pages format Charpentier... Malheur de nous !

Et qui est ce Stanhope, ce mangeur de renommées, cet accapareur de réclames, ce capitaliste du tam-tam ! Qui est-il, je vous le demande ! Américain, je vous l'ai dit. Journaliste, je vous l'ai dit ! Vous pensez bien qu'Américain et journaliste, on ne peut se distinguer que par de mauvaises actions. Les uns promènent Sarah Bernhardt en tournée. Celui-ci, — horreur ! — mange des microbes !

Voyez-vous ces temps ! Voyez-vous cette abominable fin-de-siècle ! Il a donc suffi d'un vulgaire mangeur de bacilles-vingules, de vers à fromage, pour éclipser le célèbre aspirant à l'habit-vert ! *Sic transit gloria mundi* ! C'est une honte, tout simplement une honte !

Notez que ce Stanhope s'est targué de commettre des faits extraordinaires devant lesquels toute l'Europe s'est pâmée, alors que ces faits n'avaient rien d'extraordinaire du tout. Il a déjeuné avec un plat de déjections de cholériques. Et puis, après ? J'ai souvenir, moi, qu'il y a quelques semaines, un honnête homme, dans un accès de colère, mangea le nez de sa belle-mère ! Mieux que cela : tous les Bruxellois, dévôts ou non, ne se repaissent-ils point du poisson vendu à la Halle ? Qui donc oserait soutenir qu'il n'y a pas plus de dangers à semblables festins qu'à ceux de M. Stanhope ! Et pourtant la presse ne nous appelle point sauveurs de l'humanité, nous autres, et ne chante mie notre courage, notre vaillance et

notre merveilleux dévouement à la cause des marchands de cabillaud !

Or donc, toute réflexion faite, je suis bien sûr, oh ! bien sûr, que le public, à l'heure actuelle, regrette déjà d'avoir abandonné l'Américain Zola pour l'Américain Stanhope. En somme, c'était encore plus drôle !

FLEUR-DE-THÉ.

Par dessous - la Jambe

Balançant gracieusement sa croupe rebondie, Mariette D..., montait en flânant samedi, vers 5 heures du soir, la place Sainte-Gudule.

Soudain elle s'arrête, pâlit, puis rougit pour passer au vert, etc. Semblant clouée au sol, de son ombrelle elle gesticule désespérément vers la station de fiacres. Une voiture s'en détache et vient s'arrêter devant elle, au bord du trottoir. Alors, péniblement, mettant avec des difficultés inouïes un pied devant l'autre, elle parvient à s'installer dans le monopole qui s'éloigne au galop. Et les badauds, déjà attroupés, de faire circuler les histoires les plus abracadabrantes.

Rassurez-vous, messieurs ses adorateurs, c'était tout simplement son pantalon qui lui était tombé sur les pieds.

Pends-toi, Rotterdam, tu ne la connais pas.

Une suggestive histoire de tripot, arrivée il y a quelques jours :

C'est dans une espèce de caverne où l'on joue le baccarat, tous les soirs, et où tout le monde, en montrant pièces blanches et papiers bleus, est admis.

Un monsieur à l'air respectable joue quelques coups.

Puis, comme on met une banque aux enchères, il la prend à banque ouverte.

On avait précisément, la veille, plumé un gros pigeon anglais, ce qui fait que l'on pouvait fermer.

Le banquier perd le premier coup. Presque tous les joueurs font le paroli.

L'inconnu donne le second coup, mais au moment où il se donne sa deuxième carte, il est pris d'une quinte de toux formidable. Puis il se penche sous la table, pour expectorer, pendant plus d'une minute.

Mais j'avais omis de dire que, dans la maison, le plus honnête était au moins escroc. Donc, profitant de l'inattention du banquier, les pontes regardent leurs cartes et s'aperçoivent qu'ils ont huit.

Au lieu d'abattre, ils remettent les cartons comme auparavant, et hue donc la poussette, et aie donc, les louis fafiots de sortir de toutes les poches.

Tout ceci en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Le pauvre pigeon se relève, puis, sans regarder ses cartes, brusquement les retourne, s'écrie : neuf, et, les bras en cercle, ramasse la belle galette des joueurs royalement refaits.

Bien joué, monsieur l'Américain, vous avez vengé John Bull.

On a pu remarquer certaine affiche du Cercle *La Violette*, cercle si éminemment recommandable. Cette affiche, quelconque, n'est guère faite, quoiqu'en dise notre confrère..., pour émouvoir le public ! Elle a un côté mélo-dramatique, peu fait pour rehausser l'œuvre qu'elle est censée représenter.

Nous n'eussions pas parlé de cette affiche, véritablement banale, si nous n'avions appris qu'il est question, au sein du Cercle *La Violette*, de dépenser une somme de deux mille francs pour la reproduction phototypique de ce mirifique placard, outrancieusement poussé au noir !

De grâce, Messieurs les philanthropes, s'il en est temps encore, rapportez une décision aussi anti-artistique et qui prête à rire.

Bruxelles et ses faubourgs comptent suffisamment de dessinateurs, dignes de ce nom, pour que vous puissiez mettre votre affiche au concours. Allouez, en ce cas, au créateur du meilleur projet, une prime de trois, quatre ou cinq cents francs !

Alors..., seulement alors, et encore si vous faites choix d'un jury aussi impartial que compétent, vous serez possesseurs d'une œuvre vraiment digne de la phototypie et de symboliser votre Société, si méritante et si grande par son but humanitaire.

Encore une fois, croyez-nous, ne dépensez pas inutilement un argent si précieux pour vous !

Une heure du matin. Deux noctambules à moitié gris, sur le trottoir. Le premier, lyrique et naïf, avec élan :

— Comme Néron, qui souhaitait que le peuple de Rome n'eût qu'une tête, pour pouvoir la trancher d'un coup, je voudrais que toutes les femmes... ne fussent qu'une, pour pouvoir les... aimer toutes à la fois !

Le second, sceptique :

— As-tu un bon médecin ?

— Pourquoi ??

— Parce que je ne donnerais pas deux sous de ta santé !

Au théâtre. Ballet. Un bataillon de coryphées, costume militaire, fait des grâces devant la rampe.

Un spectateur, grincheux, à son voisin :

— Le 69^{ème} Ricord !

Un ketje bouscule, en passant, un bossu. Celui-ci lui allonge un léger coup de stick dans les jambes.

Le gamin s'enfuit, puis hors de portée, s'arrête, se retourne, et avec un air de profond mépris :

— Ja dé ! montagne russe !

MÉPHISTO.

Aux quatre vents du ciel

L'état gazeux est le plus important des états de la matière. GANOT.

Dans un certain périmètre autour des villes, la tradition humaine a aujourd'hui répandu qu'il est, sans exception, malséant de faire entendre en compagnie ces bruits intimes qui résultent de diverses impressions physiologiques et ont rapporté tant d'argent à Armand Sylvestre

Il semble que nous obéissions ainsi à une certaine perversion mal définie, en réfrénant par la contrainte les instincts de liberté dont nous a doté la nature. Quant au point spécial que nous traitons, cette tendance est évidemment déplorable, surtout en ce qui concerne certaines circonstances et certains tempéraments. Aussi le sujet a-t-il déjà rassemblé toute une littérature qui pourrait constituer un joli fonds de bibliothèque, très intéressant.

Les situations émouvantes que les exigences intestinales, mises en opposition avec la noblesse des sentiments, peuvent engendrer, ont aussi été exploitées à satiété par les écrivains. Si Armand Sylvestre, déjà nommé, ne les a pas encore mises en œuvre au théâtre, c'est probablement qu'il réserve cette dernière gloire pour la fin de sa carrière littéraire. Il ne faut pas vouloir tout faire à la fois.

Nous disions en commençant : dans un certain périmètre autour des villes... À la campagne, en effet, on a conservé plus complète cette indépendance du ventre que la Révolution aurait bien fait d'inscrire parmi les droits de l'homme. Les mœurs ancestrales se sont conservées là plus intactes et l'on y... parle encore avec la franchise de nos pères. Les plus polis répondent même : *Diu vous bénisse !* L'on peut sans crainte affirmer que le Jésus-Christ de la *Terre* est un type symbolique en tous points semblable aux personnages que Wagner a pris aux légendes mythologiques du Nord. Comme eux, il représente une force, — d'autant plus noble qu'elle est encore inutilisée ; comme eux, il est immortel parce que cette force dont il est le symbole ne saurait disparaître sans que disparaisse l'espèce terrestre elle-même.

On essaierait en vain de déguiser la gravité de ces questions fondamentales. Pour en revenir à l'historique de la matière, il paraît certain que jadis la répression des gaz personnels était régie par une loi moins dure, et que nous avons, probablement par l'exercice continu, considérablement augmenté la résistance de nos sphincters. Ainsi l'être se modifie et nous asservissons le tonnerre et la tempête.

Une citation de l'abbé Delille serait assurément en situation, mais elle nous manque. Jean-Jacques, qui exalte volontiers le triomphe de l'homme sur les éléments, est demeuré à peu près muet sur la question, au moins dans ses ouvrages, — à l'exception toutefois d'un passage des *Confessions*, où il raconte que l'émotion lui arracha, en présence de Mme de Warens, un... aveu intempestif.

Les plus anciens manuels de civilité puérile et honnête nous apprennent qu'autrefois, dans les repas de cérémonie, on avait toujours soin de placer sous la table un petit chien ou un petit chat. La raison de cet usage bizarre était que l'animal se trouvait là à point pour recevoir un coup de pied et être ignominieusement chassé si, dans le feu de la conversation, l'un des convives arrivait à émettre trop haut une... opinion arriérée ou quelque pensée de derrière... la tête. La pauvre bête, en un mot, était chargée dans ce cas, comme le bouc légendaire, de tous les péchés d'Israël. Aujourd'hui il serait bien difficile de restaurer cette coutume, et la présence du chien *ad hoc* serait considérée comme une insulte faite au savoir-vivre des invités.

La manifestation postérieure d'une impression intime, si désagréable qu'elle fût, était considérée, quand elle provenait d'un grand de la terre, comme une marque de familiarité, d'estime amicale. Les Bourbons se sont rendus célèbres

par leur expansion spéciale. Gros mangeurs, ils digéraient bruyamment, avec le sans-gêne d'un Turc. Il y aurait tout un travail d'érudition à faire sur ce point. Les courtisans savaient alors de quel côté venait le vent, et comment se portaient les tripes augustes de leur maître. Lorédan Larchez a recueilli plusieurs de ces sons avec les commentaires dont ils étaient accompagnés. Un jour, le Roi-Soleil, à son lever, est pris d'un accès de toux postérieure plus remarquable encore que d'ordinaire. — *Des bruits de paix courent à Versailles*, dit un des seigneurs du service. Le monarque ayant daigné sourire... — *A quelle guerre vont-ils mettre fin ?* demande avec ingénuité le marquis d'O. — *A une guerre intestinale, sans doute*, riposte le premier interlocuteur. Un troisième courtisan conclut : — *Ils ne sont certainement pas sans fondement*. Et chacun d'éclater.

Voilà comment on se préparait à la révocation de l'édit de Nantes. Tout est dans tout, a écrit Hugo.

Depuis, la mode a tourné, les souverains sont plus dignes, sinon par devant, du moins par derrière. Le vent, de quelque rumb de la boussole qu'il souffle, n'est plus respecté, et le petit dieu *Crepius*, que les Romains avaient en grande vénération, ne ferait plus ses affaires.

Les temps sont donc changés, « mais, par un juste retour-des-choses d'ici-bas », — c'est le cas de le dire — un mouvement de réhabilitation s'opère ; à une époque où les faits occultes reprennent de l'importance, il devait d'ailleurs en être ainsi. Les deux si beaux vers de Baude-laire, que l'on trouve dans les *Pièces interdites* et que nous citerons ici sans vergogne, ont donc été un indice précurseur :

L'âme des haricots, comme un soupir de flûte,
Sur ton anus en fleur hésite en frémissant...

Il faut encore rendre hommage en passant à Sylvestre, dont le nom revient pour la troisième fois sous notre plume, ainsi qu'il convient en une pareille matière, — avant d'arriver au pétomane, que la bienveillante influence de M. Castan vient d'attirer « dans nos murs ». Il y a dans les sons des mélodies que nous fait entendre cet artiste aussi sublime qu'original, le germe d'une série de considérations philosophiques et scientifiques. Le pétomane vous fait aussi bien songer à la possibilité d'un nouveau langage à l'usage des sourds-muets, qu'aux sons célestes des harpes éoliennes entendues dans les brumeuses montagnes de l'Écosse. En littérature, il rappelle des Esseintes.

Notre époque reprend donc le respect de ces choses saines ; on ne saurait assez le répéter en cette occasion, mais la déduction nous a entraîné un peu loin du sujet réel de cet article. Postérieurement, on ne pourrait s'étendre trop, mais actuellement, il faut encore se borner.

Je jure devant Dieu que mon unique envie
Était de raconter une histoire suivie,

s'écrie Musset à la fin de *Namouna*. Notre intention était identique, mais nous nous sommes laissés séduire par la méditation. Après un nouveau crochet, nous arrivons enfin à l'anecdote dont le narré devait occuper la place des lignes qui précèdent, et qui, quoiqu'écourcée forcément, n'en demeure pas moins savoureuse.

L'homme a toujours eu pour habitude d'exploiter le mieux possible ses excréments et ses infirmités. Le surplus de sa consommation organique, il en fait de l'argent, et depuis Vespasien, on a beaucoup perfectionné l'utilisation des déjections personnelles. Mais faire de l'argent avec... de la fumée était nécessairement plus difficile. On y est parvenu néanmoins. Armand Sylvestre — quatre fois nommé — et le pétomane y sont arrivés de pair ; et quoi d'autre faisons-nous en écrivant ceci ?

L'expiration intestinale peut donc être utilisée ; elle a une valeur de rendement ; elle peut devenir, volontaire ou involontaire, un capital précieux. Il n'en faut pour preuve que la très véridique histoire de cette héritière qui, courtisée par un prétendant dont elle repoussait les avances avec obstination, laissa échapper, un jour, en nombreuse compagnie, une... confiance olfactive et sonore. Tandis que chacun, ému, la regardait, interloqué, elle se pencha vers son soupirant assis à côté d'elle, et lui glissa dans l'oreille : — *Dites que c'est vous, et je vous épouse !* Le mariage se fit, et fut heureux.

On peut donc devoir le bonheur à ces sortes d'inadvertances, être tiré, grâce à l'une d'elle, du chagrin et même de la dièche. Et ceci nous conduit directement à l'historique personnel, qui prouve que rien n'est à dédaigner dans la vie, pas même un...

Il s'agit en l'occurrence d'un fils de financier commencement-de-l'autre-siècle, qui, par les vicissitudes coûteuses d'une jeunesse plus que folle, avait déjà pas mal fait envoler son riche papa. A maintes reprises, les dettes de cet intéressant jeune homme avaient été payées par la caisse paternelle, mais elles semblaient renaitre

des cendres des protées et des traites, plus belles, plus vivaces et plus criardes toujours.

Enfin, le papa, définitivement lassé, oppose à de nouvelles demandes de galette un refus inébranlable.

La situation se prolongeant, désespéré, le prodigue s'en vient relancer son banquier naturel dans l'hôtel familial. — *Écoute, lui dit-il, tu ne veux décidément pas me donner l'argent nécessaire? — Non. — Eh bien, tu as ce soir un grand dîner; il y aura X et X, tes associés, Y et Z, tes commanditaires, et madame Une telle, et monsieur Un tel, sans compter les demoiselles Chose et le parent Machin. Si tu refuses de payer mes dettes, au beau milieu du dîner, j'en ferai un tellement formidable qu'il semblera à tes convives entendre sonner les trompettes de Jéricho autour de la maison. — Ça m'est égal, fit le père, stoïque. — Mais ce n'est pas tout : je dirai ce que je veux. — Ça m'est égal. — Mais ce n'est pas encore tout : je dirai que je t'ai fait parce que tu refuses de payer mes dettes.*

Et, devant le ridicule et la crainte d'être la fable de la ville, le père paya.

Avis aux fils de famille embarrassés.

ARCHIBALD.

Aventure galante

Madame Grasset était une veuve de vingt-cinq ans, blanche et dodue, le bras rond, la gorge pleine, la dent belle, l'œil vif et bien fendu, et les cheveux noirs comme jais.

Cinq ans de communauté avec un riche et vieux secrétaire du Roi, qui faisait rouler un gros argent sur la place, et dont elle n'avait point eu d'enfants, l'avaient enrichie visiblement de trente bons mille écus, sous le petit portefeuille de poche où étaient les billets au porteur qu'on prétend qu'elle avait mis à découvert; et avec ce bien, quoiqu'il n'y eût que quatre mois que son mari fût en terre, elle ne fronça point les sourcils, lorsque ses bons amis parlèrent de la remarier.

Elle prenait un soin merveilleux de conserver sa beauté, son embonpoint et la fraîcheur de son teint, et pour l'entretenir toujours vif et brillant, Margot, sa femme de chambre, était régulièrement occupée deux fois le jour à lui insinuer un petit anodin dulcifiant et réfrigérant.

Son bien, ses agréments et sa jeunesse ne la laissaient pas sans amants. Elle en avait de toutes les espèces, et quelques-uns s'étaient déjà déclarés; mais la bienséance, le blâme public qu'elle donnait à la précipitation de la matrone d'Ephèse, et quelques petites contestations qu'elle avait encore avec les héritiers de son mari, toutes ces choses la tenaient réservée, et d'autres amants avaient osé lui expliquer encore leurs sentiments, ou n'en avaient pu trouver une occasion favorable.

Du nombre de ces derniers était le chevalier Dargencourt, jeune homme de même âge que la dame, qui servait depuis cinq ans dans les Hussards, et qui ayant peu de bien, songeait à s'en donner par quelque bon mariage. Il était très bien fait, et avait de l'esprit, de la naissance, de la valeur et le cœur assez tendre; et outre le plaisir d'épouser une jeune et belle veuve, il regardait madame Grasset, dans le voisinage de laquelle il demeurait, et le bien qu'elle avait, comme le fondement d'un établissement solide pour sa fortune.

Depuis un mois que l'amour l'avait piqué au vif, il ne manquait pas une occasion de la suivre pour se montrer, et pour faire jouer le feu de ses prunelles. Mais soit qu'elle n'y fût point attentive, ou qu'elle voulut feindre de ne pas comprendre leur langage, il ne put jamais rencontrer un coup d'œil qui lui fût favorable.

Un hussard n'aime pas à filer un amour qui languit. Dargencourt, chagrin du mauvais succès de la manœuvre de ses yeux, et s'assurant de son mérite et de sa bonne mine, prit une sérieuse résolution d'approcher de plus près la place, et de l'attaquer plus vivement et dans les formes, c'est-à-dire d'aller chez la veuve, et de quoi qu'il en pût arriver, de lui faire une véritable déclaration d'amour dont elle ne put douter. Pour cet effet, comme elle occupait un second étage chez un huissier, dont la porte est toujours ouverte, il la hasarda dès le même soir de monter, et d'entrer dans son appartement, après avoir pris la précaution d'être assuré qu'elle n'avait point compagnie.

En effet, y étant monté à la nuit fermée, sur les six heures du soir, il trouva les portes ouvertes, sans que qui que ce soit ce présentât pour l'annoncer. Cette facilité l'obligea d'entrer, et il trouva sa belle toute seule, mais dans la situation du monde la plus plaisante.

Margot avait préparé le petit rafraîchissement; la pharmacopole était chargée, et proprement mis sur le fauteuil de la ruelle, avec une chandelle allumée dans un flambeau posé sur le même siège. Le rideau était entr'ouvert, et madame Grasset sur son lit, la tête tournée du côté de la ruelle, et dans la posture qu'elle devait tenir pour recevoir agréablement l'infusion anodine. Mais Margot qui devait la lui donner, ayant oublié un linge nécessaire, était sortie, et mon-

tée en diligence à l'étage supérieur pour l'aller prendre; et pour perdre moins de temps, elle avait laissé toutes les portes ouvertes.

Le hussard, surpris d'un spectacle si plaisant et si peu attendu, ne voulut pas perdre une si belle occasion de rendre un petit service à l'aimable veuve; et sans s'éblouir de la blancheur qui lui frappait les yeux, il prit, sans faire aucun bruit, la carabine clystériale, mit un genou en terre, et avec autant d'adresse que de promptitude remplit le devoir de Margot, ferma en même temps le rideau, remit l'instrument sur le fauteuil, et sans rien dire, sortit si vite de la chambre, qu'il avait déjà descendu tout l'étage, lorsque la femme de chambre, toute hors d'haleine, apportant ce qu'elle était allée chercher, entra dans la chambre, et courut à la ruelle, en criant de loin : — Madame, je vous demande pardon de vous avoir tant fait attendre; vous avez bien fait de ne pas rester à l'air; ça, vite, remettez-vous. Je crains qu'il ne soit déjà trop refroidi.

— Je pense, dit madame Grasset, que vous êtes folle. Est-ce que vous voulez que j'en prenne deux ?

Margot ayant alors porté la main sur la seringue, et la trouvant vide et déchargée, crut que sa maîtresse avait fait elle-même l'opération, et rouvrant son rideau : — Vraiment, madame, lui dit-elle, je ne croyais pas que vous auriez l'impatience de la prendre vous-même, dans un petit moment que je vous ai quittée, et je ne savais pas que vous eussiez cette adresse. — Non ! dit la veuve, Margot devient je crois folle. Elle me donne un remède, et dans le même instant elle oublie qu'elle l'a donné. — Moi, madame ! reprit la soubrette; je ne vous l'ai en ma conscience point donné. Vous voulez vous divertir, et je le veux bien. — Non, reprit la maîtresse, et je parle sérieusement, il faut que vous soyez folle.

La contestation s'échauffa plaisamment entre la veuve et Margot; en sorte qu'après de longs discours, et des serments de part et d'autre, jusqu'à ce que le dépôt se rendit, toutes deux restèrent fort surprises de l'aventure, et conclurent que comme l'apothicaire, qui logeait vis-à-vis de la maison, était mort depuis deux jours, il fallait que ce fût son esprit qui fût revenu de l'autre monde, pour faire sur elle ses anciennes fonctions.

Elles s'imprimèrent l'une et l'autre si fortement cette grotesque imagination dans la tête, qu'elles ne balancèrent pas un moment à le croire, et que dès le soir même la nouvelle de tout le quartier fut que monsieur Seringuet était revenu de l'autre monde, pour seringuer madame Grasset, qui en conçut tant de frayeur qu'elle ne voulut plus coucher seule, et fit rester Margot dans sa chambre.

Mais le lendemain ses frayeurs augmentèrent davantage. Dargencourt était sorti de cette expédition le plus glorieux, le plus content et le plus amoureux des hommes; et en effet, il n'avait rien vu qui ne lui eût fait un plaisir si sensible, et qui ne fût capable d'inspirer au cœur le plus indifférent les mouvements les plus vifs. Son feu en redoubla. Il en passa la nuit avec plus d'inquiétude, et s'étant levé à la pointe du jour, il crut cette aventure propre à lui fournir la matière d'une déclaration spirituelle et plaisante. Ainsi, ayant pris la plume, il écrivit une lettre qu'il résolut de faire tomber entre les mains de la veuve, sans qu'elle sût d'où elle venait.

Pour en venir à bout, il fit confidence de son aventure à la bonne madame Doucet, son hôtesse, femme qui avait des talents singuliers à conduire toutes sortes d'intrigues. Elle promit d'exécuter ses intentions, et ayant pris sa lettre, elle se chargea d'une très belle montre, et se supposant une revendeuse à la toilette, elle se rendit chez madame Grasset avant qu'elle fût levée; et s'étant fait introduire par sa femme de chambre, comme envoyée de la part d'une des amies de sa maîtresse, pour lui demander son avis sur cette montre qu'on voulait vendre, elle prit son temps que la veuve examinait ce bijou et que Margot était attentive à le regarder, et n'eut pas de peine à glisser sur la toilette la lettre du chevalier.

La Doucet se retira, et madame Grasset s'étant levée et mise à sa toilette, trouva la lettre qu'on y avait mise. La curiosité pardonnable aux dames la lui fit incontinent ouvrir; mais quelle surprise, lorsqu'elle y lut ces paroles :

L'ESPRIT APOTHIKAIRE

A la plus aimable des veuves :

« Serez-vous fâchée, Madame, que le ciel m'ait envoyé si à propos pour le petit service que je vous rendis hier ? Je languissais en seveli dans les ombres du silence, quand cet incident m'en a tiré. Il me donne occasion de vous parler plus ouvertement, et je le fais. Je vous aimais, Madame, et n'avais pu trouver dans ma vie un moment favorable pour vous le dire. Je vous aimais d'un amour le plus tendre et le plus violent qui fût jamais. Mon esprit invisible, qui n'avait pour guide que le feu dont il est animé, me conduisit auprès de vous. Que vis-je, Madame, ou plutôt que ne vis-je point ? Je fus ébloui d'un amas de beau-

» tés, qui ne peuvent concevoir que par ceux qui les ont aperçues, et qui ont achevé de me ravir. Souffrez donc, Madame, la continuation d'une flamme respectueuse, et qui pousse sa soumission jusqu'à ne vous servir qu'à genoux. Ne vous opposez point à la fatalité, qui m'attache éternellement à des appas qui me sont si connus. Je ne cesserai d'être invisible que lorsque vous commencerez d'être sensible à ma passion. Surtout ne me préférez aucun rival, puisqu'aucun n'aura jamais pour vous, ni l'estime ni la tendresse égales à celles que je ressens pour votre aimable personne »

Madame Grasset communiqua cette lettre à Margot, et comme elles avaient toutes deux dans l'idée que c'était l'esprit de l'apothicaire, leur voisin, qui était venu remplir cette officieuse fonction, elles y furent encore plus confirmées par cette lettre qui leur parut tombée des nues, et n'être venue que par miracle sur la toilette.

Ce fut un sujet de profondes réflexions pour la veuve, qui se crut en quelque manière dans une aventure qui avait quelque rapport à celle de Psyché. La qualité d'apothicaire mort ne lui inspirait point de dégoût, sachant bien que les esprits détachés des corps n'ont plus rien de la crasse et de la bassesse de la terre; et elle se mit en tête le désir de se rendre cet esprit visible; mais où le trouver, et comment lui faire savoir le penchant qu'elle commençait d'avoir pour lui ?

Cependant le bruit de l'apparition de l'apothicaire faisait un grand fracas dans le quartier; et comme tout ce qui regarde le prétendu retour des esprits s'augmente facilement par la crédulité des faibles et par les appréhensions de leur imagination blessée, il n'y avait pas une voisine de la veuve qui ne crût avoir M. Seringuet à ses trousses, et l'on n'entendait autre chose que de continuelles histoires nouvelles de ces apparitions, dont le hussard, qui en savait le secret, se donnait de fort plaisantes comédies.

Quelques jours s'étant écoulés, il épia quand la veuve sortirait de chez elle pour aller faire ses prières à l'église. En y entrant elle trouva un petit inconnu qui lui remit un billet entre les mains, et qui en même temps s'échappa dans la foule. Tandis que le chevalier qui se promenait comme par hasard auprès d'elle lui présenta de l'eau bénite, il lui dit : Si un mauvais esprit vous inquiète, voilà, Madame, de quoi le chasser.

Elle ne rapporta ce compliment qu'au bruit qui se répandait du retour de l'esprit de l'apothicaire. Une rougeur lui monta au visage, et se figurant que le billet qu'on venait de lui donner était encore de cet esprit, dont le sien était rempli, l'impatience la prit de le lire. Et s'étant retirée dans l'endroit qu'elle jugea le plus commode, elle l'ouvrit, et y trouva ces paroles.

« Mon pauvre esprit languira-t-il encore longtemps, Madame, dans l'ignorance de ce qui se passe à mon égard au fond de votre cœur, et votre sensibilité ne veut-elle point contribuer à vous rendre visible l'amant le plus passionné et le plus soumis ? Il s'est déjà fait voir; mais sans se faire connaître. Vous le verrez encore avant que de sortir d'ici, et vous le verrez sous la même figure qu'il a déjà prise pour se présenter devant vous. Hélas ! si vos yeux pouvaient un moment se rencontrer avec les siens qui seront perpétuellement attachés sur vous, il serait impossible que votre cœur ne le reconnût aux traits de feu qui en partiraient. Ne craignez point qu'il se montre à vous sous une figure désagréable; mais pour se faire parfaitement connaître, vous le verrez ce soir aux Tuileries, si vous voulez bien vous y rendre. »

Le chevalier, qui s'était placé dans un endroit d'où il pouvait facilement l'observer sans en être vu, eut le plaisir de lui voir lire ce billet avec une merveilleuse attention. Il reconnut même qu'elle ne put s'empêcher de chercher de tous côtés s'il y avait quelques yeux attentifs à la regarder; mais comme le chevalier voulait pénétrer le cœur de cette maîtresse avant que de se découvrir, il se tint quelque temps caché à ses yeux pour l'entretenir dans son inquiétude; et enfin il fut se mettre plus à portée de ses regards. Il fit faire alors toute la manœuvre amoureuse à ses yeux, et la veuve ayant porté sur lui les siens, elle reconnut celui qui en entrant lui avait parlé de l'esprit. Un vermillon vif se répandit sur ses joues. Elle se souvint même de l'avoir souvent vu avant la mort de l'apothicaire, et ce souvenir joint à l'attachement des regards du chevalier, embarrassa tellement son esprit, que plus elle y faisait des réflexions, moins elle développait ce mystère.

ALL RIGHT.

(A continuer).

Conte Parisien

Guy avait vingt ans et il était moins sot qu'on l'est à cet âge, l'âge des étonnements naïfs ou du scepticisme bête. Lui, écoutait, incrédule, les murmures d'amour, mais en fermant les yeux pour mieux entendre.

Beau, d'une beauté trop gracieuse, il ne semblait cependant ni ridicule, ni suspect, et sa moustache brune, ses cheveux courts et son

habituelle gravité corrigeaient fort bien la jolie pâleur de son teint et les tendresses de son œil bleu.

Enfin, si contre les attaques féminines son cœur était déjà cuirassé d'indifférence aimable et de galanterie froide, pour écarter les ivrognes et châtier les insolents il boyait comme Lecour et tirait comme Mériquac.

Or, ce jour-là, il s'ennuyait à cent louis l'heure : en sautant une barre fixe, le matin, son azezan Pretty-Boy s'était luxé l'épaule, et une ancienne maîtresse, qu'il avait, en vérité, beaucoup aimée pendant trois semaines, venait de se tuer sans qu'on sût pourquoi. Et puis, la pluie tombait, et la veille il avait vu la première du *Duc de Kandos*.

Vers quatre heures, il se souvint que la comtesse Renée l'attendait; tout en bâillant un peu, il jugea qu'il serait inhumain d'oublier cette passion hebdomadaire et se rendit chez la dame.

Brune et svelte, petite et nerveuse, depuis plus d'une heure elle secouait ses cheveux noirs sur les éclairs de ses yeux avec des rages de lionne dont le lion s'attarde.

Quand Guy entra silencieux et maussade, et dès que le valet eut fermé la porte, d'un bond elle fut sur son amant, l'enlaçant de toutes ses souplesses, le mordant aux lèvres de toutes ses dents, puis elle l'attira vers le satin rouge d'une causeuse, et furieuse encore et déjà frissonnante :

— Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt? une femme peut-être? prends garde! mais je suis folle! asseyez-vous là, Monsieur, et me contez vos affaires : Avez-vous pris *Innocent* dimanche dans l'*Omniun*? Quel joli cheval vous galopiez au bois l'autre matin, et quel gentil cavalier tu fais, mon chéri! Vous avez vu, n'est-ce pas, cette pièce de l'*Odéon*? comme c'est drôle, on y pleure! Suis-je à votre goût aujourd'hui, mon beau Guy, et m'aimez-vous autant qu'il y a deux mois?

— J'aime vos yeux, murmura Guy, parce que leur flamme affole, j'aime vos lèvres parce que leur rose attire, j'aime vos colères et vos langueurs, vos lassitudes ennuyées, vos curiosités ardentes, vos joies d'enfant et vos larmes rageuses; j'aime tout cela et cent autres choses encore! et puis, — ajouta-t-il si bas qu'elle ne l'entendit point, — à parler franc, Madame, je ne sais pas si je vous aime!

— Guy, mon mignon, pourquoi ne ris-tu jamais? Crois-tu qu'il faille prendre cet air sombre pour me dire que je suis belle? moi, la mélancolie m'agace! n'est-ce pas gai, l'amour?

Tout à coup, elle cessa de parler et rejeta sa poitrine en arrière; les lourdes tentures d'une portière s'agitèrent lentement et son mari entra.

C'était un homme de trente ans, aux cheveux déjà rares, à l'œil clignotant et railleur. Il sembla peu surpris du tête-à-tête, mais les rides de son visage fatigué s'accrochèrent en un ricane ment muet.

— Je vous en veux, mon cher, dit-il à Guy d'une voix brève, de ne jamais monter chez moi; les amis de la comtesse sont les miens; ne vous l'a-t-elle pas dit?

Guy, devant la colère sous ce calme poli, répondit fièrement :

— Monsieur, nous n'avions pas encore eu le temps de parler de vous!

Le comte pâlit sans cesser de sourire. Renée, — avec une grande présence d'esprit, — lui prit la main qu'il levait déjà et d'un ton câlin :

— Gageons, mon ami, que vous veniez me prendre pour me mener au Bois? la surprise est aimable!

— Vous l'avez dit, ma chère enfant, mais, en vérité, cette robe est bien sombre et, si vous en changez, ne permettez-vous pas de vous suivre en votre chambre? Vous me reconnaissez quelque goût au temps où vous me consultiez!

— Mon seigneur, vos désirs sont des ordres pour votre humble servante. — Et, riant librement, sans embarras elle s'inclina.

— Jeune homme, vous nous attendez, n'est-ce pas? reprit le comte; joûez-nous donc au piano une *polonaise* de Chopin, ma femme adore ces langoureuses extases, et de chez elle nous vous entendrons à merveille.

Ils sortirent.

Quel que fût son habituel sang-froid, Guy demeura stupéfait; puis, comme il se jugeait suffisamment ridicule sans accompagner en sourdine ce duo conjugal, il s'en alla, tout blême de rage.

Demi-couchée sur une ottomane, attendant l'amour qui passe, Lucie la blonde, femme connue, jouait sans penser à rien avec les dentelles de son peignoir. Pour faire un nid à Bob son petit terrier, elle avait croisé ses jambes dans les plis relevés du cachemire, montrant un jarret polissoir sous la soie couleur chair.

— Ma belle, dit Guy en s'étendant à ses pieds sur un coussin posé là tout exprès, par ma foi, je me veux mal de mort de ne plus vous venir voir; vous êtes charmante et bonne, vous parlez rarement et vous souriez toujours; vous soupirez de fort naturelle façon et vos frissons semblent très raisonnablement passionnés; ce serait folie à moi d'aimer ailleurs.

Au moment où Guy prenait une taille habile à l'abandon, en un élan trop vif il poussa à terre le chien qui hurla.

Lucie apprêtait déjà ses baisers et toutes les douceurs de sa voix, mais à cet aboi plaintif elle répondit par un cri rauque et, la face empourprée, du fond du cœur, elle jeta à Guy ce seul mot :

— Imbécile !

Il se leva, fit un grand salut et sortit.

Le soir, Guy dina fort bien et vers onze heures, comme il avait le Roderer sentimental, par les pays étranges où le portèrent ses jambes chancelantes, aux heures entrevues en rêve, très triste et très gris, il parla d'amour en pleurant.

Or, ceci est un conte, car les femmes qui ont un amant, ne se laissent pas caresser par leur mari, et celles qui ont des chiens les battent s'ils aboient quand l'amoureux chante.

JACQUES LOZÈRE.

Instantané

M^{me} DE TER

Svelte, élégante, port de reine,
Gestes mutins, voix de sirène
Ayant pouvoir de rajeunir;
Talent discret plein d'avenir,
Pétillante, puis amoureuse,
Yeux de velours, lèvres railleuses,
Blonde comme des ors tiédés,
Gracieuse comme l'hirondelle,
De Mahomet le paradis,
Se reflète dans sa prunelle.
Vision dans un rêve d'éther,
Telle est *Bérénice De Ter*.

Boutures de fables

Un jeune homme eut une toquade,
Pour une femme d'une grande beauté,
Sitôt son désir contenté,
Le jeune homme se vit malade.

MORALE

La plus belle fille du monde, ne peut
donner que ce qu'elle a.

Au boulevard Anspach on peut voir,
Des petites femmes faire le trottoir,
Rarement elles font de bonnes affaires.

MORALE

Il n'est jamais trottoir pour bien l'faire.

Un vieux rentier de chat, sortit un beau matin,
Avec son ami le lapin.

Bras-dessus, bras-dessous, pressés par la famine,
Puis, alléchés en plus par l'odeur d'une cuisine,
Nos amis arrivèrent en face d'un bouchon,
Intitulé, je crois, au gigot de mouton.
Sur un volet bien vert de cette humble demeure,
Se trouvait peint en noir : gibelotte à toute heure
Et lapin de courir bien fort,
Mais le chat, fuit plus vite encor.

MORALE

Si vous aimez le lapin, vous boufferez des chats.

LENFANGÉ SUS.

LIT DE CABOT (1)

(MOEURS DE COULISSES)

PAR

Henri KISTEHAECKERS FILS

Louise regarda une dernière fois la maison. La façade était aussi sale que l'intérieur. Au bas, elle montrait deux glaces matées de blanc d'Espagne dans lequel un doigt avait tracé des caractères entourés de fioritures : « Ce soir, débuts de miss Mary, dans son répertoire ! » — « Karabit, chanteur de genre, dit le second Paulus. » La petite Hélène, diseuse, des Variétés. — Autour des majuscules, se ramifiaient des crolles et des traits ondulés majestueusement. Sur la porte, des montants de bois faisaient lire les affiches manuscrites qu'on y avait accolées, et trois portraits dévernés par le temps : celui d'une grosse matrone, très impudique dans la nudité de ses mamelles forçant le corset ; celui d'une maigre gaupe, toute frisée, dont la photographie, en dépit de son âge, rendait bien la cernures s'élargissant autour des yeux ; enfin, celui de la femme de Ricaudet, Elvyre, que Louise reconnut, et qui, malgré la retouche, laissait voir le pli en relief de sa lèvre soulevée par la surdent noire.

Toutes les fenêtres des étages, ouvrant l'œil sur la rue, n'avaient point été lavées depuis belle lurette, et, à travers leur transparence trouble, on distinguait des morceaux de rideaux mal ajustés, retenus par des embrasses effiloquées, — et des stores percés à jour. Contre la façade, jadis peinte en blanc, les vents avaient collé de la poussière et de la saie ; — dans la poussière et la saie, la pluie, dégoulinant de chanlattes vermoulus, avait creusé des rigoles éparpillées en arabesques. Tout cela puait la misère et la malpropreté. Louise et Sary, écœurés, pressèrent le pas.

— Il était temps que nous sortions, fit Louise. Moi, j'en serais devenue malade !

Sary se tut. Il pensait. Pourtant, lorsqu'il furent arrivés aux Galeries-St-Hubert, il se mit à parler :

— Tout ça, c'est lamentable !... Tiens j'ai connu ce Ricaudet propre, soigné, ayant un certain talent, toujours engagé, gagnant de beaux appointements... Je le retrouve aujourd'hui dans un ignoble taudis, vivant sur la poche d'une pouffiasse de beuglant, sale, affamé, dégoutant ! Pourquoi cela ?... On ne sait pas ! Le public, ce maudit, ce foutu public ! Aujourd'hui on vous applaudit, demain on vous tape des œufs ; aujourd'hui vous avez des pièces de cent sous en poche, demain vous partagez la literie malpropre d'une beuglante ! Le public, les correspondants, voilà la mort des artistes. Le public passe sur vous son caprice ; les correspondants mangent les quelques sous que vous gagnez... Et puis un beau jour, va te faire fiche, et fouille-toi. Il vous reste à crever de faim ou à vous flanquer à la rivière, pour prendre un dernier bain et s'enlever la

(1) Reproduction interdite.

crasse, avec la consolation de la Morgue qui vous attend. Et nous sommes des artistes ! Chouette les artistes ! Ah ! le sale métier !... le sale métier... Videz les cabinets d'aisance, courez la nuit à califourchon sur une pompe de vidange, mais ne vous mettez pas derrière la rampe à gaz, avec de la couleur sur la trompette. Malheur de chien !...

Louise vit que l'intérieur de Ricaudet lui avait donné des idées noires, qu'elle voulut chasser. Et lui pressant le bras :

— Allons, mon petit homme, n'y pense plus, et voilà tout... Tu n'es pas dans sa position, toi, hein ? Eh bien, alors... Nous sommes bien heureux, nous deux. Tu m'aimes bien, dis ?

Il haussa brusquement les épaules, avec ennui. Elle le rasait à la fin, avec, toujours, ses mêmes antennes : des douceurs fades, des aveux et des questions de gaminie courtisée par un écolier. Aimer ! une jolie blague ! Pour sûr que non, qu'il ne l'aimait pas ! Aimer, lui ! ce serait farce... Il l'avait prise, parce qu'il faut une femme, parbleu ! Vivre ensemble, se donner de l'amour quand il faut, voilà. Mais qu'elle ne vint pas éternellement avec ses caresses de langue bonnes pour les poètes et les godailleurs !

Il ne se souvenait pas d'avoir aimé : des fureurs de chair, c'est tout ce qu'il avait éprouvé. Ça, oui, parfois il avait désiré rageusement une femme qui lui portait aux sens. Mais alors il l'avait possédée, et il n'en voulait pas plus. Manger de la jouissance jusqu'à satiété c'est tout ce qu'il connaissait et convenait en fait d'amour. Quant aux tendresses de cœur, il les trouvait joliment sottes, et cela l'importunait de les entendre roucouler ; Louise parfois l'irritait ainsi, plus qu'elle ne s'en doutait.

Au commencement de leur liaison, elle l'avait à vrai dire, séduit un peu. Mais depuis trois mois que ce collage durait, il avait fini par en ressentir une lassitude. Tout l'inconnu de cette femme, il l'avait pénétré, très bêtement, d'ailleurs, sans efforts, car Louise n'avait point de ces subtilités et de ces étrangetés féminines qui retiennent. Il la connaissait à présent comme un vieil habit, sur toutes les coutures ; — c'était pour lui le pot-au-feu immuablement même, qu'il prenait parce qu'il faut manger, et qu'il l'avait là, toujours prêt, dans l'écuëlle. Mais il sentait fort bien que sa chair appelait le renouveau, et qu'il lui faudrait peu pour en revenir à la hantise des desirs qui l'avaient possédé si souvent. Il s'avouait même que si Louise n'eût eu autre chose que sa personne, il aurait bien trouvé déjà prétexte à rupture...

Cette pensée rapprocha sa situation de celle de Ricaudet, et il se dit :

— Voilà ! tous les mêmes ! nous avons tous un fond de maquereutage... Pour le moment, je tiens la corde, j'ai une bourse garnie ! Qui me dit que plus tard je n'aurai pas mon tour d'aller à plus humble marchandise. On finit par là. Témoïn Ricaudet, à qui, il y a six ans, les dames du monde donnaient des chronomètres. Aujourd'hui les chronomètres sont au clou ou chez des revendeurs, et Ricaudet est dans les bonnets grâce à une infecte pouillasse...

Cette idée le révolta ; il songea à la chambre de la rue des Bouchers, au seau d'ordures fleurant sur le palier, au chicot noir de la femme,

à l'odeur nauséabonde qui régnait là. Et, son esprit faisant une volte-face, cette fois il se trouva si heureux de n'en pas être là, lui, qu'il fut presque doux, et il dit à Louise :

— Viens, mon chat, — nous irons souper. En somme, nous avons encore de la veine, nous !...

Ils pressèrent le pas. Louise, rabrouée tout à l'heure, était tout heureuse maintenant, de s'être entendu parler par lui sur un ton aimable, presque affectueux. Mais Sary était décidément tracassé par cette visite à Ricaudet, car il redevenait pensif, et murmura encore, lorsqu'ils entrèrent au restaurant :

— Tiens, il ne me l'a pas dit, mais veux-tu parier qu'il chante au beuglant ! Il ne me l'a pas dit, parce qu'il avait un reste de pudeur devant moi... C'est navrant, enfin, c'est navrant ! Quel sale métier ! Quel ignoble métier que celui de comédien !

III

La vie du couple, depuis les origines de son entrée en ménage, n'avait, en vérité, pas été tormentée ni mouvementée. Un hassard heureux un concours de circonstances aimables, avaient fait que les jours s'étaient écoulés fort tranquillement, exempts d'orages, grisailés à peine, de-ci de-là, par des malaises peu tenaces. C'est, sans doute, ce qui avait engendré la fidélité de Sary. Il avait trouvé dans cette paix une trêve salutaire ; il avait encore le râble un peu moulu, convalescent des galoupées orgiaques de naguère. La période qui avait précédé immédiatement celle de sa liaison avec Louise, avait été fort aiguë : une suite de succès à femmes, plus nombreux que jamais, lui avait émancipé les nerfs, refroidi le sang, sucé la sève. Il fallait que son tempérament se refît, et, à ce point de vue, la couche de Louise pouvait être considérée comme son lit d'hôpital. Il y prenait le repos, y était mis à la diète assez et pas trop. C'est-à-dire qu'il s'y enrichissait les sangs épuisés par des excès de fête et des priapées trop gouleues.

Dans les bras et les soins de sa maîtresse, l'existence était calme. Ils habitaient un coquet logement rue de la Montagne, au centre de la ville, dans le mouvement actif et intéressant de la capitale, où l'ennui des quartiers faubouriens ne pouvait les atteindre et leur faire désirer des émois périlleux pour l'amendement actuel de Sary.

(A continuer)

SPECTACLES DE LA SEMAINE

MONNAIE 7 h. 1/2. — Samedi, l'Africaine ; dimanche, Carmen ; mardi, Sarah Bernhardt (en matinée).

PARC 8 h. — Le Prince d'Aurec.

GALERIES 8 h. 1/4. — Les 28 jours de Clarette.

VAUDEVILLE 8 h. 1/4. — Pour des bas noirs ; à 8 h. 3/4 Les locataires de M. Blondeau.

MOLIÈRE. — Le 6 octobre, réouverture par l'Etrangère.

THÉÂTRE FLAMAND. — Réouverture le 2 octobre.

SCALA 8 h. — Tous les soirs Spectacle-Concert.

MUSÉE CASTAN. — Le Petomane, Concert fin-de-siècle.

PALAIS DES FÊTES 8 h. — Dimanche, lundi, jeudi et samedi.

A L'ÉCONOMIE.

RÉPARATIONS IMMÉDIATES DE VÊTEMENTS
en tous genres.

Changements de toute espèce. Travail à façon
et à forfait. Rebordage et retournage.
Teinture et dégraissage.

Maison BIDOUL
TAILLEUR
Rue de Brabant, 190, Bruxelles.

HOTEL DUVIVIER
RESTAURANT
Boulevard du Nord, 152 et rue de Malines, 28
BRUXELLES.

Jardins et Galerie
Diners depuis 3 fr. et plats du jour

A la Botte Hongroise.

M^{me} J. CANQUELAIN
3, Avenue de la Reine, 3
Schaerbeek-Bruxelles.

Grand choix de Chaussures
pour Hommes, Dames et Enfants
A TOUS PRIX
Souliers de luxe. — Grand assortiment de Feutre
Atelier spécial pour les Réparations.

Demandez partout

le
**Chocolat
Baron**
le roi des Chocolats.

Dépôt général :
Rue de Cologne, 227
Bruxelles-Nord.

A la Croix Funèbre.

J. VAN NEROM-JORION
Marchand de Cercueils
Maison fondée en 1835
62, — RUE DES PALAIS, — 62
(coin de la rue Rogier).

Exposition permanente de Cercueils, Couronnes
et Croix. — Spécialité de la maison : Place-
ment de Chambres ardentes.

Entreprise de Pompes funèbres.

M^{elle} Anna Crélot

Ex-Elève de la Maternité de Bruxelles
Accoucheuse. — Diplôme de 1^o classe
32, Rue Clémentine, Laeken.

Consultations. Prend Pensionnaires. Bons soins

Brasserie de Bornhem.

J.-J. PAUWELS

Marchand de Bières
138, RUE ROYALE-STE-MARIE, 138

SALLE DE SOCIÉTÉ DISPONIBLE.

Allez-y déguster les bières de Bornhem, saines
et pures, fabriquées avec des grains et houblons
de tout premier choix.

Livraison par fûts et par bouteilles.
Prix-courant sur demande.

Imprimerie-Chromo-Lithographie
ARTISTIQUE.

STUMGES & C^{ie}

3-5, Rue Cornet-de-Grez, 3-5
BRUXELLES.

Spécialité de Cartes Réclames (chromos). —
Étiquettes. — Reproduction de Tableaux. —
Tableaux-Annonces.

Télégr. Stumges, Bruxelles.

ARLON

Souscripteurs désirent acheter muse-
lière et intelligence pour Sous-chef de
station récalcitrant.

S'adresser : 11, rue Quilébo, Arlon.

GRANDE
LAITERIE MODÈLE

Rue Fransman. 142, Laeken.

Allez tous voir ce magnifique Établissement,
le plus beau et le plus grand des environs de
Bruxelles.

Tous les dimanches
**GRAND CONCERT
SUIVI DE BAL**

Le soir, illumination du jardin, flammes de
bengale, projections lumineuses et grand feu
d'artifice.

Restaurant à prix-fixe et à la carte.

Salle de 200 mètres, disponible pour Sociétés,
Banquets et Noces.

Spécialité de Gaufres à la vanille, Café-Cra-
mique, Anguilles, Fromages, etc. Jeux divers
pour enfants et familles.

Grand Hippodrome

N.-B. — Le tram vicinal qui
part de la gare du Nord, s'arrête à la
Laiterie Modèle.

Imp. du DIABLOTIN, rue de la Pacification, 31.

*nd rue Fyres Orban 23
Sarrant H. Vaneek - 120-10*



LE DIABLOTTIN



Annonces à la ligne et à forfait.
Administration : 29, Rue Frère-Orban
Bureaux ouverts de 3 à 4 heures

Rédaction : Boulevard du Nord, 152, Bruxelles
Directeur littéraire : Georges Bazel

ABONNEMENTS : La Belgique un an, fr. 5 »
Union postale. » 10 »



Puisque j'te dis que j'reviendrai!...

Tu résistais ; mais ta bouche vermeille
 A mes baisers se dérobait en vain ;
 Chaque refus amenait un larcin.
 Un bruit subit effraya ton oreille.
 Et d'un flambeau tu vis l'éclat lointain :
 Des voluptés tu passas à la crainte,
 L'étonnement vint reserrer soudain
 Ton faible cœur palpitant sous ma main ;
 Tu murmurais, je riais de ta plainte :
 Je savais trop que le dieu des amans
 Sur nos plaisirs veillait dans ces momens.
 Il vit tes pleurs ; Morphée, à sa prière,
 Du vieil Argus que réveillaient nos jeux
 Ferma bientôt l'oreille et les yeux,
 Et de son aile enveloppa la mer.
 L'aurore vint plutôt qu'à l'ordinaire
 De nos baisers interrompre le cours ;
 Elle chassa les timides Amours :
 Mais ton souris, peut-être involontaire,
 Leur accorda le rendez-vous du soir.
 Ah ! si les dieux me laissaient le pouvoir
 De dispenser la nuit et la lumière,
 Du jour naissant la jeune avant-courrière
 Viendrait bien tard annoncer le soleil ;
 Et celui ci dans sa course légère
 Ne ferait voir au haut de l'hémisphère
 Qu'une heure ou deux son visage vermeil.
 L'ombre des nuits durerait davantage,
 Et les amours auraient plus de loisir
 De mes instants l'agréable partage
 Serait toujours au profit du plaisir.
 Dans un accord réglé par la sagesse,
 A mes amis j'en donnerais un quart,
 Le doux sommeil aurait semblable part ;
 Et la moitié serait pour ma maîtresse.

Lire dans le DIABLOTTIN, toutes les semaines les contes inédits de Gaëtan.

Sous le pseudonyme de GAËTAN se cache un des conteurs parisiens les plus en vogue dont nous nous sommes assurés la collaboration régulière.

On reconnaîtra que le « DIABLOTTIN » ne recule devant aucun sacrifice pour intéresser et satisfaire ses lecteurs.

Pour les jeunes filles

Les Potichard constituaient une longue lignée de ronds-de-cuir. De père en fils, leurs maigres dernières avaient usé la basane administrative, et les hémostrophes étaient quasi-hérités dans la famille. Aussi Anatole-Sébastien Potichard n'avait-il jamais autant de solennité dans la voix, l'attitude et le geste, que lorsqu'il disait, — généralement, c'était chaque jour, — à son épouse Euphrasie :

— Ainsi que mon chef de bureau l'affirmait aujourd'hui...

Son chef de bureau constituait pour Anatole-Sébastien Potichard une espèce d'idéal extrahumain, de type de perfection psychologique et corporelle auquel il fallait désespérer d'atteindre. Le chef de bureau était à ses yeux l'avatar de l'Administration, et jamais il ne se trouvait l'échine assez courbée quand il saluait ce personnage considérable. Son désespoir secret, le chagrin qui minait sa vieillesse précoce de chieur d'encre, c'était une certaine menace de rhumatisme qui semblait devoir rendre à l'avenir ces courbettes hiérarchiques difficiles.

Car les Potichard, malgré leur ambition et leur mérite, étaient toujours demeurés confinés dans les bas emplois de l'Administration, où les économies lentement accumulées de leurs ancêtres leur permettraient de végéter sans trop souffrir, dans cet état matériel que les derniers romantiques qualifiaient volontiers de « modeste aisance ».

Une autre source de douleur pour les représentants actuels de la dynastie, c'était l'aptitude errante de M^{me} Potichard à la procréation d'un rejeton mâle. Quelle que fût la manière dont s'y prenait son mari, il n'en sortait que des filles. Sur les quatre dont la bénévolence divine avait gratifié le ménage, deux heureusement étaient mortes; la troisième avait épousé un marchand de bois, malgré le consentement de ses ascendans, qui avaient crié à la mésalliance :

— Quand de mère en fille on a appartenu à l'Administration, avait déclaré sévèrement Madame Potichard à ce sujet, se marier hors de l'Administration, c'est déchoir...

Et M. Potichard, dramatique, avait promis malédiction à sa cadette, si elle n'épousait pas « un employé ».

Ce qui n'empêchait pas le rond-de-cuir de chercher, par des efforts aussi quotidiens que possible et dont il maigrissait considérablement, à éluder l'ananké de la nature en ayant un fils, au risque de se voir naître une cinquième fille.

Aglé Potichard était bien le plus extravagant modèle de laideron qui se puisse rêver. Non qu'elle fût bancale ni bossue, mais l'éducation donnée par une mère dévote, acariâtre, revêche et pimbêche, paraissait avoir reproduit chez elle, au moral, tous les angles dont la nature l'avait prodigieusement dotée au physique. Sa plastique était celle d'un manche à balai. Lorsque le dimanche, pavosée de ses meilleurs atours, elle revenait de la messe sous l'aile maternelle, elle évoquait l'idée d'un croque-noix mal enveloppé d'une serviette. Mais son économie était réputée, ainsi que sa pudeur, dans le quartier, et les com-

mères avaient coutume de se répéter, en parlant d'elle :

— En voilà une dont le mari ne sera pas cocu...

Cet éloge est, si l'on veut bien l'entendre, un éloge peu ordinaire, mais malgré des vertus aussi bien caractérisées, M^{lle} Aglaé Potichard, à vingt-cinq ans, n'avait pas encore trouvé d'époux. Cela commençait à presser; aussi l'éternel devait-il se trouver tout empuanti par la quantité de chandelles qu'allumait à l'église la dévotion de M^{me} Potichard, demandant à la miséricorde d'en haut un acquéreur pour le pucelage de sa fille. Dans son désappointement, la digne matrone rudoyait parfois Aglaé plus que de raison, et celle-ci ne trouvait contre l'injustice maternelle qu'un seul refuge : le gilet de M. Potichard.

M. Potichard en effet, pardonnait beaucoup à son enfant, et si quelque cruel psychologue à la Bourget se fût avisé de rechercher la cause sincère de cette faiblesse, il eût trouvé la gourmandise, dont M. Potichard, à l'imitation de ses ancêtres, donnait des preuves qui allaient parfois jusqu'au danger d'apoplexie.

Tous ces ronds-de-cuir aimaient en effet, à surnourrir leurs hémorroïdes, et le ménage Potichard mangeait bien, par exception à la règle des ménages bourgeois.

On n'y bûrait pas des patates comme des boulimiques, mais on savait y faire et y déguster une sauce, cuire à point le rôti comme la volaille; et il y avait certains plats, spécialités de Mesdames Potichard, qui étaient célèbres dans tout un petit clan de pique-assiettes, dont les principaux membres étaient naturellement des collègues de bureau.

M^{lle} Aglaé avait la recette de confitures aussi douces que son caractère était aigre, de pâtés aussi molleux que son corps était dur et sec; et tous les quinze jours, on mangeait la dinde, selon la vieille règle des bourgeois de province.

Cette dinde était un événement régulier de la vie des Potichard, un événement aussi dans leur entourage, car les invitations à la dinde chez les Potichard étaient fort prisées dans l'Administration. Il y avait chaque fois deux invités, pas un de plus, pas un de moins. Cela majorait certainement certains postes du budget familial, mais n'était-ce pas la seule occasion de trouver un mari pour Aglaé? Aussi, chaque fois qu'elle mettait la dinde à la broche, il semblait à celle-ci que c'était son avenir même qu'elle préparait, et elle soignait le plat en conséquence.

D'ailleurs, en bonnes ménagères, les dames Potichard prélevaient sur le volatile les deux pilons et une partie de la mitre, qu'elles serraient soigneusement dans la garde-manger; elles se servaient de ces restes le lendemain, pour confectionner, en y mêlant des hachis divers, une de ces croûtes succulentes et économiques dont on mangeait deux jours durant, afin de rattraper le prix de la petite fête. Un tel procédé eût pu sembler extraordinaire partout ailleurs, mais les convives ne s'en effarouchaient guère : c'était de tradition immémoriale; et donner à ce su et quelque signe d'étonnement discret eût semblé autour de cette table patriarcale le fait d'un Huron ou d'un Topinambou.

Hélas, tout ce bon vouloir était demeuré jusqu'ici déjà sans résultat. Bien des dindes avaient été dévorées, bien des pilons et des mitres avaient été serrés par la diligence ménagère au fond du garde-manger, pour suivre le lendemain leur destinée digestive à travers l'intestinalité de la famille, et pas un prétendant ne s'était jusqu'alors présenté.

Aussi M^{me} Potichard était aux abois, Aglaé fondait en eau trois fois par jour, ce qui la rendait encore plus maigre et plus laide; et M. Potichard lui-même, si doux d'ordinaire pour sa fille, tournait à l'acide, quand au jour de dinde, jour mémorable et béni, il ramena du bureau un très jeune surnuméraire berrichon, nouvellement arrivé, sur lequel il plaçait de dernières espérances. Ce qu'on lui fit fête, sans mesurer, au jeune surnuméraire berrichon, ce n'est pas pour dire!

Il s'appelait Athanase Troudeumont, avait vingt-quatre ans et quelque bien; il s'était échoué dans l'Administration après avoir été renvoyé du séminaire parce que, peu disposé à un régime passionné de l'établissement, on l'avait surpffis pinçant les gras de quelque jeune paysanne. Cette réputation d'immoralité constituait une mauvaise note aux yeux de la rigide M^{me} Potichard, mais Aglaé, avertie, apprécia plus indulgemment les choses.

Physiquement, M. Athanase Troudeumont était absolument en masculin ce que M^{lle} Potichard était en féminin. Il était aussi laid, aussi anguleux pour son sexe qu'elle pour le sien. Au moral, il était peut-être un soupçon plus bête. De sorte qu'un physiologiste effarouché ne se fût pas demandé sans appréhension ce que serait le résultat du rapprochement de ces deux êtres et le fruit de leur cohabitation...

Ces natures devaient donc se convenir : elles se convinrent. Aglaé séduisit Troudeumont par ses confitures de prunes, Troudeumont séduisit

Aglé par son irrésistible manière de fumer la pipe et le galbe d'intonation et d'allure qu'il prenait en chantant, de sa voix aigre de ténorino, le répertoire Paulus. Il la trouva idéale; elle le trouva distingué. Plus une dinde ne se mangea bientôt sous le toit Potichard en dehors de la collaboration masticatoire de M. Troudeumont; et au bout de quelques semaines, toutes choses étant en état ou à peu près, il s'agit de réclamer à la loi la consécration de rigueur en ces circonstances. Au moindre mot sur ce sujet, Aglaé, chaste, rougissait; Athanase, surnomé polisson, rougissait aussi; et cela paraissait aux intéressés un accord de sentiments de meilleur augure.

La cérémonie fut touchante; étaient là des ronds-de-cuir en nombre imposant. M. Potichard, en s'inclinant devant son chef de bureau, faillit se casser la tête contre une colonne.

Quand l'état et l'église eurent solennellement déclaré aux jeunes gens qu'ils pouvaient dorénavant faire des enfants sans risque pour la société, toute la compagnie se dirigea vers le home des Potichard pour se repaître.

De commun accord, on avait réclamé « la dinde ». La dinde n'était-elle pas le triomphe d'Aglaé! Aussi deux énormes volatiles décoraient la table. Le beau-père avait bien fait les choses; et, des le potage, des regards de convoitise avait convergé sur les vastes flancs bourrés de farce et d'épices, pareils à des fesses de blonde grasse. Le moment venu, Aglaé se leva, émue, et se mit en devoir de découper avec la dextérité d'une ménagère consummée. Un profond silence s'était fait. Et soudain, s'oubliant, songeant à la coutume économique des dindes d'autrefois, la jeune épouse demanda :

— Maman, aujourd'hui il ne faudra pas serrer les cuisses, n'est-ce pas ?...
 ARCHIBALD.

Boutures de fables

Négligé de façon cruelle,
 À la foire, dans sa cuvette,
 Un phoque, de soif à péri.

MORALE
 L'eau tarit.

Un Monsieur, par ordonnance,
 Ne buvait que des syphons,
 Mais au jeu, dés ou cartons,
 Il avait gagné d'avance.

MORALE
 Eau de seltz fortuna juvat.

Mie Katoen avait un secret,
 Qu'aujourd'hui tout le monde sait.

MORALE
 Mie l'a dit.

LENFANGÉ SUS.

L'Eternel fiancé

Dans sa blouse rose, arrêtée par une ceinture de cuir jaune, Lucette se cambra d'un air sérieux et convaincu. Elle dit à Jeanne :

— Mon tour!
 — Oui, tu as la couleur bleue.
 — Droit au poteau!

De la main droite, elle asséna un coup de maillet flegmatique sur la bille, qui traversa deux arceaux.

— A qui la bille verte!
 — A Fernand.

Elle l'envoya au loin dans un sentier du jardin.
 — Et celle-ci?
 — A moi, dit Laure, mais aie pitié.

Elle lui fit rejoindre Fernand, continua son jeu et alla s'embarasser dans les arceaux de la « sonnette ». Laure et Fernand, près d'un parterre de géraniums, causaient gravement, appuyés sur leurs maillets dans une pose d'attente. Ils se laissaient gagner par la fraîcheur du soir. Le soleil se cachait derrière les maisons et n'éclairait plus que le sommet de la montagne qu'on voyait au fond du paysage. Une brise chargée d'odeurs de goudron venait de la Meuse.

— Cette gamine de Lucette, va-t-elle nous faire attendre longtemps?

— Tant mieux! Vous m'amusez infiniment, répondit Laure. Vrai, je ne vous savais pas si romanesque!

Alors Fernand, dans une attitude de gommeux mystique, de littérateur fin-de-siècle à la fois et moyen-âgeux, dégaina une série de phrases moulées et cadencées, hérissées d'épithètes à effet qui agaçaient les flirteuses et épataient les naïves.

— Oh ! l'un à côté de l'autre, rêver dans de languides paysages, aux verts évanouis et reflétant la candeur de nos âmes? Vous plaît-il, Laure, que nous soyons les éternels fiancés dont l'amour toujours pâle et pur jamais ne se réalisera?

Mais Laure, prise d'un malaise ;

— Vous êtes bête, l'éternel fiancé!

— Non, rêvez comme moi à l'ineffable jote

d'éclorre et de se faner ensemble comme des fleurs jumelles nées du même rayon de soleil.

— Ma parole, vous êtes joliment sentimental pour votre âge : vous ne sortez pourtant pas d'un couvent de jeunes filles...

— Je le voudrais!

Laure eut un rire sonore :

— Allons, voici votre tour, allez à votre arceau et soyez sage!

Et elle songea à ce mangeur de rêve qui n'était peut-être qu'un farceur. Joli garçon, un peu belâtre, de la fortune, de quoi faire un mari sortable. « Je voudrais voir le fond de ce caractère, qui n'en a probablement pas! » Réflexion aussi profonde qu'exacte! Laure, avec l'habileté consommée de la flirteuse qui s'offre et se refuse toujours, entreprit sa séduction. Un autre eût été affolé : Fernand ne s'étonna pas. La belle se piqua au jeu, voulut l'épouser.

Par un beau soleil d'août, voluptueux comme tous les derniers jours de l'été, s'organisa une excursion dans les bois qui couronnent les rochers de la Meuse. Un pétilllement de toilettes claires s'agita dans l'ombre des arbres; peu à peu, la débânde sema ici ceux qui cherchaient des sièges de mousse propices à la conversation; là, les faiseurs de bouquets; plus loin les amateurs de fraises sauvages. Lorsque l'on se rassembla, on constata la disparition de Laure et Fernand. On siffla, on appela, on poussa les cris les plus variés, séparément et en chœur, sans succès. La petite Lucette s'écria tout à coup, au milieu des rires et des inquiétudes.

— Je sais où ils sont !

On la suivit.

Sous des noisetiers, couchés dans les fougères, on aperçut la rougissante Laure, ébouriffée, le corsage dégrafé, dans les bras de Fernand Loisel, très interloqué de cette invasion.

— J'ai été indisposée... murmura Laure à son frère Max, qui faisait une tête.

L'excuse ne trompait personne : on échangeait des clin d'œil malicieux.

— Pardon, fit Max, je désire parler à M. Fernand Loisel, en particulier.

— Je suis à vos ordres.

Ils s'écartèrent dans un massif de verdure.

— Vous avez compromis ma sœur...

— Ou elle m'a compromis, affaires de point de vue.

— Etes-vous disposé à réparer d'une façon ou de l'autre...

— De deux manières, monsieur. D'éternelles fiançailles, voilà tout que j'ai demandé à Laure, plusieurs fois déjà. Mais quant à l'épouser...

— Eh bien ?

— Jamais de la vie!

Le duel eut lieu à la frontière française : Fernand Loisel reçut une balle dans la tête. Voilà pourquoi Laure porte le deuil de son éternel fiancé et dépose régulièrement des couronnes d'immortelles sur sa tombe.

AOÛT 1892.

Esquisse londonienne

Lorsque le soir descend sur Londres, noyant d'une ombre épaisse et grasse ses rues enfumées, que la Tamise roule ses flots d'encre sous des ponts énormes et massifs traversés par la multitude des trams, la cohue des voitures et le fourmillement des passants affairés, lorsque les travailleurs quittent leurs magasins de la cité pour regagner leur home dans quelque quartier excentrique, tandis qu'enfin par files interminables, les réverbères s'allument un à un, dans Regent street et à Piccadilly, les prostituées descendent.

Londres est certes la ville qui en compte le plus grand nombre. Elles grouillent par masses compactes, femmes de toutes nationalités, de toutes races, voire même de toutes couleurs... car on y rencontre des négresses.

Par une hypocrite pudeur, l'Anglais n'a pas voulu avouer reconnaître la prostitution d'une manière officielle, en la patronant ou plutôt en la tolérant, mais il a donné ainsi naissance à la prostitution libre, qui s'y développe d'une façon extraordinaire.

Il est très curieux de voir ces centaines de femmes parlant des dialectes différents qui arpentent le quartier du West-End qui est leur chantier d'exploitation : Piccadilly et Regent Street.

Ce sont d'abord les Anglaises avec leurs poitrines plates, leurs grands yeux aux longs cils, leurs chevelures bouclées et coiffées de grands chapeaux, qui vous accostent en vous prenant le bras tout en vous murmurant de leurs lèvres petites et charnues : « Come in my home » (viens chez moi).

— Et elles insistent doucement, d'une façon persuasive, presque tendre.

En général, le prix à Londres est d'une livre pour une femme un peu convenable, elles rabattent rarement et avec difficultés et vous répondent froidement, lorsque vous insistez, que pour cette somme elles ne peuvent pas « travailler ». Je n'ai jamais vu marchander l'amour et le tarifer comme un négoce ordinaire, autant que par l'Anglaise. Elle a une façon cynique de traiter, tout à fait déconcertante.

Puis ce sont les Françaises — notamment des

Parisiennes — dont ont reconnu le bagout et qui vous hêlent de loin.

« Dis donc chéri, écoute donc un moment. » Elles ont cet avantage sur l'Anglaise, d'être beaucoup plus amusantes au point de vue de la conversation; elles lui sont également supérieures comme propriété : en général l'Anglaise (honnêtement qui mal y pense) ne se lave pas.

C'est pourquoi les françaises sont mieux cotées. On y rencontre également des Allemandes — où n'en rencontre-t-on pas! — des Flamandes et même des Wallones.

Pour la cocotte, Londres est d'un rendement excellent et en général, celles qui viennent du continent se montrent très satisfaites des bénéfices de leurs affaires.

J'e puis dire que c'est à Londres qu'on voit les prostituées les plus huppées et aussi les plus misérables.

Un soir qu'avec deux ou trois amis nous parcourrions le quartier de Cythère — dans le but unique de faire des études de mœurs — nous entrâmes dans un des rares cafés que possède la capitale de l'Albion.

A une table nous remarquâmes immédiatement une femme, jeune encore et très belle, qui paraissait éméchée et parlait à haute voix en maniant un verre vide.

Elle avait un air si distingué, les traits avaient une fraîcheur qui révélait si peu un métier honteux, que nous nous assimes à sa table, intrigués par cette créature. Aussitôt assis, elle nous demanda de lui offrir un verre de cognac, la voyant déjà saoule, nous tâchâmes de la dissuader de cette nouvelle absorption de liquide, mais elle insista tellement que nous finîmes par accéder à son désir.

Alors sur nos questions répétées elle nous avoua qu'elle était mariée, qu'elle avait été séduite par un officier, en Australie, qui l'avait enlevée à son mari et à ses enfants.

Elle était maintenant à Londres et surveillée constamment par des détectives. Elle buvait pour oublier ses chagrins, disait-elle.

Et nous nous apitoyâmes sur le sort de cette pauvre jeune femme si belle, et qui par suite de circonstances fâcheuses était tombée si bas.

Or, en sortant du café, nous rencontrâmes une horizontale de connaissance, et comme nous lui racontions l'aventure de la jeune femme, elle se mit à rire aux éclats.

— Non, ça c'est trop drôle, vous avez été joliment roulés.

— Comment ça, fimes-nous en chœur.

— Mais cette femme, que vous croyez si intéressante, savez-vous ce que c'était?

— Non.

— Eh bien, c'est une vulgaire p..... qui se saoule régulièrement tous les soirs depuis six mois au moins.

D'aucuns auraient pu se fâcher. Nous, nous primes le parti le plus sage, celui de rire également.

Mais c'est égal, il devra faire diablement chaud le jour, et même le soir, où nous prendrons au sérieux, une jeune lady ivre, qui nous confiait le roman de son existence — entre deux verres de cognac. Jean RY.

LIT DE CABOT (1)

(MOEURS DE COULISSES)

PAR

Henri KISTEMAECKERS Fils

Chaltin cependant était devenu tout à coup pensif. Il semblait qu'une lutte de considération se fit en lui. Son visage avait pris un aspect dur; — il restait droit planté, dans cette attitude militaire qui lui était propre, mais avec je ne sais quoi décelant une indécision obsédante. Sary l'observait.

Puis, brusquement, Chaltin déclara :

— Si vous voulez, ma fille tiendra le rôle...

— Votre fille!...

Une stupéfaction immobilisait Boiget. Sary, prompt à saisir, avait eu un mouvement.

— Oui, fit Chaltin, pour vous éviter ces ennuis... Moi, je n'y tiens pas du tout. Elle est destinée à chanter l'opéra... c'est un début bizarre... Mais pour vous tirer d'embaras... Enfin... là... Voilà. J'ai dit; ma parole reste. Elle répètera demain, et demain soir elle saura, je vous garantis...

Un épanouissement de joie éclatait sur la face bouffie de Boiget : il se leva, exagérant sa reconnaissance en une expansion bruyante, serrant la main de Chaltin avec effusion, comme si l'autre l'eût tiré du précipice.

— Oh! mon ami... Oh! vous êtes un noble cœur!... Comment vous exprimer?... Tenez, la reconnaissance me paralyse!... C'est à la vie à la mort... vous savez!... Merci, mon cher ami... merci!... J'ai toujours dit que vous étiez le meilleur de mes pensionnaires!...

— C'est pas la peine! c'est pas la peine!... disait Chaltin, ennuyé par ces manifestations, dégageant sa main des pattes grasses de son directeur.

Sary, lui, se frottait les baltoirs, avec un soulagement énorme.

— Ah! ce Chaltin!... Ce N... de D... de Chaltin!... Tiens! tu es un homme, mon vieux!... C'est égal, tu es un homme!

Toujours froid, Chaltin s'était avancé à la table; il prit l'argent, signa le livre et sortit. Boiget le reconduisait, obséquieux, parlant avec volubilité, mêlant tout, prononçant les mots de « gratification », « succès », multipliant ses « merci, cher ami! encore une fois merci! » dans une dégoulinée de chaude salive lui écumant les lèvres. Du bureau, Sary cria :

— Entendu, hein! ma vieille!... Amène-nous demain ta fille!

Ici Chaltin s'arrêta net, et revint à Sary. Et il lui dit, très simplement :

— Ah! dis donc, tu sais... ma fille n'est pas bégueule... Elle n'est pas élevée comme ça... Elle a tout lu... C'est une femme! Seulement tu seras poli avec elle, tu entends, très poli... Conclu, hein?

Et il s'en alla sur ce mot.

Ah! pour sûr, cela ne lui souriait guère, à

(1) Reproduction interdite.

M. Chaltin, cette combinaison par lui dénouée. Il ne savait même trop comment sa sœur l'accepterait. Ce serait un chagrin, assurément. Leur rêve, longtemps caressé, avait été de voir débiter Marguerite au théâtre de la Monnaie, dans cette aristocratie théâtrale si suggestive. Souvent, à table, Chaltin avait un bonheur sans pareil à donner à ce rêve une forme tangible, à le définir tout haut. Il se calait alors dans sa vieille chaise, et, réjoui, avec un attendrissement dans les yeux, il commençait, toujours de la même façon :

— Quand nous serons vieux et usés...

Madame Chaltin, du coup, se fâchait en riant, et Marguerite, secrètement heureuse tout de même, à l'audition de la vieille légende du père, écoutait.

— Mais si! mais si! disait Chaltin. Nous serons vieux et usés, pour sûr. Ça ne dure pas la jeunesse! D'abord, nous marchons sur les quarante, c'est le déclin... au théâtre surtout...

— Tais-toi donc! Je ne veux pas être vieille, moi!

Il souriait un peu, avec un hochement de tête, et continuait :

— ... Quand nous serons vieux et usés, nous n'aurons plus que notre pension, nos douze cents francs annuels, pour vivre tout doucement... comme de vieux chiens que nous serons... Et tout notre bonheur sera d'aller à la Monnaie, à deux, toi, ma vieille sœur, avec un grand châle rouge, et moi avec une buse rapée... Nous nous installerons dans un coin du paradis, car les autres places coûteront trop cher pour notre bourse, et nous verrons Marguerite dans toute la splendeur de son succès, choyée, fêtée, applaudie... Ça remuera nos vieux cœurs...

— Allons, veux-tu te taire, criait la sœur avec de grosses larmes dans les yeux.

— Tu es fou, papa, interrompait à son tour Marguerite. Quand je serai à la Monnaie, comme tu dis, et que je gagnerai beaucoup d'argent, vous vivrez bien, et je vous achèterai une petite maison...

Elle disait cela très vite, avec une flamme de belle conviction. D'ailleurs, très sérieuse, ayant assisté à toutes les phases de cette lutte pour la vie, plus aride au théâtre que partout ailleurs, et dans laquelle père et mère Chaltin avaient reçu des chocs si durs, Marguerite avait une précoce netteté de vues dans les choses de la vie pratique. Et, naguère gamine encore, elle s'occupait déjà longuement, mûrement, les gains éventuels de sa carrière artistique, évaluant des bénéfices probables au taux logiques, les oreilles toujours aux écoutes, sachant très bien ce que se payait le moindre et le plus gros emploi au théâtre. Des nuits entières, elle imaginait, arrangeait sagement une existence future, tenant compte très bien des côtés problématiques de ses calculs, ne bâtissant point de châteaux en Espagne, prévoyant même des déboires, — mais n'en gardant pas moins de juvéniles espérances, une foi courageuse en l'avenir. En bonne fille, elle nourrissait surtout l'ardent désir de rendre heureux plus tard, d'entourer de soins ceux-là dont elle comprenait les sacrifices; elle rêvait pour elle-même la gloire, pour eux les satisfactions matérielles. Et, de jour en jour, elle se sentait approcher, à pas lents, mais

sûrs, de la réalité; douée au reste, ayant la mémoire, une mémoire merveilleuse, le sentiment de la scène, une voix ample et sympathique, admirablement travaillée, elle acceptait, au Conservatoire, les encouragements admiratifs de ses professeurs, qui sentaient en elle une artiste de taille, et se pâmaient devant ses progrès constants.

Certes, les Chaltin étaient heureux, fort heureux... Mais, il y a deux mois, un petit nuage était cependant venu assombrir le miroir de cette paix patriarcale, et il y avait eu des troubles. Marguerite avait aimé, elle aimait...

Le plus grand des sentiments, — comme le définissait Chaltin, — avait tout à coup jailli dans ce jeune cœur avec une fougue irrésistible. C'était le sang méridional, un patrimoine de famille, qui parlait. Marguerite adorait un jeune peintre de talent, qui connaissait Boiget, et qui, un jour, avait été présenté à la famille Chaltin tout banalement dans la rue. Mais on avait causé, et, dame! c'était l'histoire de tous les jours et de partout, l'inexplicable accord des sexes, le résultat de sympathies naissant dans l'aurore des enthousiasmes communs. C'était aussi, en ce cas précis, le traditionnel coup de foudre de la légende amoureuse. Jules Destrais était un garçon solide, mettant dans la flamme de ses grands yeux les reflets d'une intelligence aiguisée. Marguerite était une jolie fille, très mignonne, faite de grâce et de finesse. Tous deux avaient la grandeur des illusions non encore trop déflorées par la décevante brutalité de l'existence : ils complétaient leurs goûts, admiraient leurs désirs et s'admiraient eux-mêmes, mutuellement. C'était fatal; des regards longs, longs, sous des cils soyeux, avaient allumé les poudres...

Etait-ce la fatalité aussi qui les avait fait se rencontrer tous les jours, tandis que Chaltin ramenait Marguerite du Conservatoire!... Bref, un jour l'aveu était venu secouer le père comme une claque. Jules Destrais avait parlé. Marguerite aussi. Et Chaltin était resté tout bête, ne trouvant pas trop à répondre, fort saisi, strangulé par la surprise et l'émotion.

Sa sœur avait pleuré, sans savoir pourquoi, cent mille pensées se heurtant en son cerveau. Mais elle avait dit simplement :

— Enfin, s'ils s'aiment!... Eh bien, qu'ils s'aiment!... On ne peut pas empêcher ça.

Un bizarre sentiment de jalousie était né alors en Chaltin. Le père aurait voulu peut-être reprendre ses droits. Mais quoi, toujours la fatalité! Il la connaissait, cette vieille fatalité! Et il s'était soumis, mordant parfois une larme dans sa moustache, mais très affectueux pour l'amoureux de sa fille.

(A continuer)

Spectacles de la semaine

PARC. 8 h. — Un Conseil Judiciaire; Les petits péchés de la Grand'Maman; lundi, première de la Princesse Georges.
GALERIES, 8 h. 1/4. — Le mari d'Hortense; Les 28 jours de Clavette.

VAUDEVILLE, 8 h. 1/4. — La Clé du Paradis.
MOLIERE, 8 h. — Montjoye.
ALCAZAR, 8 h. — Bruxelles-Electrique.
SCALA, 8 h. — Bruxelles-Greenwich, le succès du jour.
PALAIS DES FÊTES (Place du Marché), 7 h. 1/2. — Paljas; Dimanche et Lundi. Le vieux Caporal, grand drame en cinq actes.

BOUFFES DU NORD. (anc. Th. de la Renaissance) Prochainement Ouverture.
CIRQUE SCHUMANN, 8 h. — Tous les Soirs, spectacle hip-pique.
MUSÉE CASTAN, — Attractions diverses.

A L'ÉCONOMIE

RÉPARATIONS IMMÉDIATES DE VÊTEMENTS en tous genres

Changements de toute espèce. Travail à façon et à forfait. Rebordage et retournage. Teinture et dégraissage.

Maison BIDOUL

TAILLEUR

RUE DE BRABANT, 180, BRUXELLES

HOTEL DUVIVIER

RESTAURANT

Boulevard du Nord, 152 et Rue de Malines, 26
BRUXELLES

Jardins et Galerie

Diners depuis 5 fr. et Plats du Jour.

A LA BOTTE HONGROISE

M^{me} **J. CANQUELAIN**

3, Avenue de la Reine, 3

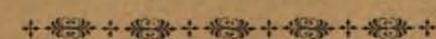
SCHAERBEEK-BRUXELLES

Grand choix de Chaussures

pour Hommes, Dames et Enfants

A TOUS PRIX

Soulers de luxe. — Grand assortiment de feutre
Atelier spécial pour les Réparations.



Demandez partout

le

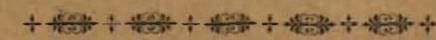
Chocolat

Baron

le Roi des Chocolats.

Dépôt général :

Rue de Cologne, 227
Bruxelles-Nord.



A la Croix funèbre

J. VAN NEROM-JORION

Marchand de Cercueils

Maison fondée en 1835

62, RUE DES PALAIS, 62

(Coin de la rue Rogier)

Exposition permanente de Cercueils, Couronnes et Croix. — Spécialité de la Maison : Placement de Chambres ardentes.

ENTREPRISE DE POMPES FUNÈRES

M^{lle} Anna CRÉLOT

Ex-Élève de la Maternité de Bruxelles

Accoucheuse. Diplôme de 1^{re} classe

32, RUE CLEMÉNTINE, LAEKEN

Consultations. Prend Pensionnaires. Bons soins

Imprimerie-Chromo-Lithographie
ARTISTIQUE

STUMGES et C^{ie}

3-5, RUE CORNET-DE-GREZ, 3-5
BRUXELLES

Spécialité de Cartes-Réclames (chromos). —

Etiquettes. — Reproduction de Tableaux. —

Tableaux-Annonces.

Télégr. Stumges. Bruxelles

BRASSERIE DE BORNHEM

J.-J. PAUWELS

MARCHAND DE BIÈRES

138, Rue Royale-S^{te} Marie, 138

SALLE DE SOCIÉTÉ DISPONIBLE

Allez-y déguster les bières de Bornhem, saines et pures, fabriquées avec des grains et houblons de tout premier choix.

Livraison par fûts et par bouteilles

Prix-courant sur demande

ON DEMANDE DES MODÈLES

S'adresser : 29, Rue Frère-Orban, de 3 à 4 heures.

GRANDE

LAITERIE MODÈLE

RUE FRANSMAN, 142, LAEKEN

Allez tous voir ce magnifique établissement, le plus beau et le plus grand des environs de Bruxelles.

Tous les Dimanches

GRAND CONCERT

Suivi de **BAL**

Le soir, illumination du jardin, flammes de bengale, projections lumineuses et grand feu d'artifice.

Restaurant à prix fixe et à la carte

Salle de 200 mètres, disponible pour Sociétés, Banquets et Noces.

Spécialité de Gâteaux à la vanille, Café-Crémique, Anguilles, Fromages, etc. Jeux divers pour enfants et familles.

Grand Hippodrome

N. B. — Le tram vicinal qui part de la gare du Nord, s'arrête à la **Laiterie Modèle**



LE DIABLOTTIN



Annonces à la ligne et à forfait.
Administration : 29, Rue Frère-Orban
Bureaux ouverts de 3 à 4 heures

Directeur littéraire : Georges Bazel.
Gérant responsable : ISIDORE DE NEEF

ABONNEMENTS : La Belgique un an, fr. 5 »
Dépositaire génl p^r les aubettes de l'agglomération bruxelloise :
M. DECALONNE, 22, rue d'Angleterre.



C'est épatant!... A Bruxelles, pas moyen de trouver une chambre le Dimanche soir...

CHRONIQUE

O MORALE !

Répéter que la morale est une jolie, fort jolie chose, — et se livrer ce propos aidant, à une série de réflexions, de constatations, de déductions déplorables sur ce paravent, derrière lequel s'ébattaient malhonnêtement les gens honnêtes, — prouver par évidences qu'il n'y a rien d'aussi sournois, d'aussi hypocrite, d'aussi faux, d'aussi écœurant, d'aussi immoral que la morale — est devenu à la fois une erreur et une naïveté.

Il y a si longtemps déjà que plumes et prédicants, sermons et philosophes, de la bonne cause, ont éreinté Madame Morale, ont établi que cette femme d'aspect vénérable était une vulgaire proxénète qui, sous sa crinoline, dissimulait les malpropétés de ses clients ! Le fait, à cette époque, ne se contredit plus, il est assis comme un principe, passé à l'état d'immuable vérité, n'appelle plus de développements. Et pourtant, il est des heures où l'on éprouve quand même encore, le besoin de reprendre l'axiome, de lui attribuer une de ces démonstrations géométriques, qui sont des La Palissades, de crier : « La voilà, la Morale ! », en désignant une putréfaction. Par instant, ce besoin est irrésistible ; quand un fait quelconque, topique, vous apporte les arguments, et par son éloquence de force presque vous oblige à le publier.

Cette semaine nous a produit deux de ces faits-là, très concluants, pleins d'amère philosophie. Et l'on se soumet au désir impétueux, autoritaire, de les commenter ; — on les commente et on lâche involontairement le « O Morale ! » de la tradition. Va pour le lieu commun, il est tant d'à-propos !

C'est en effet la Morale qui est en cause, qui s'affiche, outrecuidante, à côté des faits en question, les escorte, les chaperonne, les caractérise. Et jamais la « dame d'aspect vénérable » ne fut mieux à sa place. Vous en allez juger :

Anais Dubois, cette inquiétante mégère, qui fut inculpée d'avoir assassiné sa sœur, vient d'être acquittée. Sur elle pesaient des preuves morales accablantes, stupéfiantes ; il manquait le flagrant délit pour être persuadé qu'elle avait « fait le coup »...

Loin de moi la pensée d'insinuer qu'Anais Dubois était certainement coupable. Renvoyée absoute, elle est légalement innocente, et on n'a pas le droit de lui imputer un crime, alors qu'elle a été lavée, remise à neuf, par la juridiction de son pays. Cette juridiction même, dans ses arrêts, n'est pas discutable ; je ne veux point, donc, apprécier, je veux constater.

Or, je constate qu'avec les charges qui l'accablent, si Anais Dubois au lieu d'être inculpée d'avoir assassiné la fille publique qu'était sa sœur, avait assassiné une comtesse, — il y a dix à parier contre un qu'elle eût été condamnée à la peine de mort.

Mais les bons bourgeois qui siégeaient à la Cour d'Assises de la Seine, les mêmes qui, au nom de la Morale, eussent condamné l'acte est journalier — un écrivain pour avoir — ô l'horrible crime — accouché d'une histoire vraie ou d'un conte gaULOIS, — ces bons bourgeois ont acquitté Anais en se disant :

« Nous doutons un peu... Or, qu'a fait Anais Dubois, en supposant même qu'elle fût coupable ? Elle a assassiné une fille ! Son forfait s'est borné à cela ! Bah ! C'est comme si elle avait crevé une vessie. Le mal est piètre ! Bonsoir ! »

Et, en somme, ces gens-là, persuadez-vous-en bien, ont agi selon leur conscience, selon les dogmes de la morale dont cette conscience, d'âge en âge, fut pétrie. Qu'est-ce qu'une fille ! articulent leur morale et leur conscience. Qu'est-ce que cette pauvre trimeuse au teint blême dont vous, mes petits bedons, avez accepté les services aux soirs de godaillies et de repues-franches, sur les boulevards extérieurs ? Qu'est-ce ! De la chair à vous amuser, de la viande à couvrir le plat de vos orgies ; une machine à baiser vos trognons rougeoyants, suant l'ivresse, les nuits où vos épouses devant Dieu en seront dégoûtées !... Et bien quoi ! poursuit Madame Morale, est-ce la peine qu'on s'inquiète de ces créatures ? Et faut-il sanctionner le fait d'avoir étripé l'une d'elle !

— Oh ! non, c'est pas la peine ! répond le bourgeois convaincu.

Très sincère, très convaincu, je vous le jure. Et tenez, l'essence de cette conviction est toute dans l'ingénuité de ce commissaire de police parisien qu'un de nos confrères de la grande presse interviewait naguère, relativement à la sinistre trouvaille faite aux Buttes-Chaumont, à Paris.

— Quand on assassine une fille publique, disait ce respectable magistrat, il nous est très difficile de trouver les coupables, pour telles et telles raisons...

L'énumération de ces raisons terminée, il ajoutait avec un fin sourire :

— Et puis, vous savez, entre nous, il y a bien assez de ces filles publiques, sur le pavé de Paris ! (sic)

Traaduction libre :

— Qu'on chourine les pierreeses, il n'y a pas

de mal ! Et nous ferons le possible pour n'y pas fourrer le nez !...

Ah ! monsieur le commissaire, que votre mot était spécial ! Et comme il résumait bien les sentiments de cette société bourgeoise qui, au nom de la morale, permet — n'osant pas encore approuver — que l'on charcute les pauvres putains du trottoir, tandis qu'elle protège toutes les vilaines putains de bourse, de lettres, — de cour, d'ambassade et de ministère, de salon et d'église, parce qu'elles ont, celles-ci, autre chose que l'hôpital et la morgue pour perspective, et, pour habitacle, autre chose que le pavé boueux, la borne sinistre et le logement garni !

FLEUR-DE-THÉ.

Bruxelles - Noctambule

Une marchande de cigares chers des environs de la Bourse, vient de faire encore une fois connaissance avec l'ingratitude féminine. Elle avait, à force de soins, dressé à merveille ses deux demoiselles de magasin. Celles-ci, de cythérées convaincues, étaient, grâce à de savantes leçons, devenues lesbiennes enragées. Puis, un beau matin, elles lâchèrent la patronne, sans mot dire.

On nous assure qu'elles vont s'établir toutes deux, non loin du commissariat de la 4^e division.

On a posé un bien joli lapin, à un de nos marquis haut-noceur, célèbre par sa barbe.

Rue Léopold. Très tard dans la nuit. La vitrine du marchand de bicyclettes, seule éclairée.

Lui se promenait en battant la semelle, et chaque fois en passant, s'arrêtait pour regarder les vélos.

Il a attendu assez longtemps pour les savoir par cœur.

Lu sur l'enseigne d'une maison de Bruxelles, non loin du passage :

« Succursales sur le continent : Rome, Berlin, Vienne, etc., etc., *Batavia*. »

Soirée mouvementée, dimanche à la Royale, grâce à un couple, étranger sans doute, et ne connaissant pas la pudibonderie hypocrite de mode, à Bruxelles.

Une dame, après le dîner, allume une cigarette. Aussitôt figures de se rembrunir de droite et de gauche.

Un garçon s'approche du monsieur, lui demandant, de la part du maître d'hôtel, de prier « Madame » de jeter sa cigarette. Refus.

Nicolas vient lui-même et on ne sait ce qui fut dit, mais soudain la victime du devoir reçut une gifflente retentissante.

Les garçons sautèrent en tas sur l'agresseur qui fut expulsé.

Et l'on dit qu'on ne s'amuse pas à Bruxelles.

Dimanche, au champ de courses, algarade assez sérieuse entre un jeune et sympathique propriétaire et notre camarade Spits.

Nous pouvons affirmer qu'il ne s'agissait pas de chevaux, mais bien de pouliches.

Espérons que l'affaire s'arrangera.

Un officier d'un de nos régiments d'élite, se sentait féru d'amour pour la maîtresse d'un de ses collègues d'un autre corps. Risquant le tout pour le tout, il lui fit, par lettre, rendez-vous, dans une pâtisserie de la rue de la Colline.

Mais la jeune belle montra la lettre à son amant. Et le jour du rendez-vous, tous les camarades de ce dernier vinrent, pendant deux heures, à tour de rôle, contrôler la présence du Don-Juan amateur.

Celui-ci n'apprit que quelques jours après qu'on s'était moqué de lui, quand l'histoire faisait déjà le tour de la ville.

Vendredi dernier, la baronne de Stryp, charmée par les sonorités redondantes d'un jeune méridional (moins Greenwich) n'hésita pas à lui faire ses offres de service.

Pour fêter l'évènement le couple se mit à s'arroseser l'œsophage de maîtresse façon et de café en café, tant et si bien que lorsqu'ils s'en zigzagèrent chez elle, ils n'aperçurent pas, sous les fenêtres de l'évaporée, une tranchée creusée par la Compagnie du Gaz.

Rentrés dans les appartements, impossible d'allumer le lustre. Heureusement, ou plutôt malheureusement, on découvrit dans un coin une lampe à pétrole, que l'amoureux déposa sur la table de nuit ; sans doute pour ne pas perdre de vue sa minuscule compagne.

Mais tout à coup, un mouvement brusque et inconsidéré, amené nous ne dirons pas par quoi, renversa table et éclairage, et le tapis d'une table trop proche prit feu. Saisissant à deux mains son courage et le tapis, *Midi moins le quart* jette ce dernier par la fenêtre, sur la tête d'une

patrouille qui se met à piétiner sur les objets en feu : chapeaux, corset, cravate, etc.

Pendant ce temps l'amant d'une nuit, défrisé, s'enfuit en caleçon. On eut toutes les peines du monde à le faire aller se rhabiller.

Mais le matin, à la première heure, il s'en fut acheter le *manuel* du parfait pompier.

Pauvre baronne, pas de veine : encore une poire qu'elle a fait cuire.

Pensées d'un sec type :

« L'innocence de la femme est un oiseau qui s'envole dès que la queue lui pousse. »

« Le trésor le plus difficile à garder, c'est la vertu d'une femme, parce que tous les hommes en ont la clef. »

On parle d'un monsieur chauve comme un œuf :

« Enfin, de toutes façons, il manque de toupet. »

« Comment ? avec un air si *crâne* ? »

MÉPHISTO.

Une chanson par semaine

RÊVE DE LA BLASÉE

(Celle mélodie doit être dite par un type « Yvette » froidement, d'une façon monocorde, sans gestes, avec une raideur de pieu.)

Je voudrais être incinéré vivant
Pour éprouver d'autres sensations :
La vie est bête, et la mort décevante,
On vit, on meurt, sans satisfactions...
Je veux les deux d'une façon savante :
Ah ! j'voudrais être incinéré vivant !

Je sais l'amour et ses histoires,
L'Amour des jeunes et des vieux
Qui m'ont appris, déclamatoires,
Cent façons de... gagner les cieux,
Et même, à mes jours capricieux,
J'ai couru les... conservatoires
Et d'autres lieux aussi vicieux !
Mais tout ça n'a plus à mes yeux,
Aucun prestige, et j'aime mieux,
L'inconnu des fours crémateurs !

Je voudrais être incinéré vivant
Pour éprouver d'autres sensations :
La vie est bête et la mort décevante.
On vit, on meurt, sans satisfactions...
Je veux les deux d'une façon savante :
Ah ! j'voudrais être incinéré vivant !

Tout ruse, passe, casse, lasse !...
Vannee, en flemme, on a des jours
Moroses, mous, où tout s'efface !...
Les sens, le corps et l'esprit lourds,
J'en crève ! — et le dis sans détours,
Un seul rêve encor me délasse :
(L'air inspiré, les yeux au ciel)
Je suis vivant dans des fours,
Le feu rôtit mes membres gourd,
Je grille et je me tords, toujours,
Jusqu'à ce qu'un spasme me trepasse !

(Avec un peu plus de chaleur)

Ah ! que je sois incinéré vivant,
Pour éprouver ces crépitations !
La vie est bête, et la mort décevante,
On vit, on meurt, sans ces sensations
Qu'il me faudrait d'une façon savante !
Ah !... je veux être incinéré vivant !

Reproduction interdite.

Guy.

Le Pari

Le Colonel Ribochard, au Colonel Kulote de Pô.

Ma vieille mèche,

Tu recevras après-demain la visite du lieutenant de Tapiver, qui ira te présenter ses hommages, et se mette sous tes ordres.

Lieutenant de Tapiver : Bon garçon, aimable, fringant, joli cavalier, service correct, aime beaucoup les femmes, fait les maris cocus, mais ne le dit pas. Donc, galant homme. Très chic, digne de l'armée en un mot. Mais...

Il y a un *mais*. Et c'est pour ce *mais* qu'on fait changer le lieutenant de garnison. C'est pour ce *mais* qu'il quitte mon régiment et entre dans le tien.

Ce *mais*, c'est que de Tapiver est un joueur enragé.

Ecarté, whist, roulette, baccarat, trente et quarante, petites banques, tout... tout... mille polochons !

Ne peut pas laisser une carte tranquille, ce gaillard-là !

Corrompait tout mon mess !

Depuis qu'il était parmi nous, tous mes officiers jouaient. Moi-même...

Enfin, ça ne te regarde pas.

Où plutôt, si ! Ça te regarde, et c'est pour ça que je te prévient.

Ma garnison était devenue un vrai Monaco. Ce n'était plus que paris, gageurs, jeux de toutes sortes. Une rage, quoi ! Et tous déçavés ici ; ce n'était plus tenable, cent tonnerres !

Toi, tu es un homme de caractère, un vieux de la vieille, un colonel de la bonne race. Tu as de la poigne ; tu vas me changer tout ça, éviter que le lieutenant de Tapiver inspire la passion du jeu à tes autres officiers.

Tu vas, en un mot, opérer une conversion. Il faut absolument que tu guérisses ce moineau de son vice. Sois sévère, raide, dur, mille millions !

Dès son arrivée au régiment, surveille-le, et ferme ! ferme ! hein !

A la moindre velléité de jeu, serre d'un cran ! Voilà, vieil ami, ce que j'avais à te dire. Tu es prévenu, et tu connais le proverbe. Donc, attention !

Je te pince les phalanges !

Colonel RIBOCHARD.

II

Le dîner de bienvenue offert au lieutenant de Tapiver, par les officiers du 6^e dragons, vient de se terminer. On en est au dessert. Les têtes sont très montées déjà, la cave du mess s'étant mise en frais. Le lieutenant de Tapiver est exalté et facétieux. Le colonel Kulote de Pô, lui aussi, va bien... L'animation est générale.

DES OFFICIERs, à Tapiver. — ... Comment, vous croyez !

TAPIVER. — Messieurs, j'en suis sûr !

1^{er} OFFICIER. — Mais... comment voyez-vous ça ?

TAPIVER. — Ceci est mon secret ; mais je vous affirme que je dis vrai !

LE COLONEL. — Vrai ?... Hein ! quoi !... C'que c'est ? Parlez de femmes, sans doute, hein !

2^e OFFICIER. — Pardon, mon colonel...

LE COLONEL. — Vous dis qu'vous parlez d'femmes, scrongnieugneul. Entends bien p't'être ! Suis pas une pipe !

TAPIVER. — Colonel, je vous jure...

LE COLONEL. — Alors, d'quoi parlez-vous ? Parlez plus haut, quoi !... N'entends pas !... N'avez plus d'voix ?... N'savez plus commander alors, hein !...

TAPIVER. — Oh ! si, mon colonel...

LE COLONEL. — Alors donc, parlez plus haut, puisque j'vous l'dis !...

TAPIVER. — C'est que le sujet de la conversation est si délicat...

LE COLONEL. — Délicat !... Délicat !... quoi... TAPIVER. — Je prétendais quelque chose, mon colonel, — et l'on ne veut pas me croire...

LE COLONEL. — Hein ! Pas vous croire... n'êtes pas un menteur, p't'être !... Qu'est-ce qu'ça !... Je veux qu'on croie de Tapiver, mille tonnerres de Brest !...

1^{er} OFFICIER. — C'est que... ce qu'il soutient est si extraordinaire, colonel !

LE COLONEL. — Soutient... quoi ?...

2^e OFFICIER. — C'est un peu... l'este...

LE COLONEL, intéressé. — Leste !... Qu'ça fait ?... Sommes au dessert, scrongnieugneul ! Et entre hommes !... Peut tout dire !...

TAPIVER. — Et bien colonel, puisque vous m'y autorisez, je vais vous dire... Je prétendais que, grâce à un secret, je puis lire sur la figure des gens s'ils ont des...

LE COLONEL. — Des quoi ?... Parlez !...

TAPIVER. — ... Des hémorroïdes !...

Tout le monde fait silence, et écoute. Le colonel reste un instant interloqué.

LE COLONEL. — Hémorroïdes !... Pas possible, ça ! lieutenant !...

TAPIVER. — Vous voyez, colonel, vous ne me croyez pas non plus, vous !...

LE COLONEL. — Vous croisez !... Si ! scrongnieugneul... vous croisez !... Mais c'que vous dites là subséquemment, lieutenant !... C'est incroyable !... C'pas ? messieurs !

Tous LES OFFICIERs. — Oui ! oui !... colonel !...

LE COLONEL, s'échauffant. — Incroyable vous dis-je ! lieutenant !... Comment !... Voudriez voir sur la figure des gens c'qu'ils ont à leur...

machin !... Nous prenez pour des tourtes, lieutenant !... Sommes pas des pipes, quoi !... C'pas, messieurs !

Tous. — Oui !... oui !... bravo !... colonel !...

LE COLONEL, s'emballant. — Voyons, lieutenant, puisque v's'êtes si fort avec votre... chose... votre... votre...

TAPIVER. — Secret !...

LE COLONEL. — Justement !... Eh bien, dites-moi donc si j'en ai, moi... des hémorroïdes ?...

TAPIVER. — Faut-il répondre franchement, mon colonel ?

LE COLONEL. — Scrongnieugneul ! j'en crois bien !... Franchise... honneur de l'armée... droiture...

TAPIVER. — Eh bien, oui, mon colonel, vous en avez !

Tous. — Oh !... Oh !... (Tumulte.)

LE COLONEL, élevant la voix. — Hein !... quoi !... Lieutenant !... C'que vous dites !... me manquez d'respect, à c'qui paraît !... V'vous foutez d'nous, par hasard !... Hein !... Prétendez qu'votre colonel a des hémorroïdes !... Nous prenez pour des pékins !...

TAPIVER, flegmatique. — Vous m'avez dit de parler franchement, mon colonel !...

LE COLONEL. — Franchement !... franchement !... Messieurs !... vous prenez tous à témoin que j'n'ai pas d'hémorroïdes !

TAPIVER. — Mais personne ne le sait, mon colonel, si ce n'est moi, grâce à mon secret !...

LE COLONEL. — Vot'secret !... m'en foues, lieutenant, d'vot'secret !... Que subséquemment, je vous dis que j'n'ai pas d'hémorroïdes !...

Animation générale, bruit. Tapiver se lève.

que tous les bourgeois sont des voleurs, parce qu'il y a parmi eux des financiers véreux, des escrocs, et souvent des assassins... Comme si nous disions que toutes les femmes de la bourgeoisie sont des courtisanes parce que la moitié d'entre elles sont adultères... Les conventions sociales!...

Cela éclatait : Chaltin parlait là, dans la petite chambre, comme il eût parlé à une tribune publique, plaçant pour l'honneur de sa caste, exhalant en ce plaidoyer impromptu, provoqué par les circonstances, toutes les haines accumulées d'humiliations fièrement subies, toutes les réflexions philosophiques ayant souvent agité son crâne de penseur et d'homme droit.

Jules Destrais écoutait ; Marguerite avait un pli dur au front. Elle en était aussi, elle, du cloaque... C'était vrai, pourtant !

— Mon ami, copélu Chaltin, il faut que je voie tes parents... Il n'y a pas à dire. Et comme je n'ai pas à aller à eux, ils viendront à moi... Ou je ferai la moitié du chemin. Arrange ça.

Et il n'en parla plus. Dans tout cela, lui et sa sœur ne songèrent même pas un instant que cet amour de Marguerite était la destruction de toutes leurs espérances. Ils en faisaient le sacrifice sans penser, vierges d'égoïsme. Ils ne se disaient point que la petite maison de Marguerite — cette petite maison qui devait être bien à eux ! — appartenait maintenant à un autre, si elle existait un jour. Une seule fois, un petit regret — oh ! perceptible à peine — avait surgi du choc des idées, dans une conversation entre les deux. Chaltin l'avait chassé bien vite, ce regret, par une phrase, qui était le *de profundis* des rêves caressés.

— Oh ! ce ne serait pas digne de compter sur ses enfants... Nous aurons toujours bien des engagements jusqu'à l'heure de notre pension. Et puis on vivra tranquilles...

— Tiens ! avait riposté madame Chaltin, nous ne songeons pas à exploiter Marguerite!...

On avait fermé ce chapitre, d'un accord tacite, pour n'y plus revenir.

Il était bien entendu, du reste, que Marguerite ne ferait pas de théâtre étant mariée. Sa tante le désirait surtout.

— C'est bien trop horrible, le théâtre disait-elle.

Seulement la petite, comme on la désignait toujours, parerait jusque dans les dernières limites son éducation artistique au Conservatoire, coûte que coûte.

— C'est la seule dot que je puisse lui donner, dit Chaltin à Jules. Il faudra bien l'en contenter, mon ami. Moi, j'aurai fait ce que j'aurai pu... Et si jamais tu es dans la débâcle, ça servira, tu verras... C'est de l'or, ça, au fond... Et cela en coûte aussi d'ailleurs...

Ces choses le faisaient réfléchir des heures, longuement, quand il avait fini d'étudier ses rôles. Que deviendrait sa fille plus tard ? Pauvre Marguerite ! on l'aimait tant !

Chaltin était surtout malheureux parce que Destrais appartenait à une famille odieusement catholique. Son père poussait ses convictions jusqu'au fanatisme. Et l'amour-propre philosophique de Chaltin, athée, intransigeant, était blessé douloureusement à la pensée qu'il faudrait laisser passer sa fille par l'église.

Quand il eut quitté Boiget et Sary, laissant

entre eux le calme d'une difficulté surmontée, Chaltin fila d'un pas rapide, un peu fiévreux, dans la hâte de rentrer chez lui pour annoncer la nouvelle, voulant en finir de suite.

Les quatre étages lui pesèrent lourd ; il arriva enfin. Madame Chaltin cuisinait avec Marguerite, et il y avait, emplissant l'appartement, allant jusqu'au palier, une insinuante odeur d'étuve, pleine de promesses, reconfortante.

Il raconta la chose sans tergiverser, en homme qui ne prise pas les détours et les circonlocutions. Maman, comme l'appela Marguerite, écoutait, les mains aux hanches, se dérangeant à peine pour veiller à la marmite qui chutait là, sur le feu, envoyant au plafond des bouffées de vapeur chaude. Marguerite s'était mise les coudes sur la table, devant Chaltin, et écoutait aussi, les yeux brillants d'une joie mal dissimulée, et elle cria :

— Enfin ! je vais débiter ! Elle claquait de ses petites mains fines, très en gaîté.

— Pour demain!... Mais tu n'as pas pensé, Chaltin!... C'est long, ce rôle! disait la sœur.

— Ne t'inquiète pas, maman ! ce sera su, affirmait Marguerite.

— Oh ! quant à moi, ça ne me fait pas peur, déclara Chaltin... Je suis bien sûr qu'elle saura. Je la connais. Ce n'est pas notre vieille mémoire à nous...

De suite la jeune fille s'était enfermée dans sa chambre, — et, jusqu'au soir, elle ne bougea point de là, sinon pour prendre ses repas, durant lesquels la brochure de *Patrie*, ouverte, gisait encore à côté de son assiette. Le frère et la sœur s'envoyaient des coups d'œil significatifs, se cognant du coude, fiers, en leur for, de la voir ainsi fiévreuse à la besogne, y mettant toute sa force intellectuelle ; et ce fut bien autre chose encore quand, vers huit heures, après le souper, tandis que Jules Destrais venait d'entrer, elle répéta les trois quarts du rôle, mot pour mot ! Chaltin, la brochure en main, donnait les répliques avec admiration, et sa sœur, le visage épanoui, se rengorgeait d'instinct, dans la contemplation de sa fille adoptive.

Mais le jeune homme, lui, avait une tristesse confuse dans le regard, et restait soucieux comme à la crainte de quelque peine immense qui viendrait les frapper tous. — s'ingéniant à légitimer ses terreurs puérides. Au fond de tout cela, il y avait surtout les prémisses de la jalousie qui lui mordaient le cœur. Il souffrait de la pensée que, demain, déjà, Marguerite risquerait de s'entacher à la compromission louche des coulisses, ouirait les potins interlopes de son monde, prendrait la teinte générale, peut-être, et se verrait en butte aux audaces des cabots cirés. Dans son imagination ces audaces prenaient des proportions outrées. Et il ne fut rasséréiné que lorsque Chaltin lui eut dit :

— Tu viendras la voir répéter, hein?... On te laissera passer. Je te présenterai comme le fiancé de Marguerite...

— Oh ! Boiget est mon ami ; j'aurais pu passer quand même.

Il ajouta : — Ce ne sera pas la première fois ! pensant à ses fredaines passées, aux intrigues commencées dans les coulisses, derrière les piliers, et dénouées dans des alcôves de tous linges.

Mais tout de même, la phrase de Chaltin spontanément jetée au courant de la conversation, l'avait débarrassé d'un poids. Et on se quitta de bonne humeur.

Marguerite fut tôt levée, les paupières battues, après avoir passé la nuit dans l'étude. Deux bougies de cire s'étaient fondues toutes. cependant que, plongée dans *Patrie*, elle redisait mot à mot le sardoutisme pédant de la brochure, — imaginant déjà des effets, ménageant les intonations exclamatives du rôle. Et elle avait pensé à tout, à sa toilette, au maquillage, — absorbée, par instants de lassitude, en des visions scéniques du personnage qu'elle aurait à incarner. Marguerite avait également entrevu le succès, — percevant des houles de claque, des tonnerres d'applaudissements qui l'étourdissaient de vertige.

Quelle satisfaction d'elle-même, quelle fierté la faisait marcher raide dans la rue, tandis qu'elle se rendait à la répétition en compagnie des siens ! Il lui paraissait que son importance devait se faire lire à tous les yeux, que cette foule indifférente, la côtoyant au passage, devait se prendre d'un certain respect pour elle qui sortait de l'inaction pour tenir enfin sa place au foyer du travail commun, dans la grande machine humaine.

Monsieur Boiget se précipita quand il les vit, empressé comme jamais. Et ce fut avec le germe de sa petite conscience de soi que Marguerite accueillit ses compliments, flattée.

— Je vous remercie, Mademoiselle, de votre précieux concours ! Vous sauvez le théâtre, vous... dévouement... gratitude... admiration...

Les mots finissaient par se brouiller sous l'effort de sa langue épaisse, et il se multipliait en génuflexions.

Sary s'était approché également et remerciait en termes rudes. Mais il examinait Marguerite, curieusement, — évidemment frappé par la grâce joliette de la jeune fille. Sa stupéfaction augmenta pendant que l'on répétait ; tout le monde observait d'ailleurs, et ces dames reconnaissaient que la « nouvelle » était épatante. Marguerite comprenait les moindres détails de mise en scène avec une perception rare, — trouvant d'elle-même, par instinct de la planche, des mouvements notés au cahier de Sary, disant juste. Sary n'eût à se fâcher qu'une fois d'un excès de zèle. La « petite » s'était permis une observation à une partenaire, — observation timide au reste, et juste au fond, mais que le régisseur ne pouvait admettre.

— Mille millions ! pas de ça, Mademoiselle, pas de ça!... Je suis là pour parler, moi... Et personne d'autre.

Chaltin approuvait du geste.

Ah ! cette première répétition, cette entrée dans la fournaise théâtrale ! Elle s'en souvint longtemps, gardant l'incrustation pénétrante des divers sentiments qui l'avaient assailli dans ce milieu presque inconnu d'elle : et jamais les aveux monotones et toujours neufs, mille fois repris, qui se murmuraient à gauche de la scène entre elle et Jules Destrais, n'eurent plus de charme ! Dans l'atmosphère bizarre où ils se trouvaient, avec la gêne de l'entourage, sur cette grande scène nue et triste, leur aventure prenait ils ne savaient quoi de plus tendre, au ton d'un léger mystère trompé, en de violents contrastes,

par des rappels intransitoires à la réalité. Mais cette réalité elle-même, dans sa fraîcheur de nouveauté, induisait Marguerite en des sentiments étranges, mal définis, qui la laissaient indécise et délicieusement impressionnée. Puis, devant Jules, elle se trouvait si heureuse, si fièrement heureuse dans sa supériorité du présent à la veille. — Chaltin et sa sœur en scène, les deux amoureux, à l'écart, silhouettes en un coin sombre, palpaient d'émoi, reprenaient la vieille chanson des jeunesses éprises.

On parlotait, plus loin, naturellement. Un mot de Chaltin avait suffi pour éclairer la petite chapelle dans le grand temple. Madame Véga avait déjà développé des théories révolutionnaires sur le mariage des artistes, disant que c'était un malheur pour la petite, un malheur d'autant plus grand qu'elle avait « du poil », qu'elle arriverait.

— Peuh ! c'est à voir, si elle arrivera, déclarait Madame Léonce.

— Ah ! moi, je suis juste, sentenciera Madame Véga. Il n'y a pas à dire, la petite va bien. Elle a étudié ça depuis hier. C'est un tour de force... En outre elle dit bien... et elle n'est pas gênée...

Mais Jane, la grande coquette, s'était interposée :

— Un tour de force ! Vous me faites rire ! Tenez, moi, à Constantine, j'ai fait bien autre chose...

Ce fut le signal des propos marseillais. Chacun avait fait plus fort que son voisin : ils trouvaient dans le sac inépuisable de leur bagoût des anecdotes improvisées, se contredisant par-ci par-là, mais bast!... Tout ça s'était passé il y a du temps déjà, et l'on pouvait bien se tromper sur des questions de détail.

Madame Véga n'en maintenait pas moins que les femmes de théâtre ne devaient pas se marier si elles avaient quelque chose dans le ventre, sinon avec des acteurs, et encore, on se gêne tous les deux alors... Il faut trouver des engagements dans le même théâtre, ce qui n'est pas toujours facile. Et puis, les directeurs en profitent... Il faut passer par leurs fourches caudines, sous peine d'être séparés.

— Eh bien ! on se sépare ! dit Albert.

— C'est pas la peine de se marier, alors ; si c'est pour un temps seulement, on trouve bien moyen... sans passer devant M. le maire, riposta Madame Véga.

(A continuer.)

Spectacles de la semaine

PARC, 8 h. — *La Princesse Georges*.
GALERIES, 8 h. 1/4. — *Le mari d'Hortense*; *Les 28 jours de Clavette*.
VAUDEVILLE, 8 h. 1/4. — *Mes Beaux-Pères*; *La Clé du Paradis*.
MOLIÈRE, 8 h. — *Montjoye*.
ALCAZAR, 8 h. — *Bruxelles-Electrique*.
SCALA, 8 h. — *Bruxelles-Greenwich*, le succès du jour.
PALAIS DES FETES (Place du Marché), 7 h. 1/2. — *Relâche*.
BOUFFES DU NORD, (anc. Th. de la Renaissance) Prochainement Ouverture.
CIRQUE SCHUMANN, 8 h. — Tous les Soirs, spectacle hippique.
MUSÉE CASTAN, — Attractions diverses.

A L'ÉCONOMIE

RÉPARATIONS IMMÉDIATES DE VÊTEMENTS en tous genres

Changements de toute espèce. Travail à façon et à forfait. Rebordage et retournage. Teinture et dégraissage.

Maison BIDOUL
TAILLEUR

RUE DE BRABANT, 180, BRUXELLES

HOTEL DUVIVIER
RESTAURANT

Boulevard du Nord, 152 et Rue de Malines, 26 BRUXELLES

Jardins et Galerie

Diners depuis 5 fr. et Plats du Jour.

A LA BOTTE HONGROISE

M^{me} J. CANQUELAIN

3, Avenue de la Reine, 3
SCHAERBEEK-BRUXELLES

Grand choix de Chaussures

pour Hommes, Dames et Enfants

A TOUS PRIX

Souliers de luxe. — Grand assortiment de feutres

Atelier spécial pour les Réparations.



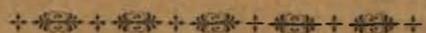
Demandez partout

le

Chocolat
Baron
le Roi des Chocolats.

Dépôt général :

Rue de Cologne, 227
Bruxelles-Nord.



A la Croix funèbre

J. VAN NEROM-JORION
Marchand de Cercueils

Maison fondée en 1835

62, RUE DES PALAIS, 62
(Coin de la rue Rogier)

Exposition permanente de Cercueils, Couronnes et Croix. — Spécialité de la Maison : Placement de Chambres ardentes.

ENTREPRISE DE POMPES FUNÉBRES

Mlle Anna CRÉLOT

Ex-Élève de la Maternité de Bruxelles

Accoucheuse. Diplôme de 1^{re} classe
32, RUE CLÉMENTINE, LAEKEN

Consultations. Prend Pensionnaires. Bons soins

Imprimerie-Chromo-Lithographie

ARTISTIQUE

STUMGES et C^{ie}

3-5, RUE CORNET-DE-GREZ, 3-5
BRUXELLES

Spécialité de Cartes-Réclames (chromos). —
Étiquettes. — Reproduction de Tableaux. —
Tableaux-Annonces.

Télégr. Stumges, Bruxelles

BRASSERIE DE BORNHEM

J.-J. PAUWELS

MARCHAND DE BIÈRES

138, Rue Royale-S^{te}-Marie, 138

SALLE DE SOCIÉTÉ DISPONIBLE

Allez-y déguster les bières de Bornhem, saines et pures, fabriquées avec des grains et houblons de tout premier choix.

Livraison par fûts et par bouteilles

Prix-courant sur demande

GRANDE

LAITERIE MODÈLE

RUE FRANSMAN, 142, LAEKEN

Allez tous voir ce magnifique établissement, le plus beau et le plus grand des environs de Bruxelles.

Tous les Dimanches

GRAND CONCERT

Suivi de BAL

Le soir, illumination du jardin, flammes de bengale, projections lumineuses et grand feu d'artifice.

Restaurant à prix fixe et à la carte

Salle de 200 mètres, disponible pour Sociétés, Banquets et Noces.

Spécialité de Gâteaux à la vanille, Café Cramique, Anguilles, Fromages, etc. Jeux divers pour enfants et familles.

Grand Hippodrome

N. B. — Le tram vicinal qui part de la gare du Nord, s'arrête à la Laiterie Modèle

Imp. du DIABLOTIN, rue Frère-Orban, 29
Gérant : Is. DE NEEF



LE DIABLOTTIN



Annonces à la ligne et à forfait.
Administration : 29, Rue Frère-Orban
Bureaux ouverts de 3 à 4 heures

Directeur littéraire : Georges Bazel.
Gérant responsable : ISIDORE DE NEEF

ABONNEMENTS : La Belgique un an, fr. 5
Dépositaire gén' p' les aubettes de l'agglomération bruxelloise :
M. DECALONNE, 22, rue d'Angleterre.



— Et si ton vieux te reconnaît?...
— Mais non!... Il ne m'a jamais vue de profil!

CHRONIQUE

AMUSETTES...

Eh! oui, que ça!... Des amusettes, cette semaine, rien de sérieux, rien d'important, rien même qui prête flanc à une colonne de chronique. Des amusettes, vous dis-je! Une suite, dirait-on, de « nouvelles à la main » menues, menues, dont on peut difficilement tirer parti pour cent cinquante lignes de copie. Les voulez-vous quand même? Soit! je me hasarde... Je vous les donne pour ce qu'elles valent. Mais, de grâce, point de reproches ensuite, ni d'accusation de superfuité.

La « dernière » de Paulus même n'a pas remué le monde, et, bien que, fidèle à sa prétention du reste très légitime, le grrrrand chanteurrrr populairrrre s'attende toujours à mettre l'univers en branle lorsqu'il manifeste son existence, la terre, cette fois encore, n'a pas changé de place. « C'est épatant, mais c'est ainsi! »

Au fait, voici qu'elle est cette dernière du chantaillon français :

Paulus, qui, naguère, niait être le père de sa fille, nie aujourd'hui, aussi véhémentement, être le père d'un chien chanteur que présente un clown du cirque Lenka.

Quoi qu'il en semble, il est plus drôle de voir Paulus renier le chien en question que de le voir renier sa fille; cette dernière, en effet, ne rappelait pas du tout son père, tandis que le chien lui ressemble d'une façon remarquable.

Il chante comme Paulus; en l'entendant aboyer, on a tout à fait l'illusion d'ouïr « En rev'nant d'la r'vue » dégoisé par... l'autre.

Il danse comme Paulus.
Il rit comme Paulus.
Il cligne de l'œil comme Paulus.
Il est coiffé (1) comme Paulus.

Et l'on dit même qu'il fait encore d'autres choses comme Paulus, — mais, n'ayant point pour habitude de fourrer le nez dans l'intimité très intime des ménages, nous n'avons pas été constater le plus ou moins de fondement de ce dernier détail.

Il est deux choses seulement, paraît-il, en lesquelles Paulus-Chien diffère radicalement de Paulus-Plus-Ou-Moins-Homme.

D'abord, Paulus-Chien reconnaît tous ses enfants. Ensuite, il écrit mieux le français que son bipède homonyme.

Celui-ci a écrit — pour gouverner — la lettre suivante et textuelle, à M. Lenka :

Cabinet de la Direction. Ba-ta-clan.
Direction : Paulus-Hubans, 50, boulevard Voltaire.
M. Lenka, directeur, Cirque européen, Liège.

Monsieur, j'ai sous les yeux un de vos programmes, distribués à Liège, où je lis : « Débuts de Paulus (le voir pour le croire) chien chanteur présenté par Castagna. » De directeur à directeur, je viens vous déclarer, que cette réclame inepte et ridicule, dont vous ne pouvez invoquer le but de public ne se méprenant jamais à ces allègements de mauvais goût ne peut personnellement que provoquer un haut le cœur à ceux qui la lise (sic) autant qu'à moi qui la relève.

Je compte sur votre intervention auprès du non savant acrobate Castagna qui dresse son savant quadrupatte et l'engage à trouver mieux, ce qui n'est, ma foi, pas difficile. Cette démarche toute courtoise que je fais auprès de vous doit m'empêcher d'user des moyens ennuyeux que la loi me confère.

Bien respectueusement à vous. Merci d'avance.
(Signé) PAULUS,
Chanteur populaire français; propriétaire-directeur de l'Eldorado de Nice.

Le bruit court qu'à la lecture de ce factum à côté duquel les écrits symbolistes ne sont que de la petite bière, — Paulus-Chien a rougi de ses origines ancestrales, et, dans un beau mouvement d'indignation, s'est écrié, sur l'air du « Père La Victoire » :

— C'est moi qui ne veux plus m'appeler Paulus!

Cette phrase est l'indice de sentiments filiaux peu enracinés, mais, par contre, d'un amour-propre rare chez un chien.

Et, ma foi, je l'avoue franchement, entre les deux cabots, je ne sais trop pour lequel me prononcer!

Il est vrai que cela leur est probablement fort égal à tous les deux.

De même sera-t-il fort égal, sans doute, à notre frais-éclos confrère : *Tout-Bruxelles*, que nous cherchions notre dernière amulette dans son n° 11 plutôt que dans les dix premiers?

Allons-y donc : *Tout-Bruxelles* doit interpréter, au surplus, les lignes qui suivent comme constituant une réclame gratuite (2), et, en conséquence, nous savoir gré des révélations que nous allons faire aux nombreux lecteurs du *Diablotin*.

Tout-Bruxelles est un organe à tendances « stupéfiantement » mondaines.

Il a déjà rempli onze fois quinze colonnes de texte au moyen de détails circonstanciés sur le « dîner » de M. d'Un Tel, le *five o'clock* de

M^{me} d'Une Telle, et le mariage de M. de Ci avec M^{lle} de Là, ou de M. de Là avec M^{lle} de Ci.

Ça tourne à Lâ-Ci-Çà.
Deux tourtereaux — pour autant qu'ils aient un petit de devant leurs noms respectifs — convolent-ils en justes noces? Boum! Aussitôt *Tout-Bruxelles* les empale sur un de ses filets maigres ou un de ses cadratins.

Bref, si tout cela est plus ou moins indiscret, d'autre part, il faut le reconnaître, cela pège parfois un abonné (espèce rare) dans le tas des « mondanisés. »

Mais où *Tout-Bruxelles* a mis le comble à sa manie, à son cas spécial, comme dit Charcot, — c'est sa rubrique « *Les jours* », épanouie dans le dernier numéro.

Sous cette rubrique, nous lisons :

Reçoivent, le *Dimanche* :
Mme la princesse de Caraman ;
vicomtesse de Jonghe ;
comtesse E. de Spoelberch, après 5 h. ;
baronne T'Kint ;
baronne de Vrière.

Le *Lundi* :
Mme la duchesse d'Arenberg, le soir ;
Mme Beernaert, après 5 heures.

Etc... etc...
Ainsi pendant une longue colonne. Tout un tableau de troupe, quoi! Et avec quelle formule!

Nous pourrions nous étendre longuement encore, non sur « ces dames » dont *Tout-Bruxelles* nous donne les jours et les heures, mais sur le degré de cocasserie où le prurit de la mondanité peut mener un journal, fut-il, comme notre confrère, imbu des sentiments les plus honnêtes. Quelle gaffe!

Car enfin, que dirait-on, à *Tout Bruxelles*, si quelque lecteur mal éclairé, s'imaginant à bon droit que tous ces noms nobles sont des pseudonymes, écrivait :

« Monsieur le Directeur,
« Vous nous faites savoir que MM^{mes} de Smoel » cherchâtes, et d'autres, reçoivent après cinq » heures, même le dimanche... etc... »

» Mais moi, qui suis provincial, je voudrais » bien connaître, par-dessus le marché, le... » tarif?

» Car ma femme tient les cordons de la bourse, » et je dois épargner longtemps d'avance lorsque » je me promets d'aller à Bruxelles m'amuser un » peu!

» Alors, vous comprenez, il faut que je sache... »
FLEUR-DE-THÉ.

Bruxelles - Noctambule

Une joyeuse clique de vadrouilles se trouvait une nuit de l'autre semaine, dans un café des environs de la Monnaie.

Berthe du R... pochard comme tous les commissionnaires de la Pologne, était de la fête; et soudain elle l'anima d'un pas de chahut, à faire atraper des cors de rage à la *gosse-mastic*.

Puis on dansa un quadrille, chanté par les non dansants.

Et le champagne coulait toujours.
A la sortie, longtemps après, scène entre Berthe et son ami. Celui-ci voulait s'esbigner à la Victoria.

Giffes, insultes de la femme. Lui, stoïque, avance toujours, et tourne autour du théâtre. Et le restant de la bande suivait, à cinq pas, en gueulant à tue-tête :

Ousqu'est la police ?
On n'sait pas.

La patience de l'amant lui échappant à la fin, il fait le geste de lever sa canne, mais Berthe la saisit, tirant à elle.

Au même moment, elle pousse un cri perçant, la canne venait de se scinder, et, au bout du morceau que l'homme tenait en main, brillait une longue lame.

Les spectateurs se précipitent sur lui, et.... c'était une canne toise.

C'est égal, baron, vous nous avez fait une belle peur.

La rivalité bien connue des cochers de trams et des idem de fiacres donne souvent lieu à des scènes bien amusantes.

Mardi après-midi, le tram-car s'arrête, au coin de la rue Neuve, assez brusquement. Un fiacre arrive à fond de train par la rue Fossé-aux-Loups. Le cocher de ce dernier détourne à grand peine son équipage, puis ralentissant :

« Ja dé! stoefter! avec vos voillageurs à dix pour un franc! »

Depuis que l'Intrépide lutteur est revenu d'Espagne, son vieil ami Rotterdam se promène en ville armé d'un énorme couteau catalan.

« Si tu ne m'aimes pas, Je t'aime, Si je t'aime prends garde à toi... » Carpette.

Marseillais et Gascon au restaurant Cannebié-rour : « Oui, mon bon, sez nous à Marseille, z'ai

vu des pommes soufflées grosses comme des oranzas. »

Girondac : « Sandis, *ammii*, c'est pas rien, mais chez moi on est forcé de mettre un pavé dessus pour pas qu'elles s'envolent. »

Deux membres de la colonie allemande avaient la même maîtresse, mais à leur insu : elle habitait chez ses parents et ne pouvait, disait-elle, sortir que de deux jours l'un.

Elle leur avait partagé la semaine, les dimanches étaient probablement retenus par un troisième larron.

Nos deux amants sérieux, il y a quelques jours, recevaient, chacun de leur côté, une lettre leur faisant part d'un pressant besoin d'argent.

Et le soir même, voulant gagner la somme nécessaire sur le dos des camarades, ils se faisaient complètement décaiver.

Le lendemain ayant fait de l'argent, l'un deux, du café où ils se réunissent après-midi, envoya le chasseur porter une commission.

Sitôt le retour de celui-ci, l'autre amoureux, l'envoya aussi en course.

Vingt minutes après, le second voyant le chasseur rire aux éclats avec les garçons, en les regardant, demande une explication.

Le gamin lui répond :
— « Monsieur, j'aurais pu faire les deux courses à la fois : c'était pour la même personne. D'ailleurs, le monsieur qui était là disait la même chose. »

Toujours ça de repris sur les cinq milliards.

Deux étudiants, qui portent non seulement la casquette universitaire, mais encore, aux jours de cuite, une blouse et un autre couvre-chef que le précédent, s'étaient, par hasard, saoulés séparément.

Et l'aîné des deux allait partout demandant : « T'as pas vu mon *attéré gosse*. »
MÉPHISTO.

Une chanson par semaine

FOUETT' COCHER!

(Duo que l'on chante tout seul)

I

(D'une voix grave)

— Mademoiselle! que je vous aime!
M'aimez-vous un p'tit peu vous-même ?
J'en serais bien touché!
Dites-le moi, sans partielpe,
Pas de détours, c'est mon principe :
Fouett' cocher!

II

(Voix de femme, en fausset)

— Je vous aime, je vous adore
Mais... je ne voudrais pas encore...
C'est trop vite... marcher...
(Voix d'homme)
— Vous m'aimez!... Alors, pas de fuite
En voitur' montons tout de suite...
Fouett' cocher!

III

— ...Cocher!... à l'heure! Pas de carotte!
Tout droit... N'éreintez pas Cocotte,
Mais allez sans broncher...
(Voix de femme)

— Prenez l'asphalte... je vous prie;
Je n'aime pas le pavé qui crie...
Fouett' cocher!

IV

(Voix d'homme)

— Permettez que je vous embrasse...
Diablé!... l'estraponin m'embarrasse
Mes jamb's vont le toucher!
(Voix de femme)
— Continuez!... sans faire la mine!...
Quand on... commene' j'aime' qu'on termine!
Fouette' cocher!

V

(Voix d'homme, embarrassé)

— Oui... mais... la... voiture est étroite!
Tonnerre de Dieu!... Quelle boîte!...
Mes reins vont déclancher!...
(Voix de femme, haletante)
— Oh!... cher!... encore... embrasse, embrasse!...
De mes lèvres cherche la trace!...
Fouett' cocher!

VI

(Voix d'homme)

— Mais, pour Dieu! qué veux-tu que j'fasse!
De côté, de dos ou de face,
Je ne peux pas bouger!
(Voix de femme)
Encor' te dis-je... un peu d'couraige!
Mets y du feu!... mets y d'la rage!
Fouett' cocher!

VII

(Voix d'homme)

— Ah! zut!... j'y r'none!... J'en suis tout chose!...
Fichu sapin!... Puis, pour la... chose,
Moi, vrai, j'dois être couché!...
Allons vite à ma garçonnière,
Cocher! cent dix, ru' d'la Glacière!
Fouett' cocher!

CAUDA

(Voix de femme)

— Cher, vous n'êtes pas fort de nature!
Un bon coq brill', même en voiture
Chouett' cocher!

(Reproduction interdite.)

taient volontiers sur ce chapitre. Mais maître Cornuicheux ne s'en offensait guère, prenant son sort en patience, et n'étant pas de ces « meschants cocus » dont parle Brantôme, qui toujours souhaitent ne pas être ce que le sort les a faits.

« X-sur-X, dit d'ailleurs le Dictionnaire de géographie, 35,000 habitants, localité industrielle, juridiction de première instance, hôpital, orphelinat, nombreuses usines où se fabriquent des *ouvrages en corne*. »

Maître Cornuicheux aurait donc pu être le principal fournisseur des manufacturiers ses concitoyens; il se contentait de plaider leurs procès avec humour et talent; il avait l'oreille du tribunal, et sa chance dans les affaires était naturellement proverbiale.

Mais il ne supportait ses mésaventures conjugales qu'avec une égalité d'âme apparente, et l'on répétait que plus d'une fois il s'était vengé, d'une façon ingénieuse et spirituelle, des procédés par trop cavaliers de son épouse.

Celle-ci, Élodie Cornuicheux, que l'on appelait communément, ainsi qu'il était justice, « la belle madame Cornuicheux », travaillait en effet, depuis quelque vingt ans, avec une activité et une conviction sans pareilles, à rendre son mari, « plus cocu que feu Cocu lui-même ». Elle faisait son abattée vers le cap de la quarantaine, et ne manifestait encore aucune velléité d'abdiquer, sans cesse en quête de nouveaux modèles d'andouillers à ficher sur le crâne de son conjoint.

A toutes les fêtes de la région, elle s'établait dans la splendeur déjà un peu mûre d'une planteuse beauté, entourée d'un cour de godelureaux où tous les tempéraments et toutes les professions « aisées » étaient représentés.

Il y avait toujours un favori du moment, un favori en titre, qui servait de *patio*, et, en réalité, dissimulait la véritable personnalité de quelque nouvel amant. Les mauvaises langues affirmaient que ces habitudes étaient dans la famille, et que M^{me} Cornuicheux, quand elle n'était encore que M^{lle} Debelobjet, avait déjà manifesté les plus remarquables dispositions. Maître Cornuicheux était venu, disait-on, à temps pour endosser l'effet d'un tireur inconnu. Cette opération commerciale lui avait apporté une fort belle dot, et une réputation de Sganarelle que sa femme, comme il a été dit, confirmait de toutes ses forces, avec la collaboration de Messieurs de tout poil, roux, blonds, châains, bruns, chauves ou crépus, hirsutes ou glabres, à moustaches ou à favoris.

Car M^{me} Cornuicheux aimait le changement pour le changement; après la musique ou la peinture, il lui fallait la magistrature ou l'armée; et la ville frémissait encore au souvenir du scandale qu'avait causé, il y avait quelques années déjà, une toquade subite et irrésistible dont la belle avocate s'était prise pour un nègre mangeur de verre et de vipères vivantes, de passage à X-sur-X. Quand le cœur de M^{me} Cornuicheux parlait, il parlait haut; il n'y avait plus qu'à se taire et à aller coucher.

Avec de pareils éléments d'attraction, on conçoit que le salon Cornuicheux fût fréquenté. L'élite du département s'y rencontrait. On y faisait tout « à l'instar de Paris », on y dansait, on y chantait les chansons d'Yvette, on y flirtait vif et l'on y jouait scandaleusement. La maîtresse de la maison connaissait d'ailleurs ses fonctions et les exerçait avec expérience et urbanité. A dix lieues à la ronde, dans la bourgeoisie, la maison était connue pour une maison où l'on mangeait bien et où l'on ne s'embêtait guère. De temps en temps, un invité prenait une formidable culotte en tripotant le carton, mais l'on n'en parlait pas, parce que les Cornuicheux recevaient beaucoup et largement, donnaient à l'église et passaient pour très riches.

Madame continuait donc son rôle de Messaline de province. Elle changeait d'amant comme de chemise, et c'était une femme fort propre, adorant le linge frais. Ceux qui l'avaient connue disaient de son intimité le plus grand bien.

Après s'être consacrée tout un hiver à la tâche ingrate de déniaiser plusieurs petits jeunes gens, la belle Madame Cornuicheux sentit l'impérieux besoin de quelque chose de plus solide, et ne tarda pas à jeter son dévolu sur un lieutenant de cuirassiers, venu à X-sur-X en congé de convalescence, chez son oncle, président du tribunal. Annibal de Trèsfortenc n'était pas un jeune homme mièvre et fin-de-siècle, c'était un robuste gaillard expert en toutes subtilités d'équitation.

Le flirt débuta par une attaque vigoureuse de M^{me} Cornuicheux, et bientôt une douce assiduité chez l'avocat fut l'apanage de M. de Trèsfortenc. On en était cependant encore au platonisme du début, quand le hasard amena de singulières complications.

M^{me} Cornuicheux était joueuse enragée; tantôt avec ses amies, tantôt avec ses admirateurs, elle passait une bonne partie de ses soirées de réception autour du guéridon classique à garniture de bougies. M. de Trèsfortenc devint son partenaire habituel.

Une nuit, l'élan de l'écarté les avait mené loin tous les deux. Trèsfortenc perdait deux cents

(1) Prière de prendre le mot « coiffé » au sens propre.
(2) Nous le jurons! (N. d. l'Administration.)

(3) Lisez : la clef. (Note de Thés Hannou.)

sournoisement que plus les marmites étaient vieilles, plus elles voulaient servir.

Madame Vêga roula des yeux colères, mais on entendit tonner encore Sary. Il se fâchait tout de bon cette fois, et décidément l'on se tut, car cela allait tourner mal.

Louise Berrand, mêlée au groupe, restait muette. Elle considérait, de là, le profil perdu des deux fiancés, Jules et Marguerite, s'estompant dans les fusains secs de la scène, à l'autre bout. Par bribes seulement lui parvenaient les conversations de son entourage; elle s'absorbait, toute, dans une mélancolique concentration d'elle-même, et de ce couple jeune, aimable, s'aimant là-bas. Une soif de cette affection-là l'altérait, un regret amer, profond, désespérant, de n'avoir pu, elle aussi, donner son cœur de la sorte. Son accouplement avec Sary lui apparaissait odieux à côté des attaches infiniment purs unissant cette jeune fille à ce jeune homme. Elle comprenait, certes, que tout cela finirait aussi légitimement ou illégalement, peu importe, selon les lois immuables de la genèse dont eux comme elle étaient de faibles manifestations: il y aurait pour déparer leur immaculée adoration, l'inévitable retour aux volontés bêtes de la nature, une luxure charnelle de deux corps, le drame du rut, cause et effet de tout. Mais au moins auraient-ils eu, eux, l'ineffable poésie des sens, les illusions, les chimères, toute cette belle et sotto, grande et ridicule préparation au sacrifice final. Pour la première fois, Louise mesure avec une tristesse telle l'étendue de son malheur — sa foi noyée sous le pilon du Destin, sa jeunesse meurtrie, tordue, râlant, sous l'étreinte sexuelle d'un homme qu'elle aimait éperdument, et dont, hélas! elle n'avait obtenu, elle n'obtiendrait jamais, que des tendresses brutales, le rapport bestial du mâle à la femelle.

Un soupir, un gros soupir lui gonfla la poitrine. Louise se leva, décidée à se remuer un peu, pour chasser ces torturantes pesées de mélancolie. Doucement elle se dégagea de ses compagnes, traversa le fond de la scène sur la pointe des pieds, frôla le mur sale... Elle avait besoin du grand jour, elle allait respirer à la porte, dehors, à pleins poumons — respirer l'hiver!

Comme elle se trouvait dans le couloir, elle vit, contre la muraille, une ombre sèche, anguleuse, petite, que secouaient des spasmes nerveux — et reconnut la calotte grecque du père Caverlat. Depuis le commencement de la répétition, on ne l'avait pas entrevu, le vieux bonhomme.

Il avait paru juste à l'heure, pour dire:

— Allons! en scène... mesdames... en scène!... puis brusquement il avait disparu, sans qu'on s'en inquiétât, puisque sa présence n'était pas nécessaire, qu'il n'avait dans *Patrie* qu'un petit rôle.

Caverlat n'avait pas entendu venir Louise. Elle s'approcha. De face, il se trouvait précisément en pleine clarté blafarde d'un œil de bœuf ouvert dans la cloison, et ce jour triste d'hiver, traversant le carreau de vitre mat, allait mettre fort en relief les rides profondes de son visage moite.

Le père Caverlat sanglotait douloureusement, comme un enfant, et Louise fut frappée au cœur à la vue de ce septuagénaire exhaltant ainsi la

peine qui l'étouffait. Il s'appuyait de l'épaule droite contre le mur, et sa main froissait un papier, une lettre, dont l'enveloppe était tombée à terre.

— Eh bien, père Caverlat, qu'avez-vous donc?

Il fut saisi. Il s'était retiré là pour qu'on ne le vit pas pour ne pas faire étalage de sa souffrance, manger seul son chagrin comme il le faisait depuis si longtemps déjà. Mais Louise avait parlé d'un ton si doux, avec sa voix moelleuse, qu'une réaction s'opéra en lui. Pour elle, il jeta loin sa pudeur sauvage, n'éprouva plus le besoin de se cacher, et sanglotant plus fort, il essaya de parler:

— Ah!... mademoiselle!... mademoiselle!... Je... je... J'ai tant de chagrin!... Oh!...

Sa poitrine recroquevillée, amincie, ténue grotesquement, était épuisée sous les hoquets et il ne pouvait pas parler, laissant partir de petits souffles rauques, haletants et impuissants.

— Voyons, père Caverlat, voyons!... ne vous faites pas tant de chagrin... Calmez-vous, là... comme ça... et vous viendrez me raconter... Nous arrangerons ça, si c'est possible.

Elle parlait très doucement, l'avait pris sous le bras, et lui frottait la figure, cette vieille face ratatinée, avec son propre mouchoir. Un peintre eût fait, de ces deux êtres, dans cette position, la jeune fille consolant le vieillard, le tableau le plus émouvant; et l'œil de bœuf, qui les éclairait de son regard pâle, jetait un éclat de mysticisme sur la scène.

Ils allèrent au foyer des artistes, Louise le soutenant, lui marchant de son petit pas caduc, épuisée plus encore que de coutume.

Quand ils furent assis sur la banquette, Caverlat s'épancha. Il y a quelque vingt-cinq ans, il avait eu une liaison avec une actrice, et un fils lui en était né — un fils bien à lui, il en était sûr. Il l'avait reconnu. Après rupture avec sa maîtresse, comme il se faisait très vieux, tous les efforts de sa petite vie avaient servi à élever le gamin, qui n'avait jamais rien fait de bon et, âgé de vingt-cinq ans, avait fini par s'engager dans l'armée.

Depuis quatre ans qu'il portait l'uniforme, son livret militaire s'était noirci de punitions, malgré les supplications de son vieux père. Ce dernier faisait tout pour rendre à son enfant la vie agréable. Il avoua à Louise que depuis six mois il vivait même avec cinquante francs par mois pour tout compte, envoyant le reste de ses appointements, quarante francs, à son fils, se privant de manger parfois pour nouer les bouts, et arrivant au spectacle le ventre vide.

Tout à l'heure, Caverlat avait trouvé une lettre à son adresse, chez le concierge. Sa main avait tremblé à la fois de joie et de crainte. C'était une missive de son fils; mais Dieu sait ce qu'elle lui réservait. Ses pressentiments ne l'avaient point trompé. Le drôle déclarait à son père qu'il désertait, étant sur le coup d'une traduction devant le conseil de guerre.

Chancelant, étourdi, Caverlat était monté, mais dans le couloir les forces lui avaient manqué, et c'était là que Louise l'avait trouvé, sanglotant et éperdu.

— Mon pauvre père Caverlat!... mon pauvre père Caverlat!... répétait Louise, des larmes pleines les yeux.

Il se taisait à présent: et sa tête branlante

penchait vers le sol. La jeune fille comprenait tout ce que cette vieille âme avait été ravagée par le chagrin. Il y avait donc des victimes inévitables livrées au malheur! Qu'avait-il fait, ce pauvre vieux comédien, paisible et silencieux, inoffensif et bon, pour souffrir de la sorte?

— Enfin, père Caverlat, il faut vous faire une raison, voilà tout. Ne vous occupez plus de lui, laissez-le faire, et tout ira bien... Vous l'avez trop gâté. C'est votre faute.

— Je n'avais que lui... murmura le vieux.

C'est vrai. Louise comprenait cela. Après toute une vie de mépris, d'inquiétudes pour le lendemain, de jours sans pain et de nuits sans lit, ayant trainé le boulet implacable du cabotinage — arrivé à la vieillesse et toujours rejeté partout, ce petit homme ratatiné s'était attaché à une affection, s'y était accroché comme l'huître à son rocher. C'était sa consolation et sa dernière espérance; il avait fini par en aimer même les déboires... C'était toute sa vie cela, et, brusquement, cela lui échappait, emporté par la bourrasque de l'ingratitude et de l'oubli. Il restait seul, avec ses soixante-dix ans!

— Enfin, père Caverlat, puis-je quelque chose pour vous?

Et, timidement, avec hésitation:

— Si vous aviez besoin d'argent, par exemple!

Un nuage d'amertume passa sur son visage.

— De l'argent! dit-il, de l'argent!... Je voudrais en avoir besoin... j'aurais encore mon fils alors... car ce serait pour lui... Mais il est parti! je ne sais plus où il est... je ne sais plus!

Un sanglot, mais un sanglot déchirant cette fois lui râla dans la gorge, et, laissant là Louise, Caverlat s'en fut. Elle le vit marcher plus vite avec sa carcasse voûtée, ses petites jambes sèches, la floche de son bonnet grec balançant secouée par ses hoquets, et donnant à ce vieillard navrant et sinistre, vivante personnification de la douleur et du découragement, quelque chose de lamentablement grotesque...

Louise, elle aussi, pleurait silencieusement...

Mais elle entendit le vacarme d'une fin de répétition, venant de la scène. Vivement elle se sécha les yeux. Les artistes sortaient; elle les voyait passer sous la lumière de l'œil-de-bœuf. La famille Chaltin sortit la dernière avec Jules Destrais.

Louise retrouva Sary sur la scène, accoudé sur sa table de régie, tout pensif. Et il dit haut, se parlant à soi:

— Oh! elle est réellement épatante, cette petite!... réellement épatante!...

Cela allait, cela bruissait, cela tapageait, — dans les dépendances de la scène, dans les couloirs, dans les escaliers menant aux loges d'artistes! La fournaise flambait, flambait — et tous ces bruits divers, éclatés en une cacophonie bizarre, faite de tous les tons chromatiques, et cependant monotonie, — étaient comme le grondement, aux bruyances sourdes, de la puissante machine, chauffée à haute pression.

Sur la scène les machinistes se croisaient en une hâte fébrile, empoignaient les lourds décors, posaient les bois, fixaient les accessoires. Il y avait des cris, des « ô hisse! », des « attention! », des imprécations du chef constatant les irrégularités de pose.

— « Regardez la maquette! » gueulait-il à ses hommes suant et soufflant, un peu perdus dans la dernière minute d'appel. Les exclamations éclataient de toutes parts, affolantes; groupés au premier plan de droite, hors la circulation fiévreuse, des soldats, appelés pour faire la figuration, regardaient tout ce mouvement avec stupeur, muets, craintifs et abasourdis. Déjà prêts depuis un quart d'heure, mal fagotés dans ces oripeaux de théâtre dont ils s'étaient accoutrés maladroitement, fascinés par la lueur des gaz allumés de partout, saoulés par cette animation factice, ils considéraient d'un œil rond et bête le va-et-vient de la scène. Et ils se serraient les uns contre les autres, tout dépayés dans ce milieu, comme s'ils se fussent trouvés à cent lieues dans l'Inconnu, — heureux d'être plusieurs, entre camarades, — pour se tenir la main dans un fraternel accord, au sein d'un camp ennemi. Ces énormes châssis de décors, mal ajustés et vacillants les étreignaient d'une crainte vague, et les pauvres diables levaient, aux cintres, des yeux inquiets, s'attendant à recevoir quelque chose sur la tête, de tous ces engins fantasques et déconcertants...

Le sous-officier de conduite, un initié celui-là, qui évoluait là comme chez lui, avec désinvolture, leur avait bien recommandé de ne pas bouger de leur coin, puis, lissant les crocs de ses moustaches, était allé rôder un peu partout, pour voir les actrices de près, nourrissant l'espoir de nouer peut-être une petite intrigue avec une figurante quelconque.

Au foyer les artistes descendaient peu à peu, lentement, nouant encore des coques mal ajustées, ou bouclant un ceinturon. Il y avait, dans les glaces, de longues contemplations, d'ultimes coups de main donnés à la toilette, des exclamations de surprise quelquefois: « Oh! voilà que j'ai oublié ma liserette! » On remontait alors bien vite pour chercher l'objet dans la loge, tandis qu'une autre criait: « Apporte-moi une épingle du même coup! » Et des bouts de phrases s'entrechoquaient, se croisaient dans un mélomélisme général, irritant: — « Quelle chance que nous ne soyons pas du premier! » — « Le premier! oh! là! là! c'est ça qui est rasoïr pour Sary et madame Chaltin! » — « Qu'est-ce que tu crois pour la petite, toi, Julie? » — « La nouvelle? Elle ne sera pas trop toc! » — « C'est qu'il y en a du monde! Allons-nous au trou du rideau? » — « Tu ne t'es pas assez fait les yeux, tu sais? » — « Hé! Mimi, est-ce qu'il sera dans la salle? » — « N'oublie pas ta retraite du troisième! C'est Sary qui ferait la vie! » — « Ah! malheur, j'en ai rêvé! » — « J'espère bien qu'on n'a pas encore sonné, hein? » — « Non! il y a cinq minutes pour l'heure. »

(A continuer.)

Spectacles de la semaine

PARC, 8 h. — Dimanche et lundi: *La Princesse Georges et un Conseil judiciaire.*
GALERIES, 8 h. 1/4. — *Toto.*
VAUDEVILLE, 8 h. 1/4. — *Mes Beaux-Pères; La Clé du Paradis.*
MOLIÈRE, 8 h. — *Montjoie.*
ALCAZAR, 8 h. — *Bruxelles-Electrique.*
SCALA, 8 h. — *Bruxelles-Greenwich*, le succès du jour.
PALAIS DES FETES (Place du Marché), 7 h. 1/2. — *Relâche.*
BOUFFES DU NORD, (anc. Th. de la Renaissance) Prochainement Ouverture.
CIRQUE SCHUMANN, 8 h. — Tous les Soirs, spectacle hippique.
CIRQUE BUSCH. — Prochainement ouverture.
MUSÉE CASTAN, — Attractions diverses.

A L'ÉCONOMIE

RÉPARATIONS IMMÉDIATES DE VÊTEMENTS en tous genres

Changements de toute espèce. Travail à façon et à forfait. Rebordage et retournage. Teinture et dégraissage.

Maison BIDOUL
TAILLEUR

RUE DE BRABANT, 180, BRUXELLES

HOTEL DUVIVIER
RESTAURANT

Boulevard du Nord, 152 et Rue de Malines, 26
BRUXELLES

Jardins et Galerie

Dîners depuis 3 fr. et Plats du Jour.

A LA BOTTE HONGROISE

M^{me} **J. CANQUELAIN**

3, Avenue de la Reine, 3
SCHAERBEEK-BRUXELLES

Grand choix de Chaussures
pour Hommes, Dames et Enfants

A TOUS PRIX

Seuliers de luxe. — Grand assortiment de feutre
Atelier spécial pour les Réparations.

Demandez partout

le

Chocolat

Baron

le Roi des Chocolats.

Dépôt général:

Rue de Cologne, 227
Bruxelles-Nord.

A la Croix funèbre

J. VAN NEROM-JORION
Marchand de Cercueils

Maison fondée en 1835

62, RUE DES PALAIS, 62
(Coin de la rue Rogier)

Exposition permanente de Cercueils, Couronnes et Croix. — Spécialité de la Maison: Placement de Chambres ardentes.

ENTREPRISE DE POMPES FUNÈRES

M^{lle} **Anna CRÉLOT**

Ex-Élève de la Maternité de Bruxelles

Accoucheuse. Diplôme de 1^{re} classe
32, RUE CLÉMENTINE, LAEKEN

Consultations. Prend Pensionnaires. Bons soins

Imprimerie-Chromo-Lithographie
ARTISTIQUE

STUMGES et C^{ie}

3-5, RUE CORNET-DE-GREZ, 3-5
BRUXELLES

Spécialité de Cartes-Réclames (chromos). —
Étiquettes. — Reproduction de Tableaux. —
Tableaux-Annonces.

Télégr. Stunges, Bruxelles

BRASSERIE DE BORNHEM

J.-J. PAUWELS

MARCHAND DE BIÈRES

138, Rue Royale-S^{te}-Marie, 138

SALLE DE SOCIÉTÉ DISPONIBLE

Allez-y déguster les bières de Bornhem, saines et pures, fabriquées avec des grains et houblons de tout premier choix.

Livraison par fûts et par bouteilles

Prix-courant sur demande

GRANDE

LAITERIE MODÈLE

RUE FRANSMAN, 142, LAEKEN

Allez tous voir ce magnifique établissement, le plus beau et le plus grand des environs de Bruxelles.

Tous les Dimanches

GRAND CONCERT
Suivi de **BAL**

Le soir, illumination du jardin, flammes de bengale, projections lumineuses et grand feu d'artifice.

Restaurant à prix fixe et à la carte

Salle de 200 mètres, disponible pour Sociétés, Banquets et Noces.

Spécialité de Gâteaux à la vanille, Café-Cramique, Anguilles, Fromages, etc. Jeux divers pour enfants et familles.

Grand Hippodrome

N. B. — Le tram vicinal qui part de la gare du Nord, s'arrête à la **Laiterie Modèle**

Imp. du DIABLOTTIN, rue Frère-Orban, 29
Gérant: Is. DE NERX



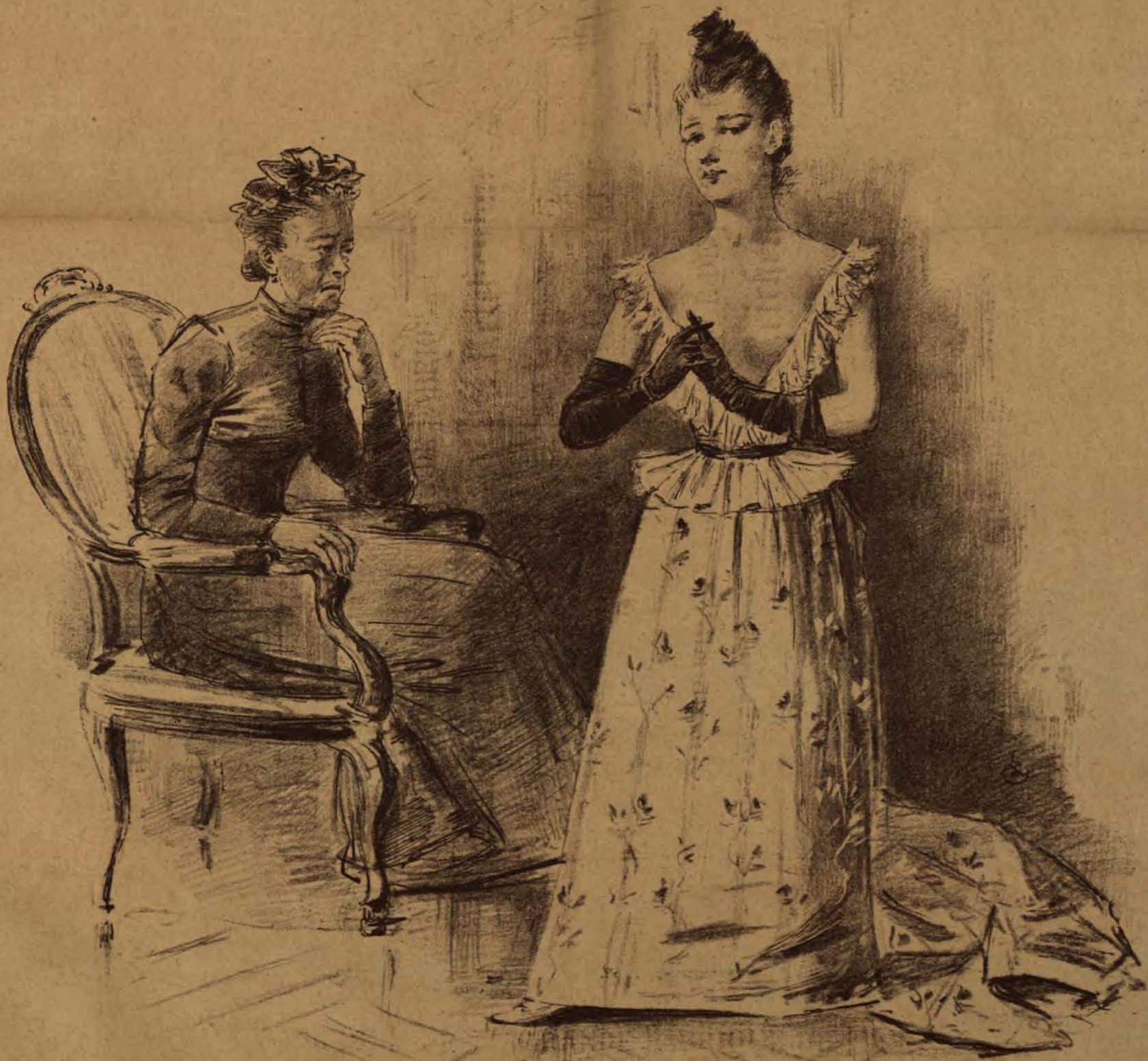
LE DIABLOTTIN



Annonces à la ligne et à forfait.
Rédaction et Administration : 55, Rue Henri Maus, Bruxelles.
Bureaux ouverts tous les jours de 9 h. à midi et de 3 à 6 heures.

Directeur littéraire : Georges Hazel.
Gérant responsable : ISIDORE DE NEEF.

ABONNEMENTS : La Belgique un an fr. 5 »
Dépositaire gén' p' les aubettes de l'agglomération bruxelloise :
M. DECALONNE, 22, rue d'Angleterre.



-- A votre place, je serais honteuse de me décolleter ainsi!...

-- Je comprends ça, belle maman, pour ce que vous auriez à montrer...

Léon. — Qu'est-ce que ça peut te faire, qu'elle s'appelle Marie ou Madeleine?

Rose. — Si, ça m'amuse de savoir!

Léon. — Soit. C'est mademoiselle Luce de Bérant.

Rose, s'exclamant. — Da baron! la fille du baron!...

Léon. — Oui... tu connais?

Rose, battant des mains. — Si je connais!... Oh! tout est sauvé alors!...

Léon. — Bah!... comment ça?

Rose. — Tiens! C'est une ancienne amie de moi!

Léon. — Je n'ai plus le temps de rire... Parlons sérieusement.

Rose. — Mais puisque je te le dis!... Il y a deux ans, j'ai fait une saison à Ostende... Elle était toujours en noble société... Moi... en société moins noble... Ça ne nous a pas empêchées de nous remarquer... Elle a acheté sa femme de chambre, et...

(Ici Rose baisse le ton. On n'entend plus que les mots : ... Loué appartement... Rendez-vous... Très exigeante...)

Léon. — C'est ébouriffant!... Je la croyais si pure!...

Rose. — Alors, tu vois... tout ira bien!... Elle ne demandera pas mieux!...

Léon. — Oui... mais... Ça n'est pas possible!... Voyons... Ça n'est pas possible!... D'abord, étant mariée, elle aura trop de dignité... Et puis, moi... Rose. — Dignité!... Laisse-moi donc tranquille. Tu viendras chez moi comme avant... Et si elle bronche...

Léon. — ??...

Rose. — Nous la ferons chanter!...

(Elle l'embrasse dans le cou. Il se laisse faire, et bientôt... le rideau tombe.)

GAËTAN.

(Reproduction interdite.)

Par devant Notaire

Par devant Maître Amour, notaire au pays bleu, Ont comparu, suivant usage dudit lieu, Le sieur Jehan du Moulin, écolier en Sorbonne, Très assuré docteur ès faculté mignonne, Et gente damoiselle Agnès de Poussepain, De bonne vie et mœurs, mais sans métier certain; Lesquels ont déclaré par volonté commune Unir pour un printemps leurs biens et leur [fortune] Dont l'inventaire suit, par nous dûment dressé :

— Assavoir : Un logis quelque peu lambrissé, Immédiatement sous les tuiles faitières, Avec vue alentour sur toutes les gouttières, Une table boiteuse, et tout ce qui s'ensuit, Un lit et ce qu'il faut pour peu dormir la nuit, Un éclat de miroir cloué sur la muraille, Un tableau figurant une vieille bataille, Un flacon au long col coiffé d'un éteignoir, Bouteille le matin et chandelier le soir, Quelque chose ayant l'air d'une bibliothèque, Et différents objets sans valeur intrinsèque, Le tout constituant l'avoir particulier Dudit sieur du Moulin en tant que mobilier. La demoiselle Agnès, en ce qui la regarde, Apporte les trésors de sa beauté mignarde, Le gentil capital de ses dix-huit printemps Et le rire éternel de ses trente-deux dents.

Item de longs cheveux couleur de grain d'avoine Des yeux de velours noir à damner saint Antoine. Et maints appas secrets dont nous aurions voulu Nous-même constater la valeur de visu. Faute de quoi passons sous silence en cet acte.

— Interrogés tous deux quant à la somme exacte Des apports respectifs de chaque contractant, Ont déclaré ne pas avoir un sou comptant En dehors de châteaux sis au pays d'Espagne. Et d'espoirs fondés sur un oncle de Bretagne.

— Lors avons demandé promesse aux deux conjoints De suivre, respecter, observer en tous points Les saints commandements de la loi naturelle, De garder les devoirs d'une foi mutuelle, De bannir jalousie, humeur et cœtera Et de s'aimer autant que faire se pourra.

— Tous deux nous répondant de manière [conforme], Les avons déclarés unis, sans autre forme, Et les avons requis, en vertu de la loi, A signer en cet acte afin de faire foi. Ledit sieur du Moulin a posé son paraphe, Et damoiselle Agnès, moins forte en orthographe, A, sans cérémonie et pour légaliser, Approuvé d'une croix et scellé d'un baiser.

Pour copie conforme,

ARMAND MASSON

(Reproduction interdite.)

Fille d'Ouvrier

Ari : « Ma dit maman. »

Pâte ou vermeille, brune ou blonde,
Bébé mignon,
Dans les larmes ça vient au monde,
Chair à guignon.
Ebouriffé; suçant son pouce,
Jamais lavé,
Comme un vrai champignon, ça pousse,
Chair à pavé.

A quinze ans, ça rentre à l'usine,
Sans éventail,
Du matin au soir, ça turbine,
Chair à travail.
Fleur de fortifs, ça s'étiolle;
Quand c'est girond,
Dans un guet-apens, ça se vicle,
Chair à patron.

Jusque dans la moelle pourrie,
Rien sous la dent,
Alors, ça rentre « en brasserie »,
Chair à client,
Ça tombe encor; de chute en chute,
Honteuse, un soir,
Pour deux francs, ça fait la culbute,
Chair à trois toit.

Ça vieillit et plus bas ça glisse,
Un beau matin,
Ça va s'inscrire à la police,
Chair à roussin,
Ou bien, « sans carte » ça « travaille »
Dans sa maison;
Alors ça se fout sur la paille,
Chair à prison.

D'un mal lent souffrant le supplice,
Vieux et tremblant,
Ça va geindre dans un hospice,
Chair à savant,
Enfin, ayant vidé la coupe,
Bu tout le fiel.
Quand c'est crevé, ça se découpe,
Chair à scalpel.

Jules Jouy

(Reproduction interdite.)

Prime à nos lecteurs

Toute personne pouvant justifier d'une collection complète du *Diablotin* aura droit à un abonnement de lecture à prix réduit (1,2) fr. par trimestre), avec faculté de lire 30 volumes par semaine.

Pour renseignements complémentaires s'adresser 22, rue d'Angleterre, à la *Bibliothèque moderne*, ouverte tous les jours non fériés de 8 heures du matin à 7 heures du soir. Sur demande le bibliothécaire se rend à domicile.

Boutures de fables

AU SAR PELADAN

Il arrive! Peladan!
Le vrai, l'ésotérique;
Le rose-croix mystique!
A Bruxelles en Brabant.

MORALE

Le Sarlabot.

En sortant de la gare.
Afin qu'il ne s'égare
Un sombre symboliste
Ira chercher l'artiste,

MORALE

Le Sar l'attend.

CABRION.

Tauré, cornifié par sa belle,
A pardonné à l'infidèle.
MORALE:
Tauré adore.

Au Congo, de pauvres esclaves
Transportent l'or à vingt carats,
Mais ils arrivent au but, hâves,
Maigres à faire peur aux rats.

MORALE:

Trop de carats vannent.

LENFANGÉ SUS.

Chronique théâtrale

ALHAMBRA. — *Carmen fin-de-siècle*.

La *Carmen up to date*, cette bouffonnerie de joyeuse mémoire qui l'an dernier, n'avait égayé les Bravellois que par un petit nombre de représentations, nous est revenue

d'entre-Marche quelque peu changée, tant comme pièces que comme interprétation.

Il y a l'autisme d'abord, c'est-à-dire les voix — les anglais mais c'est toujours le même catévia, le même drôle-à-ocoup extraordinaire où passe quelque chose de ce que l'on pourrait appeler « l'espit masculin » des flauto-les.

Ce spectacle où il y a de la gymnastique et du chant, des jeux d'esprit et des éblouissements de feu, n'a rien de bien au sens que l'on a voulu mettre dans l'absurde expression de *fin-de-siècle*, ne d'acier et dont on a tant abusé déjà. *Carmen up to date* incarne vraiment l'un des idéaux esthétiques de la foule à notre époque. Aussi ce que la foule s'en donne! Et il est peu de succès plus facilement explicable.

La *Carmen* de cette saison. Miss Wentworth, entend autrement son rôle que celle qui l'a précédée. Cela ne veut pas dire qu'elle ne le comprend pas mieux. Miss Huntley est un Escamillo irréprochablement plastique et d'une beauté qui fera tourner bien des têtes.

Rien à dire que du bien de la mise en scène et des décors. Le *Tararaboum-de-Ay* fait toujours du délire dans la salle, et Miss Aubry y va de tout son cœur.

Ceci veut remplir d'espérance les amateurs de gosse gailé, à qui la direction promet la parodie de *Faust*.

THÉÂTRE DES GALERIES. — Toto.

MM. Bilhaut et Barré, pour les paroles, et M. Barnier pour la musique, ne sont vraisemblablement pas mis en grands frais d'imagination dans la confection de cette opérécette. Le souvenir d'une bluette fameuse, *Toto chez Tata*, a largement servi les librettistes, dont la modeste inspiration, par contre, n'a pas été d'un grand secours au compositeur. Il y a pourtant dans *Toto* des choses charmantes; mais elles ont un grand tort, c'est de ne survenir qu'à la fin de la pièce, lorsque le public est déjà considérablement refroidi par deux actes dont il n'y a pas grand éloge à faire. *Toto* est une erreur de la direction des Galeries: selon le bruit qui court, M. Durieux n'aura pas de peine à prendrasa revanche avec la Revue, qu'on couvre déjà d'éloges dans le monde de derrière le rideau.

Grand succès cependant pour M^{lle} Bréan dans son rôle à transformations *Toto-Tata*. A côté d'elle, M^{lle} de Ter et M^{lle} Ouvrier ont fait de leur mieux. Les rôles masculins sont tous assez ingrats. MM. Debeer et Perrin ont vaillamment combattu jusqu'au bout pour une victoire impossible.

FORTUNIO.

Les Livres

Mon Amant! roman psychologique par Henry Kistemaekers fils. — 4 Vol. grand in-18. E. Flammarion édit. Paris. — Prix. 3 fr. 50.

Le mouvement littéraire belge vient de s'enrichir d'un nouveau livre qui sera très discuté. *Mon Amant!* est une histoire d'amour très mouvementée, très dramatique, dont les héros sont: un jeune homme « fin-de-siècle » deux jeunes filles, l'une du monde, l'autre du monde... du théâtre. Toutes deux foulent aux pieds les « formules sacrées du mariage », pour se donner — comme disait ma tante — sans restrictions, avec une passion fougueuse, à l'amant qui leur procure les délices d'un amour illégitime, violent, mais aussi leur fait endurer les férociétés morales d'un tempérament fiévreux et soupçonneux.

L'auteur, dont le *Diablotin* a la bonne fortune de publier en feuilleton l'ouvrage de début: *Lit de Cabot*, a pris cette fois une formule nouvelle: il a fait une étude de caractère, une analyse psychologique à la Paul Bourget, très intéressante et très passionnante, mais surtout très littéraire, et d'une forme artistique irréprochable.

Pour être juste pourtant, nous estimons que *Lit de Cabot* est une œuvre de plus de franchise.

Mon Amant! n'a pas de brutalités: on y gaze... on y gaze... Or, nous trouvons que le mot juste et sincère est plus digne que la circonlocution habile: c'est l'éternelle histoire de la nudité classique qui est froide, tandis que la nudité théâtrale, voilée d'un tulle transparent, est perfide et agaçante.

Heureusement, M. Kistemaekers fils rachète la féminité de son analyse par l'action nerveuse et palpitante, selon l'expression préférée des feuilletonnistes, de sa trame. De plus le sujet de l'œuvre est fort original. On se fait difficilement une idée de ce qu'il faut de travail cérébral pour enfanter un pareil roman, et pour tenir le lecteur en arrêt, trois cents pages durant, avec si peu de personnages.

Nous sommes loin ici des minuscules plaquettes et des brochures de la plupart de nos jeunes: l'auteur de *Mon Amant!* a, une fois de plus, fait preuve d'un robuste tempérament d'écrivain.

Nous lui souhaitons le succès qu'il mérite.

G. B.

Feuilleton du DIABLOTIN. 11

LIT DE CABOT (1)

(MŒURS DE COULISSES)

PAR

HENRI KISTEMAECKERS FILS

Cela faisait un murmure confus, maté par tous les bruits d'à côté. Dans les coins, deux ou trois petits messieurs en gants frais, étranglés dans de hauts cols blancs, causaient avec des demoiselles. Des rires bruyants fusaient de ci de là, à quelque grosse saillie. Dans la leur crue, les visages maillés, rougis, noircis, bleutés, donnaient la sensation de chromos d'Épinal.

Boiget parut, bien sanglé dans sa redingote noire, la face rayonnante. Et, passant devant la porte, il cria joyeusement, en se frottant les mains: « Mes petits enfants, ça va bien! vous jouerez devant une salle comble! »

Léonce s'était précipité.

— Vrai, Monsieur Boiget?

— Comble! comble! mon petit loulou chéri... Allez voir au rideau!...

Il lui caressa le menton et s'esquiva vers la régie, très satisfait.

Sary descendit à son tour, fort beau dans la costume flamand de Karloo, portant bien la longue épée de capitaine qui lui battait les bottes. Il y eut des murmures: « C'est égal! c'est un rude gars! »

(1) *Reproduction interdite.*

Les yeux largement cernés aux pupilles, allongés d'un trait noir, le visage couvert d'un blanc gras, Marguerite était admirablement maquillée, avec un aspect si douloureux, un maillage si délicatement empoussié, qu'il venait une tristesse infuse à la voir ainsi, dans sa longue robe blanche. On eût cru se trouver devant une vraie malade, une mourante diaphane et frêle, un pied sur le monde et l'autre dans le néant déjà. Sous ces dehors dramatique, elle se défait divinement jolie, la finesse de ses traits marquant plus encore la langueur du visage, tout éclairé par la flamme de ses grands yeux.

Appuyé de l'épaule sur le chambranle de la porte, Sary la contempla longuement, le regard fixe, obéissant à une suggestion qu'il définissait parfaitement. L'étrangeté, la beauté, la fraîcheur de cette jeune fille précoce, enfant et femme, lui avaient, depuis la veille, brûlé les sens, éveillant en lui des désirs violents. Il subissait, une fois encore, la folie du rut animal, qui affolait sa sève de virilité. C'était, pour lui, la répétition des vieilles antiennes, toujours le même flux de sensualité l'assaillant soudain, sans préparation aucune; cent fois il lui était arrivé de ces caprices impétueux, éclos en quelques heures, lui devenant une obsession irrésistible, ces caprices qui l'eussent fait criminel. De longue date déjà, il avait abdiqué son empire sur ces choses, s'avouant l'esclave absolu, inaffranchissable, de sa chair bouillante, éperdue à certains contacts, tant spirituels que matériellement manifestés. Depuis la répétition d'hier, il s'était mangé les sangs, d'appétences inassouvies, de désirs furieux: il n'était plus maître de lui.

Il avait la voix altérée un peu quand, s'approchant de Marguerite, il lui dit:

— Mademoiselle, vous êtes rudement jolie comme ça!...

A la ronde, il y eut des regards étonnés. Hein! Sary parlant de la sorte, poliment, à une artiste! lui qui ne faisait presque jamais de compliments, ou les disait en un langage de coulisses, mêlant les gentillesse aux grossièretés! Qu'est-ce donc qui se passait?

Marguerite souriait, légèrement oppressée par l'émotion du début. Ces premiers pas devant la rampe allumée, qu'elle allait faire bientôt, lui paraissaient avoir quelque chose de très solennel. C'était comme la prise de voile de la carmélite novice; elle allait, lui semblait-il, pénétrer des mystères...

Caverlat était dans le couloir, une grosse cloche à la main. Le vieil artiste, muet, la physionomie pensive, avait, pour ce jour-là, relégué ses allures de mouche du coche. Et la cloche de sa calotte grecque était agitée d'un petit tremblement imperceptible.

— Allons, hou te! sonnez!... dit Sary.

Caverlat n'avait pas entendu.

— Eh bien! sonne donc!

La cloche fut mise en branle, perçant ses tintins au milieu du bruit. Tout le monde s'était porté vers la scène. Deux ou trois femmes restèrent au foyer, causant avec les messieurs aux gants frais.

— ... On commence!... on commence!... disait Caverlat. Allons! Mesdames, choyez prêtes...

— Mais nous n'avons pas à faire, père Caverlat!

— Ça ne fait rien... En scène!... en scène, Mesdames! répétait le vieux, par habitude. Quand vous cherez là à vous tourner des yeux blancs, ça ne fera pas le chuchés de *Patrie*. En scène!... En scène!... Mesdames!

Jules Destrais venait d'arriver, et s'était mis derrière la coulisse du fond. Marguerite passa sans le voir, avec son père et sa tante. Il les rejoignit, près du manteau d'Arlequin, devant un pompier qui, accroupi, dormait déjà du sommeil du juste.

Il dit bonsoir aux parents. Marguerite et lui se serrèrent la main longuement, avec de petites pressions douces — et muets!... Une gêne pesait entre eux. Ce n'était plus la Marguerite d'hier qu'il retrouvait là; et cette transformation le blessait sans qu'il sût pourquoi. Mais l'embaras se dissipa peu à peu, tandis que, le rideau levé, la pièce commençait dans le silence lourd.

Dans la salle, ce silence fut trompé par quelques bruits mats de banquettes: des retardataires qui s'installaient. Puis ce fut tout. Marguerite s'était serrée contre Jules, et ils regardaient, par un trou foré dans l'encadrement, le camp des spectateurs, cette armée de têtes et de demi-corps, s'alignant et s'étageant en une symétrie correcte: puis aux balcons, de premières, de secondes, de troisièmes, jusque tout en haut, près du dôme en couleurs vives, devant les Molière, les Racine, les Corneille et les Shakespeare imperturbables — des corps penchés en avant, des cous tendus, toute cette humanité, tassée en harengs, pleine de vie à la fois et de silence. On eût entendu voler une mouche là, dans la coque d'œuf monstrueuse que paraissait le bâtiment, dans le cubage formidable de cette énorme salle où les spectateurs paraissaient autant de pantins immobiles, immuablement fixés sur leurs chaises. Parfois, cependant, un murmure étouffé passait là, comme une vague bruisante, partait d'en bas et montait, se perdait on ne sait où, au faite. D'autres fois, c'était

une houle de rires contenus, ou un infiniment léger souflet d'oppression, aux phrases pathétique...

— Quel coup d'œil, dit Marguerite. C'était étrange, en effet, cette salle, et cela donnait aussi un vague éblouissement de verroterie, les plumes de chapeaux, les poignées de lunettes, les cheveux, les dossiers de fauteuils se lustrant sous la lumière; les bijoux de femmes, les dorures d'ornementation, les cristaux à facettes des candélabres, jetant des éclats brillants... Marguerite subissait l'attraction hypnotique de ces choses, la pupille blessée et aussi caressée par elles; la jeune fille, vaguement bercée des mille et une sensations qu'elle éprouvait à ce moment, restait immobile, serrant seulement, des fois, le bras de Jules, à ses côtés.

Mais aux saillies comiques de Jonas, le sonneur, les rires tonnèrent franc. C'était Caverlat qui remplissait le rôle: avant d'entrer en scène, il avait confié sa calotte grecque à un machiniste, en lui recommandant beaucoup de sollicitude. — Il était très drôle, Caverlat! Le public riait aux larmes. Le vieux comédien trouvait des effets comiques intraduisibles... Et, au dedans, la plaie vive de son cœur torturé saignait; il n'entendait pas les ris du public: c'étaient des glas qui sonnaient en lui, lugubrement. Quand il sortit de scène, les soldats figurants, qui, dans la coulisse, avaient ri à ventre déboutonné, restèrent ébahis, stupéfaits, et regardèrent curieusement, avec des yeux ronds, ce vieillard, si drôle il y a quelques secondes, qui, tout à coup, pleurait maintenant, creusant son fard de rigoles sales où coulaient de grosses larmes amères...

Caverlat avait repris sa calotte au machiniste étonné, et s'en recoiffait soigneusement, tandis que des sanglots lui secouaient la poitrine.

Dans la baignoire des artistes, Louise jouissait du succès de Sary. Elle était gonflée d'orgueil intime, à voir que son homme tenait ainsi toute cette salle sous l'impression de sa chaude éloquence dramatique, qu'il la dominait de toute sa grandeur talentueuse.

Et le beau Karloo qu'il faisait! La belle passion qu'il mimait dans la fumeuse scène d'adultère avec la femme du comte de Rysoor! Que de cœurs de jeunes filles palpitaient dans cette salle, — comme avait palpité le sien naguère, avant les déceptions et les goulafrieries du collage! Une même caresse l'enivrait maintenant, la reportait à un passé récent, qui lui était comme un baume. Un baume à quoi? Elle ne savait précisément, impuissante à définir les causes de sa peine: mais des plaintes vagues se modulaient en elle, irréfléchies, insaisissables même, le élément splématique de l'agneau qui pleure toujours sans savoir pourquoi. Eh! si, du reste! Louise s'expliquait un peu, en une recherche de psychologie compliquée, ses lamentations aniniques. Il y avait là beaucoup de regret des éthers inaccessibles, qu'elle avait abandonnés dans un renoncement de tout, et dont la chimérique image s'était rénovée hier à la vue des deux tourtereaux extasiés devant l'autel de leur amour; des deux tourtereaux ayant apporté, passagèrement, dans l'air vicié du théâtre, dans le vent de corruption y soufflant de partout, une fraîcheur printanière et un encens de poésie, épuratif des vilaines choses. Il y avait également... ah! il y avait ceci surtout:

La veille, ce jourd'hui, avaient été pour Louise une succession d'heures lancinantes, brisant en elle bien des illusions encore. Sary, depuis hier, l'avait traitée avec une brutalité qui lui était inhérente peut-être, mais dont elle avait été mieux épargnée jusqu'ici. — la rabrouant à propos de tout et de rien, jurant et sacrant pour des vétilles. Il était préoccupé, inattentif à ce qui l'entourait, févieux et rageur. Et comme les caresses dont elle avait essayé de le consoler avaient été reçues! Dieu!...

La perspicacité féminine, cette dot des âmes faibles et aimantes, ne s'y pouvait tromper. Un instinct avertissait Louise que tout cela ne pouvait être le résultat de facteurs vulgaires; il y avait de la femme au fond... Quelle femme? Une femme, voilà tout. Qu'importait qui elle fût et ce qu'elle pouvait être. Eût-elle été reine ou prostituée, cueillie sur un trône ou débouffée de la fange, c'était une femme, une rivale, une voleuse du bien d'autrui. Et certes, il en était ainsi.

Un instant, à vrai dire, Louise avait songé à Marguerite Chaltin. Les exclamations de Sary l'avaient frappée: « Elle est épatante, cette petite! » Mais comment penser qu'il oserait, — en vampire, pardieu! — jeter ses vœux sur cette enfant, honnête ainsi, dont la vie, les amours et les parents eussent été, pour le larron, autant de motifs à repousser ses idées de rapt. Mais, au fait, n'ignorait-elle pas aussi ce qui se passait dans le cerveau enfiévré de son amant?

Et Louise souffrait...

Marguerite fut superbe, superbe de grâce et de vérité, dans son rôle pâle, dont elle avait tiré tout ce qui était humainement et théâtralement possible. Elle et Jules, tous deux, avaient eu un serrement de cœur à sa première entrée et tant qu'elle eut à jouer, il en fut de même. Blème, les dents serrées, exsangue d'émotion, le jeune homme était resté dans son coin de coulisse, ne quittant des yeux son amante que pour voir la salle: et ici, c'avait été, à la scène de la mort, une débâcle de larmes. Des messieurs pinçaient les lèvres, par crainte du ridicule; les femmes, moins fortes, déplaient des mouchoirs et s'y épanchaient naïvement. Cette banale sincérité populaire se manifestait aux galeries surtout, où des commères se mouchaient bruyamment; c'était le succès cela! Jules, suffoqué, le constatait. Et puis, les rappels, la relevée du rideau, le triomphe final salué d'applaudissements en tonnerre! Le talent de Marguerite se consacrait dès cette première épreuve; le père et la mère Chaltin étaient fiers comme Artaban. Ou avait embrassé, félicité, adulé la jeune débutante, et les artistes eux-mêmes tous enfants, avaient chanté l'étoile naissante. C'était triomphal!

On en causait, d'ailleurs, de ce début, au foyer. Sary se promenait de long en large très agité. Et comme il entendait au passage une remarque malplaisante de Léonce, — tranchant dans le bouquet laudatif, il s'arrêta:

— Si vous aviez seulement le dixième de ce que la petite a dans le ventre, dit-il, vous pourriez vous flatter!

Léonce était très blessée, et faisait la moue, mais Sary continua:

— Naturellement que vous allez lui taper dessus par derrière! Ça, on peut s'y attendre. Mais je vous dis, moi, qu'elle est rudement forte:

entendez-vous bien, rudement forte, et qu'on entendra parler d'elle! C'est une artiste, cette gamine, c'est une artiste! Vous verrez! Attendez voir!

On ne se récria pas, au reste, dans le larder-mau. Au contraire, tous opinèrent du bonnet, vaincus par la vérité. Seule, Léonce, piquée au vif, mijaurait dans le tas, et pour se donner une contenance, ébauchait des physionomies entendues.

— Ça me rappelle mes débuts, insinua Madame Vége. C'était tout à fait la même chose.

— Qui aurait jamais cru ça! répondit méchamment Albert, tandis qu'on souriait.

Mais cette pique perdit la moitié de sa saveur à cause d'une réflexion que débita le philosophe Ricaudet, fidèle à sa manie de clore les débats par une de ses sentences:

— Qui aurait cru ça!... Tu l'as dit, mon vieux Albert! Qui aurait cru ça de nous tous, hein! Car tous, moi comme toi, toi comme les autres, nous avons débuté dans les fleurs. On avait du feu sacré, de l'espoir, et une claque bien organisée nous saoulait plus que deux litres d'eau de vie à l'heure actuelle. Oh! là là! A cette époque on vivait de succès et on se serait bien passé de se fourrer des saucisses dans la gargoulette pour se soutenir le tempérament. Puis, à mesure qu'on se fait vieux, du vian! Les triomphes de la jeunesse s'en vont, et l'estomac reste deux fois par mois, au moins, vide pendant quarante-huit heures. Pour finir, on se retrouve comme Madame Vége, jouant les duègnes, ou comme moi, jouant les panmes! Non plus pour avoir du succès, mais pour boulotter... Ah! mon vieux, ne blague pas... Si quelqu'un de nous revoit la petite dans trente ans, ce qui est peu vraisemblable, il dira aussi, va: « Qui aurait cru ça! » Malheur de malheur!

C'était le directeur, M. Boiget, qui était aux anges! Et sa bedaine s'arrondissait encore, tout en boule, pendant qu'il se confondait en remerciements réitérés devant Marguerite. Elle acceptait la flottée des louanges, un peu étourdie, grisée de succès, abattue aussi par la suite des émotions. Boiget parlait de gloire, d'avenir, de grands rêves, — chiffant, dans un fouillis de verbiage sonore, des appointements fabuleux. Et il citait des exemples, en appelait aux mœurs d'illustrations anciennes, évoquait le souvenir des gloires de la planche... Habile homme, — oh! si habile, M. Boiget, sans qu'il y parût, — il serra aussi, avec effusion, la main de Jules Destrais, et, la bouche en cœur:

— Heureux mortel! affirma-t-il!...

Madame Chaltin avait les paupières humides, se berçait aux discours de ce petit homme gras, et aux félicitations d'alentour. Tout l'orgueil familial la travaillait: elle fut restée là, cette nuit entière, à se griser des propos enthousiastes. Mais Chaltin, secrètement heureux, gardait son extérieur frigide, ne prenant au surplus que ce qu'il fallait prendre de tout cela, et ce fut lui qui proposa de partir bien vite, lorsque, le spectacle terminé, tout le monde fut démaquillé et prêt à quitter le théâtre.

Il y eut des fâcheries bonasses, alors. Comment! on partait ainsi, après un tel succès! Ah! que non pas! De gré ou de force on emmènerait Chaltin au « Domino »; il lui fallait payer une tournée générale aux camarades. Il essaya de résister, mais rien n'y fit! Finalement il accepta. La sœur lui avait mis discrètement son porte-monnaie

dans la poche et le poussa du coude:

— Mais va donc! va donc! une fois n'est pas coutume!...

Il se résigna enfin, attendant les autres, tandis que sa sœur et sa fille s'en allaient, Marguerite au bras de Jules, qu'elle pressait éperlument...

— Rentrez vite! Ne prenez pas froid en route, n'est-ce pas? cria Chaltin.

De son trou béant, l'Alhambra rendait le monde avec effort, par goulées opaques, comme l'aviné qui crache à la terre-mère le surplus d'agapes trop glotonnement goinférées. Des flots noirs dégorgés arrivaient en paquets dans la rue, et se fusionnaient là, s'élargissaient, se plaquaient d'éclaircies, s'allongeaient au large, en taches d'huile. Gueule ouverte, le monstre se vidait l'estomac à la va-jete-pousse, et le boulevard de la Senne s'inondait de lui; toute une activité battait son plein aux abords, en un grouillis d'hommes et de femmes stationnant par groupes, ou filant prestes, disparus sous les manteaux et les capuches. Une file de voitures barrait le passage d'une ligne noire; elles prenaient leurs voyageurs et s'ébranlaient avec des grincements aigres, des claquailles de frotets, des jurons d'automédons, tout assourdis et vagues.

Il neigeait. Bruxelles, emmitouflé d'hermine, était dans le noir, sa robe de nuit blanche, épaisse et moelleuse. Et, à la faveur du gel, les pas mordaient dans la rappe du sol, un bruit de meurtrissure, sourd et monotone, craquant sans arrêt. Toutes clameurs s'étouffaient dans le capoton du ciel: fourrée d'ouate, la grande ville ne vagissait plus, silencieuse dans le mystère de la nuit. Autour des réverbères, dans la flottée de lumière, voltigeait des nuées de papillons blancs, flocons de neige roulés dans l'air en tourbillons vertigineux, par myriades folles. Et cela prenait tout, enserrait tout, s'apaisant à mesure, par couches lentes, mais sans trêve, dans la cadence des heures.

Par la sortie des artistes s'échappèrent enfin les invités de Chaltin: tout le monde y était, la troupe complète, sauf Marguerite et sa tante, et le directeur, M. Boiget, disparu comme par enchantement. Mais, en revanche, deux petites figurantes avaient gardé près d'elles leurs amoureux: à la bonne franquette; tiens, on ne devait pas se gêner! D'ailleurs, ces messieurs offriraient un verre après Chaltin; ils n'étaient pas chiens, au contraire...

Cependant Madame Vége trouvait, tout bas, que c'était inconvenant d'amener ainsi des étrangers. On n'avait qu'à lui faire payer à boire à toute la ville de Bruxelles, alors, à Chaltin! C'était vraiment d'un sans-gêne!...

(A continuer.)

Spectacles de la semaine

MONNAIE. — Vendredi (7 h. A/2) Faust. PARC. (8 h.) — Mariage forcé. — Clara Soleil. VAUDEVILLE (7 h. 3/4). — La Famille Pont-Biquet. ALCAZAR (8 h.) — Bruxelles-Electrique. MOLIERE (8 h.) — Les Pommes du voisin. ALHAMBRA (8 h.) — Carmen fin-de-siècle. BOUFFES DU NORD (8 h.) — Les Petites mains, Colet Boussel. THÉÂTRE FLAMAND (00/0). Redêche. HIPPODROME RUSSE. Brasserie Flamande, à 8 heures. CIRQUE SCHUMANN. — Tous les soirs à 8 heures, grand spectacle hippique. Concert Viennois, rue Jules Van Praet (Bourse) de 7 h. à minuit. Tous les soirs Mlle Eugénie Laugé. Entrée libre.

A L'ÉCONOMIE

RÉPARATIONS IMMÉDIATES DE VÊTEMENTS en tous genres.

Changements de toute espèce. Travail à façon, et à forfait. Rebordage et retournage. Teinture et dégraissage.

Maison BIDOUL
TAILLEUR
RUE DE BRABANT, 180, BRUXELLES.

HOTEL DUVIVIER
RESTAURANT

Boulevard du Nord, 152, et Rue de Malines, 26
BRUXELLES
Jardins et Galerie

A LA BOTTE HONGROISE
M^{me} J. CANQUELAIN
3, Avenue de la Reine, 3
SCHAERBEEK-BRUXELLES

Grand choix de Chaussures
pour Hommes, Dames et Enfants
A TOUS PRIX
Souliers de luxe. — Grand assortiment de feutre
Atelier spécial pour les Réparations.

Demandez partout

le **Chocolat**

Baron

le **Roi des Chocolats.**

Dépôt général :
Rue de Cologne, 227
Bruxelles-Nord.

A la Croix funèbre

J. VAN NEROM · JORION
Marchand de Cercueils

Maison fondée en 1835
62, RUE DES PALAIS, 62
(Coin de la rue Rogier)

Exposition permanente de Cercueils, Couronnes et Croix. — Spécialité de la Maison : Placement de Chambres ardentes.

ENTREPRISE DE POMPES FUNÈBRES

M^{lle} **Anna GRÉLOT**

Ex-Elève de la Maternité de Bruxelles
Accoucheuse, Diplôme de 1^{re} Classe
32, RUE CLÉMENTINE, LAEKEN

Consultations, Prend Pensionnaires, Bons soins

IMPRIMERIE · CHROMO · LITHOGRAPHIE
ARTISTIQUE

STUNGES et Cie

3-5, RUE CORNEZ-DE-GREZ, 3-5
BRUXELLES

Spécialité de Cartes-Reclames (chromos). —
Étiquettes. — Reproduction de Tableaux. —
Tableaux-Annonces.

Télégr. Stunges, Bruxelles

BRASSERIE DE BORNHEM

J.-J. PAUWELS
MARCHAND DE BIÈRES

138, Rue Royale-S^{te}-Marie, 138

SALLE DE SOCIÉTÉ DISPONIBLE

Allez-y déguster les bières de Bornhem, saines et pures fabriquées avec des grains et houblons de tous premier choix.

Livraison par fûts et par bouteilles

Prix-courant sur demande

GRANDE LAITERIE MODÈLE

RUE FRANSMAN, 142, LAEKEN

Allez tous voir ce magnifique établissement, le plus beau et le plus grand des environs de Bruxelles.

Tous les Dimanches

GRAND CONCERT

SUIVI DE BAL

Le soir, illumination du Jardin, flammes de bengale, projections lumineuses et grand feu d'artifice.

Restaurant à prix fixe et à la carte

Salle de 200 mètres, disponible pour Sociétés, Banquets et Noces.

Spécialité de Gaufres à la vanille, Café-Cramique, Anguilles, Fromages, etc. Jeux divers pour enfants et familles.

Grand Hippodrome

N. B. — Le tram vicinal qui part de la gare du Nord s'arrête à la Laiterie Modèle.

LE DIABLOTTIN



Annonces à la ligne et à forfait.
Rédaction et Administration : 15, Rue Henri Maus, Bruxelles.
Bureaux ouverts tous les jours de 9 h. à midi et de 3 à 6 heures.

Directeur littéraire : Georges Bazet.
Gérant responsable : ISIDORE DE NEEF.

ABONNEMENTS : La Belgique . . . un an fr. 5 »
Dépositaire gén' p' les aubettes de l'agglomération bruxelloise :
M. DECALONNE, 22, rue d'Angleterre.



???.....

Histoire de chasse

Dans la famille du baron de Bracquenlerd, on n'enrayait pas avant cinquante-cinq ans, on ne dételait qu'à soixante-dix et l'on mourait quasi-centenaire. Aussi les Bracquenlerd jouissaient-ils, dans leurs terres et sur le boulevard, d'une belle réputation de robustesse amoureuse, et de vigueur physique. Ils étaient tous, de père en fils, taillés comme des porte-faix, et souvent la seule vue de leur carrure produisait chez les demi-mondaines le petit frisson précurseur du béguin et leur procurait de fatigantes bonnes fortunes. Fatigantes... par tout autre qu'eux, car ils justifiaient leur renommée par la rigidité de leurs principes et leur extrême résistance dans les galantes campagnes.

Le baron Hercule était digne de ses pères, et de tous les travaux de son mythologique patron, le treizième eût été par lui préféré. C'était, à quarante-trois ans, un gaillard haut en couleur, militaire d'allures, fier de ses biceps, excellent en tous les sports.

Chasseur déterminé, il comptait parmi ses gibiers d'élection, à la ville comme à la campagne, le lapin, la grue et la bécasse.

Tandis que son père, qui avait dételé, terminait sa longue carrière en un doux et confortable gâtisme, juste couronnement d'une existence de bâton de chaise, le baron Hercule fricotait son patrimoine en avance d'hoirie, à la grande satisfaction de ses innombrables maîtresses. S'il tenait de famille par certain côté, il avait des idées fort modernes, dont la meilleure était la haine du mariage. Comprendre si bien le célibat eût été, d'après lui, sottement superflu après une visite chez M. le maire, et il avait coutume de répéter que le chiffre des malheureuses qu'il faisait était assez gros pour qu'il ne fût pas besoin d'y ajouter une victime légitime.

— Si je ne me marie pas, déclarait-il, c'est par respect pour le mariage : je voudrais ne pas tromper ma femme, et je la tromperais inévitablement.

Et ce disant, il avait raison, en bonne logique.

* *

La race des barons de Bracquenlerd était une vieille branche. Ils s'étaient croisés bien des fois, et le baron Hercule continuait cette agréable besogne. Tout ce qui était féminin lui était bon, depuis la plus infime des gothons jusqu'à la séduisante marquise de Bienlefer, dont l'aventure avec Hercule avait fort égayé Trouville. Ce n'était donc pas un délicat, et, le moment venu, il s'inquiétait peu de se rappeler si une porte doit être ouverte ou fermée. Les paysannes de sa seigneurie savaient bien cela, et quand, l'automne commençant, le baron arrivait tracasser le lièvre et le perdreau, les plus sottes s'enfuyaient dès qu'elles entrevoyaient à l'horizon, dans la solitude de la campagne, cette silhouette connue. Les plus sages faisaient semblant d'éviter le maître, et, bientôt rattrapées, en étaient quittes pour dire avant : *Je ne veux pas*, et après : *Je n'ai pas voulu*.

Comme le baron n'était pas avare, ça ne tirait pas à conséquence. S'ils venaient d'aventure à apprendre la chose, les vieux hochaient la tête avec un sourire finaud, et les jeunes serraient les dents, dans un accès de colère très dissimulé et, en fin de compte, très platonique. Hercule avait la poigne trop métallique et les épaules trop larges pour qu'il en fût autrement.

D'ailleurs, il en avait toujours été ainsi, et la salacité des de Bracquenlerd était proverbiale dans le pays. Tous les arbres de leurs futaies en savaient quelque chose, et ils s'étaient méconduits dans chaque coin de leurs propriétés. Aussi des légendes naïves couraient, que le baron actuel n'aimait guère à s'entendre rappeler. L'on rapportait qu'ayant jadis brutalement mis à mal, au retour d'une partie de chasse, une jolie ribaude rencontrée au détour d'un bois, un des sires de Bracquenlerd s'était trouvé ne tenant plus entre les bras qu'une horrible vieille, hideuse incarnation de quelque féo malaisante, soucieuse de châtier la lubricité de la famille. Et les commères déclaraient avec onction qu'un jour pareille aventure arriverait au baron Hercule, qui serait ensorcelé comme son aïeul, et puni... d'indifférence à perpétuité. Superstitieux en sa qualité de joueur, religieux en sa qualité d'élève des jésuites, Hercule ne plaisantait pas volontiers sur ce point, et ses amis le taquinaient parfois, après boire, au sujet de la sorcière qui devait être sa dernière maîtresse...

* *

Un bel après-midi de novembre le baron Hercule de Bracquenlerd était en chasse, accompagné seulement de son très fidèle Carabas, un limier sans rival, qui portait la queue indécemment relevée. La matinée n'avait guère été fructueuse, et déjà le soir tombait. Six lieues restaient à faire au baron, qui commençait — le contenu d'une formidable gourde actuellement vide y aidant — à se sentir les jambes lourdes et la tête chaude. La campagne s'assoupissait sous l'édredon des brumes...

Hercule allait, songeur, le cerveau emplí de visions vagues qui n'avaient qu'un lointain rapport avec les préoccupations d'un chasseur breidouille. Ainsi qu'il lui arrivait de coutume en ces occasions il pensait à l'agrément qu'il y aurait à lier, au moment même, avec M^{lle} Hortense, une jeune

modiste levée depuis six mois et dont il n'était pas encore saoul, une petite conversation intime dont les détails enflammaient l'imagination.

Pour M. de Bracquenlerd, la personnalité d'Hortense n'était guère indispensable, quelque-une de ces jeunes rustaude sur lesquelles il avait quasiment rétabli le droit de cuissage eût suffi à cette soif subite, mais pas un jeune rustaude à l'horizon... Et le baron Hercule de Bracquenlerd continuait sa marche d'un pas qui n'était pas toujours bien régulier ni bien assuré...

La nuit était presque close, quand il aperçut à la lisière d'un petit bois ce qu'il croyait lui falloir, une de ses manantes en maraude, ramenant en un lourd fagot le bois mort de ses taillis. Le dos tourné, la croupe en l'air, la femme absorbée dans sa besogne, n'avait pas entendu venir Hercule. Aussi celui-ci ne perdit pas son temps en pourparlers et profita sans vergogne de la situation... Un pudique nuage voila à cet instant la lune, qui se levait...

Mais, quand le baron Hercule de Bracquenlerd fut calmé, il demeura médusé sur la place, tandis que la femme, d'une voix chevrotante et cassée par l'âge, lui disait avec simplicité :

— *Ah merci bin, m'sieu l'baron, c'est bin d'la politesse pour moué... Et y avait vingt-cinq ans qu'ça n'était pas arrivé...*

Et Hercule reconnut l'antique Jacqueline, une contemporaine de sa nourrice, vachère chez l'un de ses métayers. S'il ne la battit pas, ce fut par peur du ridicule...

Mais le beau de l'histoire, c'est que ses amis affirmèrent que, depuis lors, le pauvre baron est... ensorcelé plus souvent qu'à son tour : le souvenir de Jacqueline fait parfois sur son tempérament un effet désastreux, paraît-il.

Ainsi se vérifient les légendes !

ARCHIBALD

Chronique Théâtrale

CIRQUE ROYAL. — La troupe Busch.

Les traditions s'établissent vite à Bruxelles. Les sportsmen, les hommes de cheval en général, et aussi le gros de la population bruxelloise, qui raffole comme on sait, des exercices de cirque, étaient déjà pour ainsi dire habitués à voir chaque saison M. Wulff et sa troupe reprendre possession des immenses locaux de la rue de l'Enseignement. Il y avait là une véritable popularité.

Cette année, on ne verra ni M. Wulff, ni l'Auguste indigène qu'on s'était accoutumé à applaudir, ni l'ours Caviar devenu quasi-légendaire parmi les *ketjes* bruxellois. Mais, dès la première, M. Busch, le nouveau directeur, qui a l'air de connaître son public — il a d'ailleurs pu l'étudier l'an dernier — a su démontrer qu'on ne perdrait rien au change.

La réouverture du Cirque royal constitue un petit événement dans le monde hippique ; l'événement, cette année, n'a pas été au-dessus des prévisions les plus optimistes.

Ceux qui admirent les chevaux, ceux qui adorent les écuycères, ceux qui raffolent des culbutes de clowns ont pu se déclarer satisfaits. Et à en croire M. Busch lui-même, ce ne sont encore là que des promesses.

Le programme, très fourni, ne saurait être passé en revue par numéro. Il faut mentionner, parmi les « attractions », en première ligne le travail des cinquante chevaux en liberté, qui a contenté les plus difficiles parmi les connaisseurs en dressage, les Daubars, dont la voltige aérienne est simplement vertigineuse, et la baronne Camille de Walberg, qui a fait de la haute école avec aisance et noblesse.

Le public, nombreux comme toujours en cette occasion, ne s'est pas ménagé ; tous les mondes y étaient représentés, et s'unissaient dans l'applaudissement.

M. Busch a enlevé l'unanimité des suffrages ; il lui reste à se maintenir digne de la faveur qu'il a su conquérir d'emblée, et, à en juger par les petits potins des couloirs ; il se propose, pour ce faire, d'étonner les Bruxellois par quelques spectacles d'un genre inédit. Il a bien des chances de réussir en cette tâche fructueuse.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — La famille Pont-Biquet.

Un succès du boulevard, première nouveauté de la saison parisienne, qui nous arrivait avec la recommandation de la presse et de la réputation de son auteur Bisson, un nom d'heureux augure au théâtre, pour rééditer la vieille plaisanterie de rigueur.

Cette fois encore le nom de Bisson n'a pas menti, et le calembourg est resté exact. Cette *Famille Pont-Biquet* est une farce fort drôle, si non toujours très fine, où se heurtent dans les multiples péripéties d'un ingénieux imbroglia, les mœurs bourgeoises et les mœurs des banquistes. — Prière de ne pas imprimer banquier, nous tomberions dans le *Prince d'Aurec*. — Les tribulations dont sont cause, pour l'austère Pont-Biquet, un juge convaincu de la nécessité sociale de sa mission, et pour son genre la Regnette, la dompteuse Carmen et son mari l'Homme-Poisson, ont fortement égayé les spectateurs habituels du Vaudeville.

Le troisième acte, où, selon la bonne règle de ce genre de théâtre, « l'intrigue » se corse et se dénoue brusquement, a été un véritable triomphe de rire. Bon nombre de braves gens sont rentrés chez eux avec des points de côté, et ont payé d'une forte migraine la continuité de leurs esclaflements. Le Vaudeville, qui a cependant, dans sa carrière déjà longue, tenu pas mal de succès, aura eu rarement d'aussi durables succès. Tout ce que Bruxelles compte d'amis du franc rire ira s'esbaudir à la *Famille Pont-Biquet*.

Les interprètes ordinaires du théâtre, soutenus tout le temps par le public, n'ont pas eu de peine à être excellents. On les a fêtés selon leurs mérites, et on a applaudi aussi les prodigalités de la direction : un décor et des accessoires nouveaux.

THÉÂTRE DU PARC. — Clara Soleil.

Il n'y a malheureusement pas grand'chose à dire de cette reprise de la pièce de Gondinet et Sivrac, dont le succès, qui ne fut pas mince sur la même scène, il y a quelque six ans, semble décidément épuisé.

Clara Soleil, comme beaucoup d'autres comédies de Gondinet, était destinée à vieillir rapidement. Tout y date, les caractères et les usages ; l'impression qui résulte du spectacle est que décidément nous changeons et nous vivons terriblement vite.

L'idée de cette reprise n'est pas heureuse, et M. Alhaïza, devant la froideur du public, doit être le premier à le reconnaître. Quelques critiques, dont la bienveillance n'est pas le défaut dominant, ont cru en ces circonstances, pouvoir insinuer que la direction du Molière et celle du Parc sont choses très différentes, que l'on peut échouer ici, réussir là, etc. Comme s'il s'agissait d'autre chose que d'une erreur, réparable au premier changement d'affiche.

Avoir été directeur du Molière, directeur heureux et estimé, est-ce donc une si mauvaise note ? Il y a là une tradition subtile, pareille à celle qui s'attache à l'artiste débutant, dont la seconde œuvre est infailliblement déclarée inférieure — souvent de très bonne foi — à la première, uniquement parce qu'elle est la seconde.

Mais, pour faire taire les médisants, étrangler la légende, M. Alhaïza doit nous donner autre chose que *Clara Soleil*.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — Faust fin-de-siècle.

Dire que ce Faust est digne de sa devancière *Carmen*, c'est en dire d'un tout tout le bien et tout le mal possibles. Et pourquoi du mal ? Dans notre époque morose, il est assez louable de nous faire rire un peu malgré nous, et il faudrait être bien réfractaire à ce que Rabelais nommait « le propre de l'homme » pour ne pas se déridier à l'Alhambra.

Tout cela est sans doute plus « fin-de-siècle » que fin tout court, mais les acteurs y mettent un tel diable-au-corps qu'on ne saurait tenir rigueur.

Dans l'éblouissement des costumes et des décors, parmi les tournements des ballets au infatigables danseuses, paraissent quelques allusions politiques qui, si forcées qu'elles soient, ne sont pas indifférentes à la salle. Le talent de sauteurs et de clowns, de plusieurs des interprètes s'en accomode d'ailleurs parfaitement.

Le public rit et applaudit, la soirée passe, et la direction remplit sa caisse. *All right ! ! !*

FORTUNIO.

MUSÉE CASTAN. — Miss Samson.

M. Castan fait en ce moment courir ce que Bruxelles compte d'amateurs d'exercices physiques ; et, comme toujours, il a eu la main heureuse.

Miss Samson, une charmante jeune fille, dont les muscles robustes inspirent autant d'admiration que de respect, étonne les spectateurs par sa grâce et sa force ; elle a surtout une mâchoire à croquer... plusieurs budgets.

Les boxeurs, Greek George, le champion américain, et son *partner* Rob Balmuni, se servent à merveille de l'arme que la providence a placée au bout du bras de chaque bon Anglais ; leurs coups de poing sont héroïques.

Il y a aussi un lutteur Turc « Alibé » qui ne laisse pas périliter le renom de solidité de ses concitoyens.

Et pour finir, M. Castan nous annonce pour jeudi un phonographe perfectionné qui, paraît-il, parle beaucoup mieux que la plupart de nos *honorables*.

Ce qui, entre nous dit, ne doit pas être bien difficile.

CABRION.

Prime à nos lecteurs

Toute personne pouvant justifier d'une collection complète du *Diablotin* aura droit à un abonnement de lecture à prix réduit (1,25 fr. par trimestre), avec faculté de lire 30 volumes par semaine.

Pour renseignements complémentaires s'adresser 22, rue d'Angleterre, à la *Bibliothèque moderne*, ouverte tous les jours non fériés de 8 heures du matin à 7 heures du soir. Sur demande le bibliothécaire se rend à domicile.

Les Litanies des seins

Que j'en ai vu de par le monde,
Et chez la brune et chez la blonde,
Des seins qui semblaient se bomber
Avec des rondeurs sculpturales
Au fond de leurs niches claustrales !...
Mais combien j'en ai vu tomber !

Et combien de qui l'existence
N'est qu'un mythe sans consistance
Qui ne soutient pas l'examen :
Peut-être ont-ils été nagueurs ;
En tout cas, il n'y paraît guère ;
Peut-être seront-ils demain !

J'en sais qui font, grâce au corsage,
Des illusions de mariage
Sur le désert de l'estomac,
Mais qui, nus, sont flottants et vagues,
Et font l'effet d'antiques blagues
A jamais veuves de tabac.

Il en est d'autres qui, plus amples,
Ont la majesté des vieux temples
Écroulés. Qu'ils dorment en paix !
Ils ont du temps subi l'insulte,
Bien que soit aboli leur culte,
Ils ont droit à tous nos respects.

Cachez, cachez à la lumière,
Avec le mouchoir de Molière,
Ces seins que je ne saurais voir ;
Gardons nos vers dithyrambiques
Pour des modernités plastiques
Plus dignes de nous émouvoir.

— A vous s'adressent nos prières,
Jeunes seins dont les lignes fières
Proméinent suffisamment
Pour affirmer leur opulence
Sans tomber dans l'incontinence
D'un excessif débordement ;

A vous dont la rondeur sincère
Rend le contour peu nécessaire
Des cotons amplificateurs,
Et qui, sans peur et sans reproche,
Bravez impunément l'approche
De nos regards inquisiteurs.

Pourvu que nous trouvions, en somme,
Ce que les mains d'un honnête homme
En leurs dix doigts peuvent tenir.
Il nous suffit, et n'ayez cure
D'outrepasser cette mesure
Qui convient à notre désir.

Soyez ferme ; mais sans rudesse ;
N'opposez à notre caresse
Ni férocité, ni raideur ;
Sous la guimpe qui vous protège
Ayez la blancheur de la neige,
Mais n'en ayez pas la froideur.

Que vos deux collines jumelles
S'espacent pour laisser entre elles
Un intervalle où nos baisers
Puissent un peu reprendre haleine
Au moment de quitter la plaine
Et d'affronter vos pics rosés.

Oh! mais surtout, pour qu'on vous aime,
N'imposez pas trop long carême
A nos désirs. Ayez pour eux
Des complaisances infinies
Et nous dirons vos litanies
Sur des rythmes dévotieux.

Seins bénis et béatifiques,
Fleuris de roses peu mystiques,
Sources de délectation
Où viennent s'abreuver nos fièvres,
Laissez-nous approcher nos lèvres
De vos coupes d'élection.

Portes du ciel ! Halte suprême
Où le voyageur de lui-même
S'arrête — avant d'entrer au Port !
Refuge du pécheur ! Asile
Où vient le pénitent débile
S'endurcir à pécher encore !

Oreillers jumeaux de chair blanche !
Autels où notre front se penche
Et dont on célèbre à genoux
Les glorieux et saints offices !
Seins élémés, soyez-nous propices !
Seins pleins de grâce, exaucez-nous !

ARMAND MASSON.

Epilogue

Monsieur et Madame Rondecuri (50 ans) ont entendu parler beaucoup du Sar Peladan. Pour « le voir de près », ils ont été entendre sa conférence au Cercle « Pour l'Art ».

La conférence le-minute. Monsieur et Madame Rondecuri sortent, très ahuris. Dans la rue, ils se regardent l'un l'autre avec hébétude.

LUI. — Ouf !... il fait frais...
ELLE. — Qu'est-ce qu'il a voulu dire?...
LUI. — Qui ?
ELLE. — Mais le machin, là... le Sar Pel...
LUI, grognant. — Péle le ventre !
ELLE. — Non... Adam.
LUI. — Fiche-moi la paix, tu ne comprends rien !
ELLE. — As-tu compris, toi ?
LUI. — Tiens, parleu !... Quand on est instruit...
ELLE. — Eh bien, explique-moi ?
LUI, furieux. — Ah ! mais !... Ah ! mais ! non, hein ! tu ne penses pas que...
ELLE. — Mais... tu peux bien me dire ça...
LUI. — Nous n'avons pas le temps. Allons nous coucher. Je dois être au bureau à neuf heures du matin, moi, tu sais...
ELLE. — Oui, je sais... (aigre) puisque je dois me lever la première pour te faire du café... Ça ne t'empêche pas de me dire en marchant... Voyons, le Graal... qu'est-ce que c'est ?
LUI, assez timidement. — Tiens, c'est un... oiseau... On voit bien que tu n'as pas été longtemps à l'école...
ELLE. — Et la Rose-Croix?...
LUI. — C'est une fleur... tiens ! Dieu qu't'es bête ! (Illuminé.) Ça vaut de *rosa*, la rose, et *crux*, *crucis*... la croix...
ELLE. — Ah !... (Un silence.) Et... Beauséant ?...
LUI. — Beauséant !... Beauséant !... Mais c'est... c'est... (Austère.) Madame Rondecuri, vous êtes mère de famille !... Changeons de conversation...

Ils passent le pas, rentrent chez eux. Le lendemain, Madame Rondecuri, très fière, raconte à une amie qu'elle a très bien compris la conférence, mais que « ce n'était pas pour les jeunes filles ».

(Reproduction interdite.) GUY.

LIT DE CABOT

(MEURS DE COULISSES)

PAR

Henri KISTEMAËCKERS Fils

Eu sortant il y eut de petits cris. Oh! de la neige! Ces dames avaient trouvé une amulette, et riaient comme de petites folles, en se cachant, frileuses, sous les collets relevés.

Sary ne desserrait pas les dents. Louise, dehors, s'approcha de lui, et voulut lui prendre le bras. Mais il eut une retraite de corps ennuyée. Et comme elle insistait :

— Ah! zut! fit-il tout haut. Sont-elles crampons, ces femmes! On ne peut pas être un instant tranquille!...

C'était la première fois qu'il agissait ainsi devant les camarades. Louise reçut cette brutalité en public comme un coup de poing. Cela fut douloureux, oh! douloureux!... Elle crut tomber là, la gorge étranglée. Dans le groupe, on papotait : décidément, il avait un béguin, Sary, pour la « nouvelle ». Il ne fallait pas avoir une bonne vue pour comprendre ça; c'était rien visible! Ah! mince! Et c'était l'autre, Louise, qui allait en souffrir. Tant mieux! On n'a pas besoin d'être si sotté d'un homme... Elle n'aurait que ce qu'elle méritait.

Comme s'il eût voulu confirmer ce qui se disait tout bas, Sary, s'adressant à Chaltin, de façon qu'on pût l'entendre :

— Il n'y a qu'une femme qui me botte, mon vieux! dit-il. Une seule! C'est ta fille! Ah! celle-là, vrai de vrai, c'est une femme, et une rude... Mas-tu vu ce tempérament-là ce soir? Un rôle appris en un jour et demi! C'est à s'en crever d'admiration! Ah! N... de D...! heuroux père!

Toute la troupe marchait vite, pour n'avoir pas froid. Un peu plus loin, Sary, plus discrètement, continua :

— Tiens, mon vieux Chaltin, c'est des bêtises, mais c'est vrai, je te jure... Si ta fille n'était pas fiancée, eh bien, là... je lui ferais ma cour, et si ça allait bien, après M. le maire, nous ferions de la direction à deux... On serait heureux tous ensemble...
Chaltin eut un soubresaut, regardant Sary dans les yeux. Puis il haussa les épaules, se trouva bête d'avoir pu penser seulement... et il dit, avec beaucoup de simplicité :

— Tu es maboul! Tu es fou, Sary...

Puis en riant :

— D'abord, entre nous, ce n'est pas d'un gars comme toi que ma fille aurait voulu... ni moi peut-être...

Et il conclut, sérieusement cette fois :

— D'abord, il n'y a pas question de ça... Tâche d'être gentil, tu viendras aux noces... Il faudra être convenable surtout.

Il se turent, alors, longuement, Sary rageant en lui, d'impuissance, les tempes gonflées, M^{me} Jane, la coquette, cria :

(1) Reproduction interdite.

— Chaltin! vous y êtes d'un grog au rhum! pour moi, je vous préviens!...

— Moi aussi! moi aussi! crièrent les autres. Ce sera bon après le froid!...

— Prenez donc un bovril, disait Albert aux dames. C'est une boisson nouvelle que j'affectionne fort... C'est très bon...

— Va pour un bovril! Mais nous ne sommes pas encore arrivés.

— Ah! mes pauvres amis, disait Ricandot, qui se léchait le palais à la pensée de la tamponne qu'il allait s'allonger, — ah! mes pauvres amis! Vous ne faites rouler avec vos grogs et vos bovrils! Tenez-vous en donc, comme moi, à la bonne boisson de nos pères. Collez-vous de l'eau de vie sur les boyaux! L'eau de vie, ou l'eau de vie belge, le genièvre, voilà la santé, voilà le bonheur! voilà le rêve! Mais vous avalez, vous autres, un tas d'histoires modernes, mêlées, tripotées, et fades. Les hommes boivent ça pour poser; les femmes le boivent pour avoir le plaisir de licher des consommations chères sur la bourse des messieurs qui paient!... L'eau de vie, vous dis-je! Voilà le Dieu!...

— Et vous, père Caverlat, qu'est-ce que vous prenez? dit doucement Louise, pour parler de quelque chose.

Elle s'était retirée tout en arrière de la petite caravane, après la sortie de Sary, et avait pris le bras de Caverlat, qui allait péniblement dans la neige. Il sentait que Louise souffrait aussi, et leurs peines, de la jeune fille et du vieil homme, se consolait l'une l'autre, en une fraternité touchante... Père Caverlat grelottait sous un méchant petit paletot étriqué, vieux comme lui-même; Louise lui offrit son châle, pour s'entourer le cou, et se cacher les oreilles, — et comme il refusait, elle le lui mit presque de force.

— Je veux moi!... Allons, je veux!...

Il se laissa faire, heureux tout de même, au fond, d'être dorloté un tantinet de la sorte. Et Louise eût voulu, de toute son âme, apporter un peu de baume au cœur ulcéré de cette pauvre ruine humaine, cette victime du cloaque, ce vieux chien galeux, martyr du théâtre. En somme, il devait souffrir plus qu'elle encore!

Ils rasaient les murs, au cul de la troupe, mornes et retirés, comme s'ils eussent été les valets des autres, qui marchaient allègrement, joyeux et bruyants...

C'est dans la salle basse du « Domino » qu'ils entrèrent tous, animés par leur course au clocher dans la neige, le dos blanc et les visages rosés.

— Tiens! tiens! fit ironiquement Albert, Madame Véga n'est pas démaquillée!

Et il ajouta, espérant un effet de rire :

L'habitude est une seconde nature!

— Des grogs! des grogs! criait Jane.

— Non, des bovrils! protesta Albert.

Il y eut une petite discussion. Prendrait-on des grogs ou des bovrils? On finit par se décider pour les bovrils, parce que c'était un changement.

— Mais si c'est mauvais, vous savez, je vous tance! dit Jane.

— Taisez-vous, mon petit chat bien aimé... Croyez les gens intelligents, riposta Albert.

Tout le monde se pelotonnait, dans la bonne chaleur que prodiguait généreusement un poêle

rouge. Et on se tut d'abord, pour bien jouir de cette transition, après le froid du dehors. Léonce était allée au feu, et s'amusait de voir fondre les blocs de neige tassée galochant ses bottines. Quand quelqu'un entrât, on tournait la tête d'un mouvement automatique, et quelquefois c'étaient des exclamations :

— Tiens! Un Tel! ça va bien?... Ça boulotte?... Succès ce soir?

— Mais pas mal, pas mal... froidement, disaient les nouveaux venus en allant au poêle pour se chauffer les mains.

Dans un coin, deux rastaquouères jouaient à l'écarté avec conviction, sans voir ce qui se passait autour d'eux.

Peu à peu les langues se délièrent. Baudour, le troisième rôle, trouva quelques mots drôles qui égayerent la table, et on estima que le bovril était très bon. Albert exultait, rengorgé, et Darsy, la seconde ingénuité, lui passait la main dans les cheveux en disant :

— Ce sacré Albert! Il a toujours des découvertes comme ça? Il n'y a que lui! Ah! ce sacré Albert!...

Tout au bout de la table, Caverlat et Louise s'étaient assis, et se tassaient. Ils regrettaient presque maintenant d'être là, au milieu de tous, qui leur étaient odieux, avec cette joie intempes-tive faisant la nique à leur chagrin, cette joie qui sonnait faux à leurs oreilles. Caverlat tournait obstinément sa cuiller dans son bol, l'air hébété... Louise contemplant Sary...

Jambes mêlées sous la table, les messieurs à gants frais et leurs maîtresses les deux figurantes, s'en coulaient de rigides à l'oreille, — propos égrillardes qui faisaient partir des fusées de rires mettant M^{me} Véga hors d'elle. La duègne finit par dire que c'était indécemment! On lui rit au nez. Alors elle se fâcha.

— Indécemment!... Mais oui, indécemment!... Il est parfaitement connu qu'on ne se parle pas à l'oreille en société, surtout pour dire des saletés. Les usages mondains...

— Malheur! parlons-en! cria Albert. M^{me} Véga va dans le monde!... Oh! là là!

Ce fut le signal de racontars sans fin. La duègne protesta. Mais certes, elle avait été dans le monde! Ainsi à Rouen, où elle avait fait deux saisons, on l'invitait partout dans la haute société.

— Pour rincer les bouteilles! interrompit Albert qui décidément avait une dent contre M^{me} Véga.

— Mais non, Monsieur, ne vous déplaît! On me recevait pour mes... charmes... ma distinction. Même qu'on m'a fait un bénéfice splendide... Une rivière de douze cents francs au moins... Et des bouquets... des bouquets... hauts comme ça, tenez!...

— Moi, dit Léonce, ça me rappelle mon bénéfice en Russie, à Saint-Petersbourg. Ah! les Russes, voilà des gens au moins! Telle que vous me voyez, j'ai causé au Tzar, moi. Un charmant homme, le Tzar... Je ne sais pas comment il peut se trouver de mauvais gens, des nihilistes pour lui vouloir du mal!

— Pardon! Pardon!...

Et Baudour se leva pour faire une profession de foi politique. Le gouvernement russe était le « monstre slave »! Parfaitement, on avait raison de vouloir mettre bas cette négation de la civilisa-

tion contemporaine. Il était odieux de penser que, cent ans après la grande Révolution française, il y avait encore sur le vieux continent une autocratie qui battait les citoyens au knout!...

— Je n'ai jamais vu ça, moi!... interrompit violemment Léonce. Ce sont des contes! Au contraire, nulle part les gens sont aussi heureux qu'en Russie, ni aussi libres!... Ah! les Russes!... C'est autre chose que les Belges, allez!... Vos sales Belges!...

— Moi, je n'aime les Russes que quand ce sont des pommes de terre frites, conclut Baudour.

On s'en roula. Ce Baudour! était-il spirituel tout de même! Et amusant donc! Ça, c'était un vrai copain, un vrai bon zig!

Ricandot déclara qu'il se foutait du Tzar, mais qu'il aimait plus le bon pain de chez lui que de son pays, et que cela consolait le pays de son sale gouvernement.

Les messieurs aux gants frais, sur l'invite bruyante de leurs dames, offrirent des tournées, mi-cour galant, mi-tychich. On prit du rhum, cette fois, pour faire passer la sauce, comme disait Darsy. Puis on en reprit... Doucement, sous les insinuations de l'alcool, et dans la chaleur de la salle, dans la fumée grisante des cigarettes dont les bouffes montaient au plafond en volutes, les têtes s'échauffaient. Albert proposa de boire au succès de *Patrie* et de la « nouvelle ». On se leva et on choqua les verres. Louise trinqua aussi, mais sa main tremblait. Elle était sûre maintenant... Il n'y avait plus à s'y méprendre... Caverlat également s'était levé, et restait encore debout quand tout le monde s'était remis en place déjà. Son œil était vague, sa lèvre inférieure s'affaissait, et il en coulait un mince filet de salive grasse allant s'allonger sur son paletot sale, tandis qu'il balançait sa carcasse malingre en mouvements réguliers. Tout le monde se tordit. Ce cochon de Caverlat était saoul! Ah! le bougre! Avec son air de ne pas y toucher! Hein!... fiez-vous-y! Ce n'étaient pas ses deux verres de rhum et son bovril qui l'arrangeraient ainsi. Il y avait par là dessous quelques petits verres encore, avalés avant le spectacle et qui produisaient leur effet maintenant!...

— Bon! le v'là qui pleure! cria une figurante en éclatant de rire.

(A continuer.)

Spectacles de la semaine

- MONNAIE. — Samedi (7 h. 3/4). — *Maitre Martin*.
- PARC (8 h.). — *Mariage forcé*. — *Clara Soleil*.
- GALERIES (8 h.). — *Le Mari d'Hortense*. — *Les 28 jours de Clarel*.
- VAUDEVILLE (7 h. 3/4). — *Le Chevalier Baptiste*. — *La Famille Pont-Biquet*.
- ALCAZAR (8 h.). — Kaufman, Morel, *Bruxelles-Electrique*.
- MOLIÈRE (8 h.). — *La Pluie et le beau temps*. — *Les Pommes du voisin*.
- ALHAMBRA (8 h.). — *Faust fin-de-siècle*.
- THÉÂTRE FLAMAND (0 0/0). — Relâche.
- SCALA (8 h.). — Tous les soirs, spectacle varié. A 9 h. 1/2, *Bruxelles-Greenwich*.
- HIPPODROME RUSSE. — Brasserie Flamande, à 8 heures.
- CIRQUE SCHUMANN. — Tous les soirs, à 8 heures, grand spectacle hippique.
- Concert Viennois, rue Jules Van Praet (Bourse), de 7 heures à minuit. Tous les soirs, M^{me} Eugénie Laugé. Entrée libre.

A L'ÉCONOMIE

RÉPARATIONS IMMÉDIATES DE VÊTEMENTS EN TOUS GENRES. Changements de toute espèce. Travail à façon et à forfait. Rebordage et retournage. Teinture et dégraissage.

Maison BIDOUL

TAILLEUR
RUE DE BRABANT, 180, BRUXELLES

Hôtel Duvivier

RESTAURANT
Boulevard du Nord, 152, et rue de Malines, 26
BRUXELLES
Jardins et Galerie
DINERS DEPUIS 3 FR. ET PLATS DU JOUR

A la Botte Hongroise

M^{me} J. CANQUELAIN

3, Avenue de la Reine, 3
SCHAERBEEK-BRUXELLES

Grand choix de Chaussures pour Hommes, Dames et Enfants A TOUS PRIX
Souliers de luxe. — Grand assortiment de feutre
Atelier spécial pour les Réparations.

Demandez partout

le

CHOCOLAT

BARON

le Roi des Chocolats

Dépôt général :

Rue de Cologne, 227
Bruxelles-Nord.

A la Croix funèbre

J. VAN NERUM-JORION

Marchand de Cercueils

Maison fondée en 1835
62, RUE DES PALAIS, 62
(Coin de la rue Rogier)

Exposition permanente de Cercueils, Couronnes et Croix. — Spécialité de la maison : Placement de Chambres ardentes.

ENTREPRISE DE POMPES FUNÈBRES

M^{elle} Anna Grélot

Ex-élève de la Maternité de Bruxelles
ACCOUCHEUSE, DIPLOME DE 1^{re} CLASSE
32, rue Clémentine, Laeken

Consultations. Prend Pensionnaires. Bons soins

IMPRIMERIE-CHROMO-LITHOGRAPHIE ARTISTIQUE

STUMGES & C^{ie}
3-5, rue Cornez-de-Grez, 3-5
BRUXELLES

Spécialité de Cartes-Réclames (chromos). — Étiquettes. — Reproduction de Tableaux. — Tableaux-Annonces.
Télégr. STUMGES, BRUXELLES

BRASSERIE DE BORNHEM

J.-J. PAUWELS

MARCHAND DE BIÈRES
138, rue Royale Sainte-Marie, 138

SALLE DE SOCIÉTÉ DISPONIBLE

Allez-y déguster les bières de Bornhem, saines et pures fabriquées avec des grains et houblons de tout premier choix.

Livraison par fûts et par bouteilles
PRIX COURANT SUR DEMANDE

GRANDE

LAITERIE MODÈLE

RUE FRANSMAN, 142, LAEKEN

Allez tous voir ce magnifique établissement, le plus beau et le plus grand des environs de Bruxelles.

Tous les Dimanches

GRAND CONCERT

SUIVI DE BAL

Le soir illumination du Jardin, flammes de bengale, projections lumineuses et grand feu d'artifice.

Restaurant à prix fixe et à la carte

Salle de 200 mètres, disponible pour Sociétés, Banquets et Noces

Spécialité de Gauffres à la vanille, Café-Crannique, Anguilles, Fromages, etc. Jeux divers pour enfants et familles.

Grand Hippodrome

N. B. — Le tram vicinal qui part de la gare du Nord s'arrête à la Laiterie Modèle.

Impr. du DIABLOTTIN. — Gérant: Is. DE NEEF, 29, rue Frère-Orban.



LE DIABLOTTIN



Annonces à la ligne et à forfait.
Administration : **15, Rue Henri Maus**
Bureaux ouverts de 3 à 4 heures

Directeur littéraire : **Georges Bazel**
Gérant responsable : **ISIDORE DE NEEF**

ABONNEMENTS : La Belgique . . . un an, fr. 5 »
Dépositaire gén^l p^r les aubettes de l'agglomération bruxelloise :
. M. DECALONNE, 22, rue d'Angleterre.



— Est-ce pour tout faire ? Monsieur...
— Tout. Hélas ! Non.

...EN CULOTTES

La « Ligue pour la revendication des droits de la femme » vient de tenir, à l'Université libre de Bruxelles, sa séance annuelle, — et ce congrès de jupons noirs sur bas-bleus, a été, cette fois, particulièrement intéressant.

Quelques vieux bonzes masculins s'étaient mis de la partie, espérant peut-être trouver dans cette complicité un moyen de séduction que ne leur offraient plus ni l'âge, ni les capacités viriles nécessaires à la suggestion des sentiments tendres.

Quant à ces dames, elles ne demandaient pas grand chose : tous les droits de l'homme d'abord, et le maintien des leurs ensuite.

C'est vraiment peu, mais il me semble, quand même que c'était déjà bien à nous de leur accorder le droit de nous « coller », et qu'en toute sagesse, elles eussent pu s'en tenir là.

Seulement, voilà : en fait de femmes sages le beau sexe ne nous offre guère que des sages-femmes...

Or donc, au gré de leurs désirs, Mesdames de la Ligue, seront un jour, électeurs, représentants, ministres, soldats, percepteurs des contributions.

C'est encore ce dernier emploi qu'elles rempliront, je pense, avec le plus de goût et le plus de capacité ; il est universellement reconnu, en effet, que, même chez les peuplades sauvages, la femme a toujours été très apte au « pompage », du porte-monnaie de son voisin barbu.

Mais, pour ce qui concerne les autres attributions, je crois que, l'heure de l'émancipation arrivée, nous en verrons de bien drôles ! Ne pensez-vous point, par exemple, que les femmes électeurs voteront inévitablement pour le plus joli, le plus fringant, le plus aimable des candidats ? Que les femmes-ministres prodigueront des subsides aux moins chauves des postulants, et que les femmes-représentants, appelées à reviser la Constitution Nationale, établiront le système électoral sur des bases *capacitaires* différentes du « savoir lire et écrire » ?...

C'est une erreur de croire que nous, les vilains, nous perdrons quelque chose à la substitution des rôles dans la nature, ou seulement à l'immixtion des femmes parmi nos états. J'imagine, par exemple, que les femmes-médecins décrocheront évidemment de nombreuses clientèles et que, pour peu qu'elles soient un tantinet avenantes, tous les fidèles du docteur Ricord, abandonneront l'excellent praticien pour la consultation infiniment plus agréable et plus attractive de ses douces concurrentes ; et que, le service médical de l'armée étant envahi par les gentes demoiselles, la tradition du : « Encore major ! » se renouvellera plus d'une fois. Au surplus, quoi de mieux que de les voir nous poser des cataplasmes, elles qui, jusqu'à présent s'étaient contentées de nous poser des lapins ?

Du reste, en dépit de nos principes autoritaires, avouons donc franchement, de vous à moi, qu'en tout, la présence et l'intervention de la femme nous seront beaucoup plus agréables que l'état actuel des choses. La nature même nous pousse à préférer la compagnie d'un être qui ne possède pas ce que nous possédons, et réciproquement. Et je pense, quant à moi, que la femme, devenue ce que rêvent les lorgneux de la Ligue, la femme en culottes, sera un éternel objet de conciliation, contrairement aux faits d'aujourd'hui. Quelqu'un peut-il, en vérité, croire qu'un poivrot, si méchant, si rebelle fut-il, refusera de suivre à la permanence une délicate « agente-de-police » qui l'y invitera ? — Point ! Et, alors qu'à notre époque un procès-verbal dressé à quelque trop grand amateur de « schnick » entraîne inévitablement une rébellion chère aux tribunaux correctionnels, et des coups de poings, et des coups de pieds, et des coups de sabre, — plus tard, toutes ces duretés seront remplacées par l'invité de doux vocables, et d'yeux prometteurs. Ce sera le règne de la douceur générale.

Seulement...
Seulement je prévois, à tout prendre, quelques difficultés tout de même. Si elles prennent nos places et nos attributions, prendons-nous les leurs ? Il le faudra bien. Or, si je conçois sans trop de peine qu'une nourrice, par exemple, se fasse huissier, je conçois moins aisément, par contre, qu'un huissier se fasse nourrice. Sans vouloir entrer dans des considérations physiologiques approfondies, qui ennuieraient mes lecteurs, j'ose affirmer à priori qu'il y a, dans la précédente hypothèse, l'entrave d'une impossibilité maternelle...

Et puis, savez-vous bien ce qui est embêtant ? C'est que nous devons tordre les langes et mousser les marmots, tandis que notre femme ira « au bureau » le jour, et fumer des pipes au cabaret, le soir. Là, nous perdrons au change, pour sûr ! Mais consolons-nous à la perspective de nous laisser faire la cour par celles qu'autrefois nous devons prendre d'assaut, après un long siège, d'aventure ! Par la perspective aussi de nous laisser mener au bal, à souper et ailleurs,

de faire en un mot, la noce à leurs frais, tandis que si longtemps elles l'auront faite aux nôtres !
FLEUR-DE-TUÉ.

BRUXELLES - NOCTAMBULE

La plage de Heyst, le soir ; un brouillard à couper au couteau. Du côté de la pleine mer la sirène du bateau-phare hurle lamentablement.
Personnages : ROTTERDAM.

SA CUIITE. (personnage muet).

ROTTERDAM. — N. d. D. un ours de mer !
Ousqu'il est mon fusil ?

Et notre brave pochard s'en va chercher sa carabine, puis se met en chasse.

Toute la nuit il chercha en vain. C'est réellement dommage, car Mary nous a assuré que Rotterdam est un riche coup de fusil.

Depuis son retour, le même Rotterdam ne rate plus une représentation du cirque Schumann. Les beaux yeux d'une écuyère sont les aimants qui l'y attirent.

Mary doit bien se ressentir de ce nouvel amour de son fol amant.

La gente parigote que l'ami O... nous a ramené de Paris, a vraiment beaucoup de succès.

Une véritable meute de soupirants fait cortège au couple. Naturellement tous les vieux amis.

Citons au hasard : le vidame Pivoine de Castrol, le chevalier aux yeux hagards, le Suiferrant, etc., etc.

Pour un homme quasiment marié, Suif, ce n'est pas bien, mon gros ami !

L'autre jour, dans un de ces hôtels où l'on descend sans bagages, mais avec des intentions, un couple voulait sortir vers 2 1/2 h. du matin, et pour ce, faisait un bruit d'enfer.

Le patron paraît : « Qu'est-ce qu'il vous faut donc ? »

« Sortir ! »
« N. d. D., prenez-vous ma maison pour un... on n'ouvre pas à ces heures-ci. »

Alors Saqqedlos, l'amoureux, d'une voix calme : « Si vous n'ouvrez pas, je vous prévient que je vais chercher la police. »

On a ouvert tout de suite.

Nos lecteurs on pu, dans les journaux quotidiens, lire l'entrefilet relatant une algarade entre le compositeur Massenet et le ténor Gibert.

Mais ce qu'aucun d'eux ne sait, c'est la réponse du ténor bousculé :

(Service spécial d'Informations du DIABLOTTIN)
« Quel coup vous m'assénez, Massenet ».

Altercation assez vive et regrettable, lundi entre M. C... C... qui a lâché le droit pour l'élevage des moutons, (ceux-ci protestent moins au moment de la tonte), et le sportmen connu G... A...
Motif : Potins de femme. (Prière aux typos de ne pas composer p.tins de femme).

Il paraît que l'affaire n'en est pas restée là.

L'intrépide lutteur, accompagnant tous les jours, au cirque, son siamois Rotterdam, pour se moquer de la flamme de ce dernier, a fini par être pincé lui-même pour tout de bon.

Mais repoussé avec pertes, de désespoir, il s'est exilé.

Il pêche maintenant aux bords de la Meuse, en Hollande.

Or, depuis son départ, Rotterdam est du dernier mieux avec l'objet de leur mutuelle flamme.

L'incandescent Sigurd a, pour voisine d'hôtel, une adorable petite femme à laquelle, naturellement, il fait une cour dans toutes les règles.

Mais, ce n'est pas de chance : rien à faire

De dépit, il emmena, une belle nuit, dans ses appartements, une conquête faite dans les petites heures. Le matin, s'éveillant, il constata la disparition de son aimée d'une nuit. De suite, il contrôle la présence de ses bijoux, rien ne manquait, mais en comptant son argent, il voit qu'il lui manque un louis, pas plus, pas moins.

La feuillettée s'était estimée elle-même-valoir ce prix.

Le beau Sigurd se console en pensant que ce départ extra-matinal lui vaut quatre louis d'économie.

Il paraît, d'après ces dames, qu'il ne donne jamais moins.

Dernièrement, grand tralala au quartier Notre-Dame aux Neiges, pour le mariage de la coiffeuse de ces dames du demi-monde.

Dans l'assistance ; Marlette Pel..., Anna B..., la belle C..., sa mère, leur protecteur, un clerc de notaire en vue, sa dame, tailleuse de ces dames, etc.

On raconte que le lendemain, toute la noce était enhumée.

Entendu dans une discussion :
« Oui, je vous f..., un de ces jours, une pile, et s'il le faut, nous serons cinq. »
« Dites moi le jour, je vous prie, je laisserai ma montre et mon argent chez moi. »

Pensées d'un sec type :
Dieu a fait l'homme, mais la femme le refait.
Il vaut mieux p... en société que d'avoir mal au ventre tout seul.

MÉPHISTO.

UNE CHANSON PAR SEMAINE

C'EST UN TIC!...

I
Il est des gens de mine austère
Au ton grave, à l'air somfient,
Aux allures de... ministère,
D'aspect peu rigolant ! —
Qui me reproche, sans en ignorer
Mes manières qui n'ont pas « pécoré »...
Ils n'ont pas compris le nom d'un chien !
Qu'ce sont des tics
Pourris d'chic
De vrais tics
Tic-tic,
Qu'ce sont des tics, et qu'en j'en peux rien !

II
Quand un ami — coutum' louable ! —
Soldat mes bocks au cabaret,
Veut 'prendre' sa monnaie sur la table
Je suis tellement distrait
Que je mets d'argent dans ma poche
Car je n'puis m'ôter d'la caboche
Qu'j'avais payé, qu'c'était le mien !...
Mais c'n'est qu'un tic
Pourri d'chic
Un vrai tic
Tic-tic,
Ce n'est qu'un tic, et j'n'en peux rien !

III
Ainsi l'jour de l'an, quand j'embrasse
Un' cousine ou... femme d'ami
Mes lèvres toujours cherchent la trace
Des siennes, ou parmi
Les frisons fous, près de l'oreille
Ma bouche erre, au Zéphyr pareille...
On s'en frotte, — pourtant, nom d'un chien,
Ce n'est qu'un tic
Pourri d'chic
Un vrai tic,
Tic-tic,
Ce n'est qu'un tic, et j'n'en peux rien !

IV
Parfois, me trouvant dans la gêne,
(Tout le monde doit y passer ! —)
J'emprunte à Jean-Pierre-Paul Eugène
Et j'promets d'rembourser
A date fixe, et j'en atteste !
Quand vient l'billet, on... le proteste...
C'est régulier, Mais croyez bien
Que c'n'est qu'un tic
Pourri d'chic
Un vrai tic
Tic-tic !...
Ce n'est qu'un tic, et j'n'en peux rien !

(Reproduction interdite.)

GUY.

LA BONNE SURPRISE

Comme, à ce premier diner de chasse, les vieux bourgognes et le champagne titillant avaient généreusement coulé et que le cognac de la fin coulait plus généreusement encore, toutes proportions gardées, — l'heure du cigare et des propos gaulois était bruyante, très bruyante. Délivées les langues clapotaient ferme, malgré le cheveu... et, bien entendu, l'on en était aux racontars grivois un peu, aux parlottes roulant sur la femme, aux potins de coufages, aux histoires où l'amour, rieur ou ridicule, fait tous les frais.

Quelqu'un parla des maisons dites de rendez-vous, où de contemporaines Gourdan trafiquent avec une habileté et une... recherche artistique peu ordinaires, et où les orgies compliquées laissent, loin derrière elles, les détails de la débauche officielle. Ce fut d'abord un motif à dissertations d'une philosophie... de dessert. Puis, le sujet étant propice — et les cerveaux peu aptes aux discours dogmatiques, — les anecdotes foisonnantes pétaradèrent à nouveau.

Machin, le premier, exposa le cas de ce vieillard libidineux qui, ayant la manie d'être « voyeur », contempla un jour, de la sorte, involontairement, son fils se livrant à une dépravation scandaleuse. L'histoire était vieille, légendaire presque. On se récria. Il y avait mieux à dire ! Du reste, l'ami Gavert, un mélancolique qui, ce soir, était outrageusement « monté » — hurlait déjà :

— Je sais une autre cruauté du Hasard, infiniment plus typique, moi !.. Infiniment plus intéressante !.. Infiniment plus...

On l'interrompait, en chœur :

— Raconte !.. Au fait !.. Au fait !..

— J'y suis, machonna Gavert. Ecoutez-moi ça :
« Supposez que le héros de mon conte véridique, se nomme X... — X... cela ne dit rien, et le nom importe peu ; il vous suffira de connaître les péripéties du drame... Quant à l'acteur, vous cherchez. X... vous dis-je !..

« X... avait le bonheur d'être marié à une très jolie, très charmante petite femme. Et ce bonheur, selon l'éternelle loi, il ne le goûtait pas. Sa lune de miel avait duré un mois tout juste, et encore se jugeait-il très bon, très honnête, de l'avoir maintenue si longtemps immaculée... Trente jours après ses noces il trompait déjà sa femme sans le moindre scrupule, avec, au contraire, eut-on dit, la conscience du devoir accompli. C'était un viveur de race, considérant la vie comme une fête trop courte, et se souciant peu de n'y pas remplir sa mission de bon convive. Il s'était marié pour augmenter le chiffre de ses revenus et faire une diversion intéressante, mais courte, au train ordinaire de son existence de juponnet infatigable.

« La pauvre petite Suzanne — sa femme — tenta bien de le retenir au... canapé conjugal. Mais son dévouement de tendresses, sa recherche de féminité caressante, furent vains, X... accueillait ces épanchements avec une sorte de sourire étonné qui semblait signifier : « Ah ! ça, elle a donc cru que je m'étais marié pour de bon ! »

« Elle persista, en effet, à le croire pendant plus d'une année. Puis, ses allures changèrent, elle sembla, un beau jour, avoir pris son parti des situations, et s'y soumettre. Elle fut plus déluée, une effronterie s'implanta, permanente, dans ses prunelles. Elle devint, peu à peu, mûre pour les ébats libertaires, et, dans son entourage, on s'en aperçut vite. Aussi les galantins redoublèrent-ils d'audace et l'on dit que d'aucuns allèrent jusqu'à tenter le sort de « la hussarde »...

« Cet imbécile de X... lui, naturellement, ne voyait rien. Il était de ces fats, confits dans la « noce » qui s'imaginent qu'ils peuvent impunément fouler, butors de l'amour, le cœur et la dignité d'une femme, mais que leur front, à eux, restera éternellement stérile... Cela sous prétexte que, depuis qu'ils vivent, ils ont toujours obtenu sur l'heure, à leur fantaisie, de l'amour pour un nombre déterminé de louis d'or.

Triple idiot !..

Gavert toussa, but du cognac, et reprit, tandis qu'à la ronde on faisait le silence :

— Il fréquentait assidûment une de ces maisons de rendez-vous interlopes dont nous parlions tout à l'heure. La maîtresse du logis, vieille entremetteuse d'une rouerie merveilleuse, avait tâté son client, et s'entendait à ravir, à flatter ses goûts corrompus, dévoyés par vingt années de libertinage.

« Un jour, l'horrible mégère lui annonça une nouvelle « recrue » : une femme mariée, jeune, très jolie, qui « viendrait une fois par semaine » et qui faisait la chose « pour le plaisir » ! Un morceau épatant, quoi ! Si X... voulait étrener, libre à lui !

« Evidemment, il ne fallût point que la marchande insistât. Très intrigué, châtouillé jusques aux moelles par le caractère mystérieux du « coup » — l'autre tout de suite prit date avec enthousiasme. La recrue devint s'amener le lundi suivant, entre chien et loup.

« X... y fut à l'heure, tressaillant à la pensée de la bonne surprise que lui avait réservée l'entremetteuse. Celle-ci le reçut avec des allures silencieuses, l'invitant à une très grande discrétion. Du reste, la recrue prétendait rester masquée, et X... devait promettre formellement de ne point violer ce désir...

« Il n'eût guère besoin de faillir à sa parole, il reconnut la femme sans qu'elle fut démasquée... N'est-ce pas, vous avez tous compris... Inutile d'insister... La recrue était Suzanne...

Coup sur coup, Gavert but encore trois verres de cognac. Sa tête branlait, ses paupières s'affaissaient, appesanties. Il était ivre, épouvantablement.

Une question partit :
— Et qu'est-ce qui arriva ?

Il répondit, dans un balbutiement :
— Mes chers, j'ai divorcé... Mais... depuis lors... j'aime ma femme... elle toute seule !... Et je la revois là-bas, tous les lundis...

(Reproduction interdite.)

GAËTAN.

BOUTURES DE FABLES

Je rencontre tous les jours
Un roux portant cheveux courts

MORALE

Le roux se tond.

Haute comme un soulier, maigre comme une tringle.

MORALE

Oh ! c'est laid ! (Osselet)

Une actrice aux Amériques
Fait des voyages artistiques.

MORALE

Pourvu que Sarah porte.

* * *

Un cocher fouettant sa rosse
Sous les deux roues de son carrosse
Écrase un couple qui passait

MORALE
Tu ris, cocher !

* * *

Mie Catoen, relevant de couches
Deviint nounou chez les bourgeois ;
Mais ses nourrissons, en un mois
Et moins, mouraient comme des mouches

MORALE
Les pis de Mie

LENFANGÉ SUS.

LE PERROQUET

Ceci est le récit des plus authentiques d'une aventure arrivée récemment à un jeune Esculape, bruxellois fort connu dans son monde par la fréquence de ses bonnes fortunes et l'incertitude de ses diagnostics.

* * *

Bruges est, comme on sait, une fort belle ville, de mœurs douces et d'aspect artistique. Elle s'honore d'une foule de monuments remarquables et est déshonorée par son administration communale et par les poésies de M. Georges Rodenbach. Les distractions n'y foisonnent pas, et les tourbillons de notre existence surchauffée, — pour employer un cliché qui, chose rare, est à peu près exact, — y sont inconnus. Les nerveux et les intellectuels s'y ennuiant à périr, et y apprennent parfois l'art de faire périr les autres en les ennuyant, témoin M. Georges Rodenbach, susnommé.

C'est pourquoi, ses études terminées, le héros de cette histoire, natif de Bruges, ne s'était pas fixé dans sa ville. Il était bellement venu s'établir à Bruxelles, et, dûment pourvu d'un domicile sis dans une rue très fréquentée et orné d'une belle plaque de cuivre, il avait, grâce à sa prestance physique, inauguré une manière, originale pour un médecin, de se faire une clientèle demi-mondaine, en se montrant avec les dames aussi gentil qu'elles le voulaient bien permettre.

Là ne s'était pas arrêté longtemps sa marche ; il avait pénétré, avec sa réputation de docteur à bonnes fortunes, dans les salons bourgeois, « dans les familles », soignait le mari, guérissait l'enfant, et s'il donnait quelque mal à la femme, ne la laissait jamais dans l'embarras. Doublement payé, en numéraire et en nature, il n'avait pas à se plaindre de vivre. On ne se compromet pas facilement, d'ailleurs, avec son médecin. Hector savait monnayer cette formule à souhait.

* * *

Parmi les amis qu'il avait jadis dans sa cité natale, l'un — espèce de misanthrope aimable, sceptique et affectueux à la fois, cœur d'élite racorni par une marinade prolongée dans le provincialisme, — le plaisantait volontiers sur sa manière de prospérer, en l'appelant le Docteur Poisson. Hector, peu atrabilaire de sa nature, ripostait par quelques sarcasmes dont le thème ordinaire était le calme végétatif de la vie brugeoise, l'absence de milieu intellectuel, et les singulières occupations auxquelles, dans le but louable de tuer le temps, — qui, à Bruges, a bien souvent la vie dure, — se livrait son censeur.

Celui-ci, pendant les heures d'oisiveté qu'il ne donnait pas à la lecture et à la musique, se consacrait en effet, à l'éducation de quelques animaux extraordinaires. Il avait longtemps rêvé de domestiquer des kangourous ; et, après avoir dû renoncer à cette noble ambition dont les frais étaient au-dessus de sa modeste fortune, il avait été tout un temps sans se montrer en public autrement qu'avec une demi-douzaine d'ouistitis nichés dans ses poches. Il avait du reste gardé sa manie en gros, et aujourd'hui encore, il n'était pas rare de le voir extraire de son gousset, distraitement, comme une bonbonnière ou quelque petit objet usuel, une bestiole vivante, couleur ou lézard, grenouille ou écureuil.

Aussi la réputation de folie de cet excentrique était-elle solidement assise chez ses concitoyens, et les dimanches, les gamins les plus effrontés hurlaient derrière lui : « Naturaliste ! » avec la tonalité et l'intention méprisantes du voyou bruxellois qui crie « Architecte ! ».

* * *

Pourtant, une des bêtes de cet homme avait une renommée d'oracle dans toute la ville. Et parfois des ruraux matois, embarrassés par les détails de quelque canaillerie à commettre, témoignaient le désir de la consulter, — gratis s'entend, — persuadés qu'elle avait autant « d'esprit » qu'un notaire ou un avocat. C'était un superbe perroquet gris et rose, rapporté du Congo tout jeune, et ayant ainsi profité de fort bonne heure des avantages d'une éducation européenne et toute moderniste.

Pas un de ses congénères ne jasnait comme lui, ni surtout avec autant d'à-propos ; jamais un prêtre ne passait sur le trottoir d'en face, sans être salué d'un vigoureux *A bas la calotte !* un agent de police sans être souffleté d'un *M... pour*

le commissaire ! ou d'un *A bas les mouchards !* bien sentis. L'instruction de Coco était complète ; il jurait comme Vert-Vert, et savait vous dire des choses renversantes avec ces intonations burlesquement changeantes des perroquets, qui roucoulaient l'insulte et vocifèrent le compliment. C'était au demeurant une bête fort sympathique et digne de sa réputation de bonne grâce et de sagesse.

Quand on s'approchait de son perchoir, Coco ne manquait jamais de vous regarder d'un oeil malin, puis de vous tendre sa bonne tête ronde en vous disant avec la voix de rogomme d'un vieux gendarme ou avec l'accent timide d'une jeune vierge :

« Grattez la tête ! grattez la tête à Coco !... Grattez, grrrrrattez, grrrrrattez la tête !... la tête à Coco... »

Puis lorsqu'on lui faisait la caresse souhaitée, il vous considérait en dessous, d'un air narquois, et s'écriait :

« Tu grattes trop fort, cochon... »

Dans les premiers temps, les incartades de Coco et surtout les incursions de son bavardage dans le domaine politique firent fort potiner les Brugeois. Quelques dévotés influents, blessés de ce qu'elles appelaient « des insultes adressées à de respectables membres du clergé », portèrent la chose jusqu'au Conseil communal, mais le bon sens eut raison quand même ! et Coco continua, pendant les belles journées d'été, à esbaudir les badauds, à insulter les autorités, et à offrir vainement aux passants, de toute la hauteur d'un premier étage, sa tête à gratter...

* * *

Or, il se fit que, la saison d'Ostende tirant tout à fait à sa fin, Hector fut très empêché de continuer des études palpitantes de gynécologie pratique, commencées sur la plage avec une très gentille dame de ses clientes. L'arrivée d'une floppée de parents de province appartenant à sa... malade et ayant attendu la baisse des prix d'hôtel pour venir se tremper dans le bain des autres, était un malchanceux événement.

L'intéressante collaboratrice d'Hector ne pouvait encore songer à une rentrée à Bruxelles, et la situation à Ostende devenait forcément intenable. Un moyen terme s'imposait, et le galant médecin songea tout naturellement à Bruges.

Écrire à son ami, l'homme du perroquet, le supplier, avec des larmes dans la plume, de céder son home ou plutôt sa ménagerie à date déterminée, fut une affaire vite faite. Le naturaliste aimait trop les bêtes pour songer à un refus.

Et voilà comment, quinze jours plus tard, Hector et sa compagne se trouvèrent tout à trac en passe d'obéir aux impérieuses inspirations de la nature, sur un vieux canapé crevé, entre un squelette de kangourou et le perchoir d'où Coco considérait ces intrus d'une prune curieuse. Quant au maître de céans, il s'était discrètement évaporé.

Rassurer son sujet et commencer l'opération fut pour Hector, praticien consommé, l'affaire d'un clin d'oeil. Il était vraiment bon virtuose, et sur ce clavier il avait le doigté d'un homme qui connaît à fond la structure de l'instrument... Coco, intrigué, regardait faire...

Et soudain une voix, une voix étrange, résonna dans le silence du logis :

« Tu grattes trop fort, cochon... »

ARCHIBALD.

Prime à nos Lecteurs et Abonnés

Tout lecteur du *Diablotin* qui nous enverra fr. 1-10 en timbres-poste, recevra *franco*, par retour du courrier, un exemplaire de :

Monsieur et Madame Morale

PAR

DONNET-DUBREUIL

(Édition KISTEMAËCKERS)

Un volume de 320 pages (marqué fr. 3-50 en librairie).
Une très spirituelle préface d'Aurélien Scholl présente les deux auteurs de ce pamphlet bourgeois comme de très sérieux continuateurs d'Henry Monnier. Le livre est entièrement dialogué. C'est l'histoire d'un dîner de famille.
Les croquis bourgeois sont absolument drôles dans leur nette réalité. En voici quelques-uns : M. Gérard, employé aux « Sinistres Cantonaux », montonnier et presque muet ; Mme Gérard, avare, gourmandant ses bonnes et surveillant la consommation des invités, pointue et malveillante ; Napoléon Laplanche, reporter bavard et présomptueux, accaparent l'attention, arrivant trop tard, bouculant tout, M. Chaviraud, ancien officier, ayant gardé les habitudes de bivouac, buvant comme un trou et en « racontant de salées » ; Mme Chaviraud, fière d'être la compagne d'un héros des campagnes d'Afrique, toujours scandalisée par ses récits, mais n'osant les interrompre et en subsistant délicieusement la véhémence, le calligraphe Bobard, élevé par un père rigide et dur, d'une naïveté étonnante, n'osant pas manger, vivant dans l'ombre de Laplanche et se contentant de jeter de timides regards à sa fiancée Berthe ; Mme Berthe, vingt-cinq ans, un peu mère, désirant immédiatement le mariage et n'osant pas regarder son fiancé, qui lui a offert un bouquet de dahlias, dont elle aspire le « parfum » avec délices et modestie ; la tante Adelaide, vieille fille, tournée à l'aigre et croyant que tout ce que l'on dit porte atteinte à ses croyances religieuses.

On voit ce que ces personnages peuvent se dire pendant tout un dîner. La sténographie de MM. Donnet et Dubreuil est des plus artistiquement et des plus gaiement réussies.

LE RACCOMMODEUR

Il existe dans mon village
Un joli gargon plein d'atours,
Très fort sur le raccommodage
Des objets d'art et des amours ;
Aussi sa clientèle est belle,
Sa maison ne désemplit pas.
Mari, garçon ou demoiselle
Chaque jour lui disent tout bas :

Ah ! monsieur le raccommodeur
Que pouvez-vous faire à cela ?
Ayez pitié de mon malheur
Raccommodez, raccommodez-moi ça.

En s'en allant à la fontaine
Par un beau soleil du matin
Jeanne rencontra dans la plaine
Un beau chasseur à l'air mutin
Que se passa-t-il ? on s'en doute,
Oubliant cailles et perdreaux,
Ils avaient glissé sur la route
Et sa cruche était en morceaux.

Ah ! monsieur le raccommodeur
Que pouvez-vous faire à cela ?
Ayez pitié de mon malheur
Raccommodez, raccommodez-lui ça.

On dit bien que Jeanne à la bruné
La fille au Père Mathurin
Fut surprise au clair de la lune
Se laissant embrasser un brin.
Eh ! bien quoi, pour si peu de chose
Faut-il donc lui tourner le dos,
Que dans tout le village on glose
Et qu'on répète à tout propos :

Ah ! monsieur le raccommodeur
Que pouvez-vous faire à cela ?
Ayez pitié de mon malheur
Raccommodez, raccommodez-lui ça.

Il périra sur sa besogne
Ce vigoureux raccommodeur
Il n'est pas de jour où l'on s'cogne
On n'entend parler que d'malheur
Quand ça n'est pas Jacqueline
C'est petit Pierre ou Madelon
Qui se disputent et s'cass' la tête
Se moquant du qu'en dira-t-on :

Ah ! monsieur le raccommodeur
Que pouvez-vous faire à cela
Ayez pitié de leur malheur
Raccommodez, raccommodez-leur ça.

BONNET,
des Bouffes Parisiens.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Théâtre Molière. *Le Monde où l'on s'ennuie.*

La direction du théâtre Molière est décidément bien avisée. Après avoir fait une heureuse entrée de saison, elle continue à mériter tous les suffrages des habitués de la maison par le choix judicieux du répertoire. C'est avec grand plaisir que l'on a revu sur cette scène la spirituelle comédie de *Pailleuron*, jouée avec un ensemble des plus satisfaisants.

Chaque théâtre exige une mise au point spéciale pour les pièces de ce genre, et c'est ce que semble avoir parfaitement compris le successeur de M. Alhaiza. Aussi ne saurait-on rien dire que d'élogieux de cette tentative nouvelle d'acclimatation de la vraie comédie sur le territoire ixellois. A peine y aurait-il à relever, ci et là, un minime détail qui cloche, mais ce serait vraiment se montrer grincheux.

Quant aux interprètes, il faudrait, en bonne justice, presque les citer tous. Chacun y va de son mieux, et pour beaucoup d'entre eux, ce mieux est très bien.

FORTUSIO.

Panorama. Par ses après-dîners froids, pluvieux et tristes. On cherche vainement une distraction à la fois peu coûteuse et intelligente.

Nous conseillons aux personnes désireuses de passer une heure agréable, d'aller visiter le Panorama, établi 88, Boulevard du Nord.

La Direction nous offre cette semaine une grande attraction. « Les Châteaux du Roi de Bavière », ainsi qu'un superbe voyage à Oberammergau, et les coquettes vallées environnantes.

Tous les mardis et jeudis, à 8 heures du soir, M. le professeur Laporte donnera des conférences scientifiques.

Représentation wallonne. Samedi prochain 3 décembre, au théâtre du passage du Nord, grande représentation par la troupe du théâtre wallon de Liège, dirigée par Victor Raskin. On jouera *Li Gazette* de Bressoul, un acte d'Henri Baron ; *Li Canne de Méd'cin* et *Qui freus-j' simi homme morive !* pièce en deux actes de Th. Colettes.

Il y aura un intermède très varié dans lequel Raskin fera entendre les plus jolis morceaux de son répertoire. L'entrée est fixée à 2 frs. aux fauteuils et à 1 fr. au balcon. La jolie salle du passage du Nord sera comble samedi. Le lendemain, la même troupe donnera encore une représentation dont nous ferons connaître le programme.

Scala. — Il vient d'être ajouté à la revue de la Scala des nouvelles scènes qui obtiennent tous les soirs un immense succès de fou rire. Citons notamment : « le Chahut dramatique », « le serrurier de la Chambre », « l'ouverture des Chambres », « le Temple des Augustins », « le Facteur en habit noir », etc., etc. Voilà qui est de bon augure pour la durée des représentations de la charmante revue. *Bruxelles-Greenwich*, qui marche allégrement vers la sixantième sans que son succès se soit démenti un seul instant.

LIT DE CABOT ⁽¹⁾

(MOEURS DE COULISSES)

PAR

Henri KISTEMAËCKERS Fils.

Caverlat, toujours debout, toujours le regard fixe, roulait en effet de grosses larmes dans ses yeux en vrille, — de grosses larmes qui, après avoir trembloté le long des cils, dégringolaient soudain sur les joues et allaient pendre à son menton, lui sillonnant le visage de marques humides.

— C'est drôle, remarqua Jane, comme la boisson produit des effets différents selon les personnes... Moi, je ris quand j'ai une pointe.

— Et moi donc ! Ça me rend spirituel !...

Baudour conta des anecdotes de ses orgies de jeunesse. Cela détourna la conversation. On ne pensa plus à Caverlat, que Louise tira doucement par la manche et fit rasseoir. Elle savait, elle, pourquoi le vieux pleurait, elle n'ignorait mie les affaires de sa pauvre âme torturée ; et cela lui faisait mal de voir cet innocent, meurtri de douleur, objet des quolibets de tous. Pour elle, qui rien n'ignorait, il y avait dans ces lazzis quelque chose d'horrible...

Les messieurs aux gants frais tripotaient quelque chose sous la table, du côté de leurs maitresses, et celles-ci frétilaient, faisant tinter des rires de chèbres dans la mêlée des conversations, Albert, par petites étapes, avait fini par amener sa chaise près de celle de Chaltin, et empruntait cent sous à ce dernier en lui donnant force explications sur les exigences de ses propriétaires... Mais, quand il eut son « rond de derrière », comme il disait, la chaise se remit en marche vers Darsy, sans en avoir l'air, tandis que Chaltin haussait les épaules, en homme qui ne s'y laisse pas prendre ; il avait prêté les cent sous sans être abusé, sachant très bien à quoi ils serviraient.

Ricaudet, à petites lapées, buvait son dixième verre d'eau de vie.

Deux heures sonnant, on se sépara. Les figurantes étaient filées à l'anglaise déjà, au bras de ces messieurs... Albert parlait à Darsy sur un ton convaincant, avec des gestes et des minauderies... Caverlat ne bougeait plus, complètement abruti. Quant à Ricaudet, il se faisait des discours.

Louise prit Caverlat par le bras. Il se laissa faire. On sortit ainsi, elle le soutenait de toutes ses forces, lui titubant, le corps affaîsi et pesant comme une loque mouillée, enfermé dans un mutisme absolu, la bave aux lèvres.

— On ne peut cependant pas le lâcher ainsi, dit Louise.

Sary s'emporta. On allait sans doute se mettre cette fripouille sur les bras à pareille heure ! Ah ! non, pas de farce !

Ricaudet intervint comme un Messie :

— Je l'emporte, moi, ce vieux camarade... Vois-tu, Sary, la camaraderie, c'est la vie, comme dit la chanson... Les Belges disent que l'Union fait la Force... C'est surtout vrai pour le cas qui nous occupe. J'ai des raisons de croire que Caverlat et moi, nous marcherons mieux à deux que chacun de notre côté... Car...

— C'est bon ! brusqua Sary. Tu es plein comme toute la Pologne.

— Je partage cet avis, dit simplement Ricaudet. Mais tu as tort de ne pas m'entendre... J'allais te dire une chose profonde... Viens, mon vieux Caverlat, je te raconterai cela à toi... Tu me comprendras, tu es un sage, car tu es saoul !

Il s'éloigna, soutenant tant bien que mal Caverlat, tassé en paquet, traînant ses vieilles jambes rebelles.

Les amants les virent ainsi filer à travers les galeries Saint-Hubert, titubant d'une façon insensée, mesurant la largeur du passage. On entendit encore la voix de Ricaudet, qui résonnait aux échos de la galerie silencieuse.

— Tu baves, mon vieux Caverlat, disait Ricaudet. Tu as tort, je vais t'expliquer pourquoi : d'abord, tu perds de la salive, et tu n'en auras plus pour cracher sur l'humanité qui nous dégoûte tous les deux. Ensuite, tu salis ta redingote, qui n'est déjà pas précisément propre... Puis Ricaudet s'interrompt pour chanter, d'une voix avinée :

On les assassinera
Ces cochons d'propriétaires !

Les deux pochards sortirent de la galerie, se perdirent dans le noir, et la voix de Ricaudet se perdit.

— Georges !... fit Louise, la voix tendre, voilée de tristesse, faite de douceur et de supplications.

Il la regarda un instant, bien en face. Une colère injustifiable sourdait en lui, violente et brutale. Et, tout net :

— Fous-moi la paix, toi ! Tu m'embêtes à la fin.

Alors, ce fut une existence impossible qui commença pour eux.

Sary souffrait aussi.

Sa fugue de chair était plus terrible, plus impérieuse que jamais elle ne l'avait été, et chose épouvantable, il ne pourrait cette fois l'assouvir.

Sary, qui, autrefois, avait consommé quelques études, se souvint des tableaux mythologiques qu'un magister chauve lui faisait passer devant les yeux, quand il usait ses culottes sur les banquettes de l'école; un de ces tableaux lui revenait constamment à la mémoire: Tantale, affamé, ayant à portée de main, les fruits ronds et savoureux d'un pommier dont la branche s'échappait lorsqu'il voulait cueillir de quoi satisfaire sa faim; Tantale, mourant de soif, voyant couler devant lui l'eau limpide et fraîche d'une source, qui s'échappait aussi lorsqu'il y voulait tremper ses lèvres brûlantes. Et cela, à jamais!

Sary subissait le supplice de Tantale.

Il ne se souvenait pas avoir désiré une femme comme il désirait Marguerite; il ne se souvenait pas avoir éprouvé la sensation délirante qui le prenait tout entier lorsqu'il lui parlait, lorsqu'il lui serrait la main.

Oh! ces poignées de mains surtout! Au contact de cette peau douce, toute fine, veloutée, sa nature s'affolait, il perdait la tête, ses tempes gonflaient, ses membres tremblaient, tout son être était bouleversé, — et il ignorait par quel formidable effort il parvenait à se contenir. Il lui fallait, pour cela, une surhumaine puissance sur soi.

Il n'avait plus l'esprit occupé que par l'image de Marguerite. Du matin au soir il se concentrait sur cet unique objet, attendant avec une fébrile impatience l'heure où il verrait la jeune fille. La nuit il était hanté d'obsèques images, concevait des tableaux vivants dans lesquels, toujours, Marguerite était le personnage saillant. Il la voyait dans des poses plastiques, lui offrant la fermeté de son corps marmoréen. Puis, le rêve se faisait cauchemar, — un cauchemar hideux. Sary voulait prendre cette femme agaçante, atrocement belle; — ivre, fou, les chairs en délire, il se précipitait sur elle, et, d'une étreinte passionnée, ne gardait que le vide. La femme lui avait fui entre les mains... et, s'y renaissant de nouveau, à deux pas, plus libidineuse encore... Il se précipitait à nouveau; à nouveau elle lui échappait, repassait plus loin, échappait encore... Maintenant un rire sarcastique, un rire de défi, un rire odieux entr'ouvrait ses lèvres rouges, appelant le baiser, et laissait voir les dents alignées, d'une éclatante blancheur... Des forces inéluctables maintenaient alors Sary immobile, l'enchaînaient de fers énormes, et, tandis qu'impuissant, il se tordait dans ses liens, un satyre, horrible, possédait devant lui la jeune fille souriante et pâmée...

Une douleur physique réveillait Sary: il avait les mains gonflées et meurtries; dans son sommeil, il avait battu le mur à coups de poings... A côté de lui, sur la couche, Louise éveillée, le regardait, les yeux brillants dans les ténèbres, de fièvre et d'insomnie. Honteux quand même, et furieux aussi, Sary se frottait, sur le drap

de l'oreiller. Le front inondé de sueur froide, et il faisait mine de se rendormir. Mais le sommeil n'arrivait pas. Vainement il voulait se convaincre de fermer les yeux: les paupières s'entr'ouvraient malgré tout, et il restait ainsi jusqu'au matin. A travers les fenêtres, il voyait poindre l'aube, peu à peu, une aube triste qui luttait longtemps contre des ténèbres d'hiver, et finissait par triompher, mais semblait alors épuisée par les efforts. Il fallait longtemps pour que le jour gris s'affirmât bien. Enfin, sur le coup de sept heures et demie, il faisait tout à fait clair, l'homme s'endormait, rompu.

Quand Louise lui parlait, il répondait à peine, ou trahissait des impatiences grossières que rien n'expliquait, que rien n'avait provoqué. Sa maîtresse se taisait alors, mais poussait de gros soupirs.

Un jour, il lui dit brusquement:

— Ah! ça, sais-tu bien que tu m'embêtes à soupirer ainsi!

La jeune fille se révolta un peu.

— Si je soupire, c'est que j'ai des raisons pour cela!...

Il hurla:

— Des raisons, toi! Tu oses dire que tu as des raisons!... Je ne te rends pas heureuse, sans doute! Je ne me sacrifie pas pour toi dans ce collage qui m'embête au superlatif! Mais, mille tonnerres! tu ne vois donc pas que j'en ai assez de vivre tout le temps avec une femme rasoïr comme toi! Et que si je ne prends pas mes cliques et bagages, tout de suite, là, tiens en un tour de main, c'est parce que je suis trop bon!... Madame soupire!... Madame soupire!

Louise murmura:

— Ce n'est pas vrai... Tu en aimes une autre et te paie pour elle...

Il bondit:

— Moi, j'en aime une autre! Ah! c'est trop fort, à la fin! c'est trop violent! Il faudra que je supporte ces sottises!...

Elle insista, mais à voix basse:

— Oui, tu en aimes une autre!

Il s'exaspéra:

— N... de D...! vas-tu te taire! Ou je...

Involontairement, Louise soupira encore.

— Ah! tu veux me mettre hors de moi, hurla Sary. Et bien, tiens! attrape!...

Et il lui lança un soufflet à toute volée. Ce fut le bruit d'un coup de fouet violent. La pauvre fille, atteinte en plein visage par la paume lancée comme une catapulte, tourna sur elle-même, eut la jupe attrapée par une chaise, tomba, et resta sur le sol.

Tout brutal qu'il fut, Sary, décolla. Il éprouva vaguement le besoin de s'excuser, et après une pause:

— Voilà! scanda-t-il, tu me pousses à bout... Tu sais cependant comme je suis... ça t'apprendra. C'est bien fait.

Il battit en retraite vers la porte et sortit.

Ahurie et désolée, Louise restait par terre. Elle regarda devers elle. La chaise, entraînée, gisait à son côté droit; un coin du tapis s'était relevé violemment, en un long pli qui découvrait le plancher brun. Le petit poêle de fonte, que Sary avait heurté, avait déclanché son tuyau de la cheminée. Tout, dans la chambre, gardait la marque de ce soufflet dont son amant l'avait frappée.

Elle se leva, paresseusement, très étourdie, et quand elle fut debout, la grande glace du salonnet lui renvoya son image. Elle s'approcha, pour se voir de plus près. Cinq gros doigts rouges étaient marqués sur sa joue gauche, dans la pléure de la figure; l'œil était enfilé et le blanc s'infectait. Le coup de main avait follement ébouriffé les cheveux, près de la tempe.

Louise alla à la chambre à coucher, versa de l'eau dans le bassin, se baigna le visage, qui, brûlant, gardait l'impression de la gifle. Puis, machinalement, elle s'habilla, mit sa mante, fixa son chapeau avec une grosse épingle à tête d'or. Elle ne pensait pas, elle agissait.

Il était six heures du soir. Elle souffla la lampe, qui brûlait une flamme jaunâtre dans la suspension, et sortit, — se dirigea vers le passage des galeries Saint-Hubert, cherchant, — elle ne savait pourquoi — le grand mouvement. C'est là ce qui commença de la faire réfléchir. Elle se demanda comment il se faisait que, au lieu de quérir la solitude, dans la honte de sa douleur, elle allait aussi se mêler, par une préférence d'instinct, à la foule banale et indifférente?

Elle en conclut qu'elle ne souffrait pas beaucoup; et, en effet, pour le moment, elle se trouvait anesthésiée; la violence de Sary l'avait étonnée à peine; elle crut qu'elle s'y attendait, que c'était dans l'ordre naturel des choses, que cela devait inévitablement arriver. Oui, vraiment, c'était curieux, mais elle eût pensé qu'un soufflet de son amant eût dû la plonger dans une autre désolation!

Au contraire, il lui sembla oublier ses malheurs... Elle s'intéressa aux choses de la rue, aux étaux flamants de gaz, aux passants, à tout. Le brouhaha des galeries, pleines de monde à cette heure, la séduisit; et ce fut comme une sorte de jouissance qu'elle éprouva, après le tête-à-tête navrant de tout à l'heure, à se trouver ainsi dans l'activité et la bruyance.

Le va-et-vient du passage était du reste à son comble; tout Bruxelles se concentrait là en une mêlée curieuse dont Louise s'attacha à saisir les détails. Il passait des gonmeux étriques, nageant dans des paletots-sacs à la mode, colletés de velours, coiffés de chapeaux jaunes à petits-bords, découvrant, par derrière, des crânes graissés d'huile, avec une raie descendant jusqu'à la nuque, en un dessin folichon; des femmes avec des boas de plumes, laissant après elles des relents de muse et d'opoponax; des bourgeois affairés, marchant vite et rêvant finances; des flâneurs faisant leurs grâces et s'attachant à ce que leur chapeau de soie reluisait sous les flottes de lumière; de petites ouvrières marchant par rangs de quatre, bras dessus-dessous, à pas menus, causant haut, toutes à la fois, et faisant partir des fusées de rires auxquels se retournaient des messieurs; des cocottes propres et sentant bon; des actrices courant à leur théâtre; des étudiants à casquette liserée d'or, et faisant « psst! psst! » à toutes les femmes; des pauvresses portant sur les bras des moutards morveux; des apprentis, mains en poches, sifflant des airs populaires; des écoliers chargés de porte-livres en cuir, et courant à la pâte, talonnés par l'heure. Toute ce monde grouillait, croassait, criait, verbiait, brouhahait.

Devant le Vaudeville, les badauds station-

naient continuellement, et contemplaient avec béatitude une caricature grossièrement brossée, de couleurs vives, représentant Vilano au moment où, dans la pièce, il trouve sa femme occupée à se faire baisoter le cou par un boudiné. Des gens riaient bêtement. Louise se fit cette réflexion, que les cocus font toujours rire, même caricaturés. D'autres personnes étudiaient l'affiche de tout près, lisaient et relisaient la distribution sur le papier canari placardé aux deux côtés de la porte d'entrée. On entendait des exclamations. « Tiens! c'est Jussieu qui tient le rôle de Radot! » Quelques-uns entraient, allaient chercher des places pour le spectacle du soir.

Lentement, au pas de flâne, Louise traversa les deux galeries, s'arrêtant à tout; elle campa longuement devant la vitrine d'un chapelier, estima l'élégance des chapeaux melons et hauts-déforme qui faisaient valoir leurs charmes sous la lumière, trouva très laides les nouvelles coiffures de dames fraîchement étalées, exhibant leurs aigrettes exagérées et se masquant à demi derrière des pancartes qui laissaient lire en belle ronde: « Dernière nouveauté de Paris. » — « Haute fashion. » — « L'élégant. » — Puis elle passa à plusieurs reprises devant la *Taverne Royale*, tout au bout, s'amusant à devisager les consommateurs. Des messieurs dégingandés, croisant les jambes, affectant des poses nonchalantes, fumaient des cigares et sirotaient des absinthes en regardant, à travers les glaces d'entrée, le mouvement du passage; des officiers portaient la poitrine en avant, et se calaient des monocles dans l'œil; des gens un peu négligés, avec des têtes d'artistes, — qui paraient beaucoup et faisaient énormément de gestes — des journalistes assurément — discutaient entre eux; et puis, toujours des gommeux, ces êtres fades et grotesques, que l'on rencontre partout, comme des parasites, s'asseyaient devant des glaces réfléchies, pour se mirer sans qu'il y parût, et se tapotaient continuellement les manches et les cuisses quand la cendre de leurs cigarettes poudrait leurs vêtements. Dans le coin du fond, à droite, trônant dans son comptoir, une dame écrivait, penchée sur un grand livre à reliure grise, et frappait sur un timbre d'appel, tandis qu'une autre remplissait des bocks et les passait aux garçons de service affairés.

(A continuer.)

Spectacles de la semaine

PARIS, 8 h. — *Mariage d'Hier.*

GALERIES, 8 h. — *Tout Bruxelles.*

VAUDEVILLE, 8 h. 1/4. — *Le Chevalier Baptiste; La famille Poul-Briquet.*

MOLLE, 8 h. — *Serment d'Horace; le Monde où l'on s'ennuie.*

ALCAZAR, 8 h. — *Kaïfmané Morel; Bruxelles-Électrique.*

AMBRA, 8 h. — *Faust, fin de siècle.*

THÉÂTRE FLAMAND, — *Reldche.*

SCALA, 8 h. — *Tous les soirs, spectacle concert, à 9 1/2 h. Bruxelles Greenwich.*

CIRQUE ROYAL. — *Tous les soirs à 8 h. représentation.*

CIRQUE SCHUMANN. — *Tous les soirs à 8 heures, spectacle hippique.*

PANORAMA INTERNATIONAL. — *Ouvert de 9 heures du matin à 10 heures du soir. Entrée: 0.50 fr. La Suisse.*

MUSÉE CASTAN. — *Attractions diverses.*

A L'ÉCONOMIE

RÉPARATIONS IMMÉDIATES DE VÊTEMENTS
en tous genres

Changements de toute espèce. Travail à façon
et à forfait. Rebordage et retournage.
Teinture et dégraissage.

Maison **BIDOU**

TAILLEUR

180, RUE DE BRABANT, 180, BRUXELLES

HOTEL DUVIVIER

RESTAURANT

Boulevard du Nord, 152 et Rue de Malines, 26

BRUXELLES

Jardins et Galerie

Diners depuis 3 fr. et Plats du Jour.

A LA BOTTE HONGROISE

M^{me} J. CANQUELAIN

3, Avenue de la Reine, 3

SCHAERBEEK-BRUXELLES

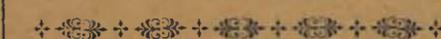
Grand choix de chaussures

pour Hommes, Dames et Enfants

A TOUS PRIX

Souliers de luxe. — Grand assortiment de feutre

Atelier spécial pour les Réparations.



Demandez partout
le

Chocolat

Baron

le Roi des Chocolats.

Dépôt général:

Rue de Cologne, 227

Bruxelles-Nord.



A la Croix funèbre

J. VAN NÉROM-JORION

Marchand de Cercueils

Maison fondée en 1835

62, RUE DES PALAIS, 62

(Coin de la rue Rogier)

Exposition permanente de Cercueils, Couronnes et Croix. — Spécialité de la Maison: Placement de Chambres ardentes.

ENTREPRISE DE POMPES FUNÈRES

M^{lle} Anna CRÉLOT

Ex-Élève de la Maternité de Bruxelles

Accordeuse, Diplômée de 1^{re} classe
32, RUE CLÉMENTINE, LAEKEN

Consultations, Prend Pensionnaires, Bons soins

Imprimerie-Chromo-Lithographie
ARTISTIQUE

STUMGES et C^{ie}

3-5, RUE CORNET-DE-CREZ, 3-5
BRUXELLES

Spécialité de Cartes-Réclames (chromos). —
Étiquettes. — Reproduction de Tableaux. —
Tableaux-Annonces.

Télégr. Stumges, Bruxelles

BRASSERIE DE BORNHEN

J.-J. PAUWELS

MARCHAND DE BIÈRES

138, RUE ROYALE-S^{te}-MARIE, 138

SALLE DE SOCIÉTÉ DISPONIBLE

Allez-y déguster les bières de Bornhem, saines
et pures, fabriquées avec des grains et houblons
de tout premier choix.

Livraison par fûts et par bouteilles

Prix-courant sur demande

GRANDE

LAITERIE MODÈLE

RUE FRANSMAN, 142, LAEKEN

Allez tous voir ce magnifique établissement,
le plus beau et le plus grand des environs de
Bruxelles.

Tous les Dimanches

GRAND CONCERT

Suivi de BAL

Le soir, illumination du jardin, flammes de
bengale, projections lumineuses et grand feu
d'artifice.

Restaurant à prix fixe et à la carte

Salle de 200 mètres, disponible pour Sociétés,
Banquets et Noces.

Spécialité de Gaufres à la vanille, Café-Cra-
mique, Anguilles, Fromages, etc. Jeux divers
pour enfants et familles.

Grand Hippodrome

N. B. — Le tram vicinal qui part de la gare du
Nord, s'arrête à la Laiterie Modèle.

Impr. du DIABLOTIN. — Gérant: Is. DE NEFF,
29, rue Frère-Orban.



LE DIABLOTTIN



Annonces à la ligne et à forfait.
Administration : 15, Rue Henri Maus
Bureaux ouverts de 3 à 4 heures

Directeur littéraire : Georges Bazel
Gérant responsable : ISIDORE DE NEEF

ABONNEMENTS : La Belgique . . . un an, fr. 5 »
Dépositaire gén' p' les aubettes de l'agglomération bruxelloise :
M. DECALONNE, 22, rue d'Angleterre.



.... Si j'avais pris « Rasoir » j'aurais gagné cent louis....



LE DIABLOTTIN



Annonces à la ligne et à forfait.

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Henri Maus, BRUXELLES

Bureaux ouverts de 8 h. à midi et de 2 à 7 heures

BRUXELLES

Directeur littéraire : G. Bazel.

Secrétaire de la Direction : Charles Vos

PARIS : Directeur littéraire George Auriol.

ABONNEMENTS

La Belgique fr. 5 00

L'Etranger fr. 7 50



— Oh ! mère Bidochart, v'là que j'ai déchiré mon tutu...

— Vous n'en faites jamais d'autres... Heureusement que vous êtes blonde.



Annances à la ligne et à forfait.
 RÉDACTION & ADMINISTRATION
 15, Rue Henri Maus, BRUXELLES
 Bureaux ouverts de 9 h. à midi et de 2 à 7 heures

BRUXELLES { Directeur littéraire : G. Bazel.
 Secrétaire de la Direction : Charles Vos.
 PARIS : Directeur littéraire : George Auriol.

ABONNEMENTS { La Belgique fr. 5 00
 L'Etranger fr. 7 50



CONFIDENCES

J'ai jamais voulu m'caser parc'qu'on est forcée d'accepter l'premier venu...
 tandis que dehors j'peux choisir... et v'là.

LES CŒURS SIMPLES



— Y a-t-y un mandat?...

— Alors tonnerre de tonnerre ! nous ferons la belle !

Hélas ! l'homme propose et Dieu dispose, même pour un simple mou de veau. A plus forte raison pour une demi-douzaine que Pouillard avait achetés aux abattoirs de la Villette. Des mous d'un rose ! d'un tendre ! une vraie rosée, ma chère. Il en rêva la nuit qui précéda leur cuisson ; il les avait aperçus, en un songe gracieux, venir effleurer ses lèvres, habillés de la pourpre des pivouines. Son sommeil ne fut qu'un idéal de petits oignons dorés par l'haleine brûlante du four, de fortes senteurs d'aux parés de gloire en laurier chatoillés des parfums du thym. Une neige de sel et quelques brouillards de poivre voilaient à peine un buisson de persil Et l'air embaumé... « épatait » M. et M^{me} Rosbifaluile.

C'est pourquoi, dès son réveil, les mous de veau furent l'objet de toute son attention, des soins qu'un père anthropophage apporterait à la cuisson de son enfant, d'un roux savamment fait d'un court-bouillon lent et progressif. Bien avant l'arrivée de M. et M^{me} Rosbifaluile, le mou de veau cuit à point emplissait l'atmosphère d'une odorante saveur.

Une demi-heure s'était passée dans la joie des dégustations futures, et les Rosbifaluile n'arrivant pas, Pouillard pensa utiliser son feu en faisant bouillir dans une énorme marmite, un pantalon de nankin légèrement crasseux, et dont une commère du quartier lui avait conseillé le nettoyage. « Afin de mieux conserver la couleur de de l'étoffe, mettez trois gousses d'ail » avait-elle ajouté.

Pour attendre agréablement ses invités, Pouillard eut l'ingénieuse idée d'écrire sur sa porte :

**Je reviens
dans vingt minutes.**

et partit au proche café, s'absinther après avoir, toutefois laissé sa clé pour leur permettre de rentrer.

Tiens ! tiens ! Pouillard n'est pas là. Cette exclamation partit en un duo des poitrines de M. et M^{me} Rosbifaluile.

M^{me} Rosbifaluile dit :
— Ça sent l'ail. Allons dans la cuisine voir ce fameux mou de veau.

Elle ne put résister à l'envie légitime de goûter la sauce... Elle fit un saut.

— Monsieur ! viens donc voir... Ah ! ah goûte-moi cette sauce !

Et plongeant dans la marmite où mijotait le pantalon de nankin, elle présentait une louche d'un bouillon qui ne l'était pas moins.

— Quel imbécile ! quelle sauce ! Et c'est ça de la blanquette de mou de veau !

— Il n'y a pas de sel.

— Ni poivre

— Passe-moi le sel que j'en mette une respectable quantité.

— Voilà... Tiens le poivre... Mets-en, n'aie pas peur.

Rosbifaluile découvrit dans un coin du laurier et du thym que madame jeta dans le récipient, puis, très fière :

— Si la sauce est bonne, dit-elle, ce ne sera pas de sa faute.

— Poupoule ?

— Quoi ?

— On ferait peut-être bien d'y mettre un peu de beurre.

C'est une idée... Parfait !.. Voici une sauce superbe. En la faisant réduire elle épaissira.

Rosbifaluile piquait à plusieurs reprises avec une fourchette sur la culotte nankin et constatait que Pouillard n'avait pas coupé son mou : —

Jamais ça ne cuira !... Poupoule, coupe-moi ça en petits morceaux... Je vais attendre notre ami dans la salle à manger.

Pouillard rentrait.

— Ah ! ce vieil ami, ce brave Rosbifaluile !

Et, regardant de tous côtés :

— Ta femme n'est donc pas là ?

— Heureusement qu'elle est là, dans la cuisine, occupée à couper ton mou de veau... Ah ! tu es fort ! On coupe toujours le mou en petits morceaux.

M^{me} Rosbifaluile revenait, rayonnante :

— Bonjour, Pouillard... Vous n'êtes pas malin.

Non seulement on coupe le mou, mais on fait la sauce avec des oignons, du thym, du laurier, du...

Il l'interrompt :

— Vous êtes folle !

— C'est vous.

— J'ai mis tous les ingrédients possibles.

— Ne dites pas cela, c'est nous qui venons d'en remplir la sauce, et c'est moi qui ai coupé le mou dans la marmite.

— La marmite !... Ma culotte ! !

Rugissant lamentablement, il courait dans la cuisine où cuisait en vingt-cinq morceaux, le fameux pantalon de nankin, saisissant une casserole qu'il brandissait, furieux : « Tas de lâches ! s'attaquer à l'innocence d'une culotte ! Venez donc ici, devant moi, à cinq pouces du nez ! que je vous boulotte !

M. et M^{me} Rosbifaluile avaient pris la porte et sautaient dans l'escalier, effrayés, ahuris, ne sachant si Pouillard était fou ou bien assez bête pour faire bouillir un pantalon dans une sauce à la blanquette de mou de veau.

Paris, 1892.

GEORGES BRANDIMBOURG.

LA MUSETTE

*Claude disait à Lisette,
Allons dans les bois déserts,
Je te jouerai des airs
Amusants sur la musette,
Claude disait à Lisette.*

*Arrivés sous la ramée,
Il joua discrètement
De son petit instrument
Pour charmer sa bien aimée,
Arrivés sous la ramée.*

*Ainsi qu'une lente ivresse,
L'harmonie de ses sons
Traînait de câlins frissons
Sur le corps de sa maîtresse.
Ainsi qu'une lente ivresse.*

*Après la romance bonne,
Où le cœur se sent bercé,
Ce fut un air cadencé
Qui fit sauter la mignonne
Après la romance bonne.*

*Oh ! la petite affolée
Se pâmail sur le gazon,
Elle voulut la chanson
Quatre fois à l'envolée,
Oh ! la petite affolée.*

*Claude à cette amusette
Perdit la respiration ;
Malgré la réclamation
De la petite Lisette,
Claude lâcha sa musette.*

*Tant que la belle éperdue
La prit au pauvre gamin
Puis, d'une tremblante main
Chercha la chanson perdue,
Oui, la petite éperdue.*



LE DIABLOTTIN



Annonces à la ligne et à forfait.
RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Henri Maus, BRUXELLES
Bureaux ouverts de 9 h. à midi et de 2 à 7 heures

BRUXELLES | Directeur littéraire : G. Bazel.
| Secrétaire de la Direction : Charles Vos.
PARIS : Directeur littéraire : George Auriol.

ABONNEMENTS | La Belgique fr. 5 00
| L'Etranger fr. 7 50



je me suis marié. — Bonne nouvelle ! Pas tout à fait, car j'ai épousé une méchante femme. — Tant pis ! — Pas trop, tant pis, sa dot était de mille pièces d'or. — Eh, cela console. — Pas absolument, car j'ai employé cette somme en moutons, qui sont morts de la clavelée. — C'est bien fâcheux. — Pas si fâcheux, car la vente des peaux m'a rapporté au delà du prix des moutons. — Te voilà donc indemnisé ? — Hélas, non : la maison où j'avais déposé cet argent vient d'être consumée par les flammes. — Voilà ton plus grand malheur. — Pas si grand : ma femme a brûlé avec la maison. Il serait difficile de faire un exposé plus laconique et plus éloquent des fameuses vicissitudes de la vie.

Le marquis de Schermen, un allemand très fêté à la cour de Louis XVI, se voyant sur le point d'être ruiné, avait épousé une vieille comtesse fort riche, et se divertissait volontiers, avec peu de délicatesse, aux dépens de sa femme. Il la ménageait d'autant moins qu'elle lui avait fait une donation de tous ses biens par contrat de mariage. La vieille ne reconnaissait que trop la faute qu'elle avait commise. Mais les mépris de son époux n'étaient pas ce qui l'alarmait le plus. Elle craignait qu'il ne prit envie à M. de Schermen de se défaire d'elle, et, venant un jour à se trouver mal, elle déclara tout haut qu'elle était empoisonnée. — Empoisonnée, dit le marquis, en présence de plusieurs personnes, cela pourrait-il bien être ? Qui accusez-vous de ce crime ? — Vous, répondit la marquise. — Ah messieurs, s'écria le mari, rien n'est plus faux : on n'a qu'à l'ouvrir tout-à-l'heure, et l'on verra la calomnie !...

Le fameux professeur Reichenbach étudiait par jour quatre à cinq heures. Comme il était resté dans son cabinet plus longtemps que de coutume, sa femme vint le trouver : — Oh, ma mie, vous voilà donc ? Que dites-vous ? — Je dis, Monsieur, que je voudrais bien être livre. — Et pourquoi ? — C'est que vous êtes toujours après — Certes, je voudrais bien aussi, pourvu que vous fussiez un almanach. — Et pourquoi, Monsieur ? — C'est, reparti Reichenbach, qu'on en change tous les ans.

On connaît la légende d'un naturalisme essentiellement biblique, qui montre le bon Loth perpétuant le genre humain avec la collaboration de ses filles. Le chevalier de Boufflers a fait sur cette galante aventure un quatrain si joli qu'il en est devenu classique. On ne peut mieux faire cependant que le citer en passant, à l'usage des gens qui ne s'en souviennent pas :

Loth but ;
Il devint tendre,
Et puis il fut...
Son gendre.

BIBLIOGRAPHIE

L'album de Forain. L'éditeur H. SIMONIS-EMPIIS, (2, rue Chérubini, Paris,) comble les vœux de tous les artistes et de tous les amateurs, en réunissant en un album superbement imprimé, 50 des plus jolis dessins de

Forain. Nous avons publié la semaine dernière un dessin extrait de cette exquise collection, et nous espérons que le livre du très subtil et très cruel observateur parisien obtiendra autant de succès ici qu'à Paris — la seconde édition étant en vente depuis quelques jours.

CABRION.

BOUTURES DE FABLES

Notre journal vient d'engager
Un moricaud, comme cocher.

MORALE

Le diable au teint.

Un nègre était membre d'une union nautique ;
A la force du bras il gagnait tous les prix,
Sans peine et gardant sur les lèvres le souris.
On le surnomma l'honneur de la jeune Afrique.

MORALE

Rame, Honneur !

La Suisse : pays de montagnes
Beaux lacs d'azur, vertes campagnes.

MORALE

Il ne faut pas prendre l'Helvétie pour des landes
ternes

LENFANGÉ SUS.

Prime à nos Lecteurs et Abonnés

Tout lecteur de *Diablotin* qui nous enverra fr. 1-10 en timbres-poste, recevra franco, par retour du courrier, un exemplaire de :

Monsieur et Madame Morale

PAR

DONNET-DUBREUIL

(Edition KISTENAËCKERS)

Un volume de 320 pages (marqué fr. 3-50 en librairie). Une très spirituelle préface d'Aurélien Scholl présente les deux auteurs de ce pamphlet bourgeois comme de très sérieux continuateurs d'Henry Monnier. Le livre est entièrement dialogué. C'est l'histoire d'un dîner de famille. Les croquis bourgeois sont absolument drôles dans leur nette réalité. En voici quelques-uns : M. Gérard, employé aux « Sinistres Cantonaux », montonnier et presque muet ; M^{me} Gérard, avare, gourmandant ses bonnes et surveillant la consommation des invités, pointue et malveillante ; Napoléon Laplanche, reporter bavard et présomptueux, accaparant l'attention, arrivant trop tard, bousculant tout, M. Chaviraud, ancien officier, ayant gardé les habitudes de bivouac, buvant comme un trou et en « racontant de salées » ; M^{me} Chaviraud, fière d'être la compagne d'un héros des campagnes d'Afrique, toujours scandalisée par ses récits, mais n'osant les interrompre et en subissant délicieusement la véhémence, le calligraphe Bobard, élevé par un père rigide et dur, d'une naïveté étonnante, n'osant pas manger, vivant dans l'ombre de Laplanche et se contentant de jeter de timides regards à sa fiancée Berthe ; M^{lle} Berthe, vingt-cinq ans, un peu mûre, désirant immédiatement le mariage et n'osant pas regarder son fiancé, qui lui a offert un bouquet de dahlias, dont elle aspire le « parfum » avec délices et modestie, la tante Adélaïde, vieille fille, tournée à l'aigre et croyant que tout ce que l'on dit porte atteinte à ses croyances religieuses. On voit ce que ces personnages peuvent se dire pendant tout un dîner. La sténographie de MM. Donnet et Dubreuil est des plus artistiquement et des plus gaiement réussies.

LIT DE CABOT (1)

(MOEURS DE COULISSES)

PAR

Henri KISTENAËCKERS Fils.

VII

Monsieur Destrais père, un grand vieillard, aux traits rudes, aux cheveux et à la barbe de neige, forma lui-même la porte, d'un coup violent, tandis que son fils s'éloignait.

Loin du logis paternel, Jules s'arrêta enfin, le front brûlant. Quelque étai lui serrait le crâne à la faire éclater, il lui paraissait sentir ses os se disjoindre sous la formidable pesée d'une machine tortionnante dont le cercle de fer, lentement, se fermait d'un effor contractile.

Là seulement, épaulant le mur d'une haute façade nue et grise dans l'hiver chagrin, le jeune homme crut pouvoir penser ; sous la gifle de la bise, il revenait peu à peu de l'assommage qu'il avait subi. Mais pâle, les lèvres marbrées, debout contre une maison, frissonnant dans le froid, il avait dans son attitude quelque chose de si anormal que les passants se retournaient sur lui avec une curiosité inquiète, — la curiosité des incidents urbains, des émois de la rue. Pour peu, il se fût trouvé quelque'un qui songeât à lui offrir des secours. Cet homme devenait malade ?..

Nettement alors, il revit la scène de tout à l'heure, déroulée dans son cerveau en une suite tangiblement vraie ou simple, mais lui apparaissait tout de même, au contact morbide de l'impression enfiévrée, comme un cauchemar. A vrai dire, ce n'avait pas été terriblement terrible en soi-même, cette scène — mais elle appelait en en l'esprit de Jules, tant de jours noirs et veules, de jours pleurards et nus, — et de désespoirs sombres ! Et puis, elle avait porté le coup de massue de l'inattendu, — le coup de massue qui l'avait abattu net, comme le bœuf cheyant sur les dalles de la boucherie, — et dont il résuscitait peu à peu maintenant, en une lente reprise des sens.

Au surplus, le père Destrais n'avait pas gardé tout son calme non plus, à la demande formulée par son fils. Pas plus que ce dernier ne s'attendait à la réponse telle qu'elle lui avait été formulée, lui, le père, ne s'attendait pas à cette pétition. Et il lui avait fallu une minute de recueillement abasourdi, durant laquelle son regard s'était irrité à mesure, pour partir sur ses grands chevaux.

Tandis que Jules était resté droit, ayant épuisé ses aveux, dépeint les mœurs honnêtes de la famille Chaltin, esquissé la silhouette du père, ce comédien rigide et honnête ; après qu'il eût insisté sur les charmes, le caractère, les qualités de Marguerite ; après qu'il eût enfin mis à nu le corps de ses espérances et de ses désirs, l'orage avait éclaté.

Furibond, M. Destrais père avait enfourché sa monture et s'était emporté en un galop d'ouragan

(1) Reproduction interdite.

passant sur tout, franchissant les fossées en bonds désordonnés, sautant les haies comme en un vertige. Et Jules avait entendu ;

— Ah ça ! vous devenez fou ? Êtes-vous tout à fait aliéné ? Vous osez me demander une demande pareille ?... Mais je n'en reviens pas ! je n'en reviens pas !... Je crois rêver !... Vous voulez épouser une cabotine ! une loque ! une catin !...

Une catin ! Marguerite ! Jules avait blêmi. Mais le père continuait ;

— Et vous me demandez, à moi, mon autorisation ! Vous croyez que je vais accepter une fangeuse compromission avec vos sales cabots !... Que je vais ainsi me souiller aux détritissés du cloaque !... Mais c'est immonde, ces gens de théâtre, c'est immonde et répugnant !... Pouah !!!

Une telle indignation lui congestionnait le cerveau qu'il n'arrivait pas à s'exprimer en une suite d'idées à peu près logique, — et ne trouvait que des injures pour exprimer sa révolte.

— Vouloir épouser une comédienne, une loque !... Mais je préférerais cent fois que vous allassiez cueillir une femme de maison publique qu'une actrice !... Ce ne serait au moins pas une... mésalliance !... Je ne veux pas de mésalliance dans la famille !... Nous sommes de la bourgeoisie ; prenez dans la bourgeoisie ce qu'il vous plaît, ça m'est égal, pourvu que vous preniez une femme chrétienne, remplissant ses devoirs religieux ! Mais du théâtre ! du théâtre, grand Dieu !... Oh !... une actrice ! Est-ce une femme pour vous ça ? Et vous osez me dire que c'est une honnête femme, une honnête fille, votre catin ! Est-ce qu'on peut être honnête quand on est du théâtre ? Je les connais, vos soi-disant honnêtes femmes ! De la fange, je vous dis, de la fange !...

Et il répétait :

— Pas de mésalliances dans la famille ! Pas de mésalliances !...

(A continuer.)

Spectacles de la semaine

- MONNAIE, 7 h. 1/2 — Vendredi, La Juive,
PARC, 8 h. — Le Cheval d'Aristote ; Celles qu'on respecte ; Samedi, Monsieur Chasse.
MOLIÈRE, 8 h. — Le Maître d'armes.
VAUDEVILLE, 8 h. 1/4. — Le Chevalier Baptiste ; La famille Port-Biquet.
GALERIES, 8 h. — Tout-Bruxelles, revue.
ALCAZAR, 8 h. — Kaufman, Moris ; Bruxelles-Electrique.
ALHAMBRA, 8 h. — Spectacle varié. Samedi Bal.
SCALA, 8 h. — Spectacle varié.
CIRQUE ROYAL. — Tous les soirs à 8 h. représentation.
CIRQUE SCHUMANN. — Tous les soirs à 8 heures, spectacle hippique.
MÉNAGERIE WOMBWELL. (boulevard Jamar, derrière le cirque Scandinave). — Tous les jours représentations à 3 et à 5 heures. Représentations le soir, à 8 et 9 heures. à 10 heures, repas des animaux.
PANORAMA INTERNATIONAL, boulevard du Nord, 88. — Du 1^{er} au 7 janvier : L'Egypte.
SOCIÉTÉ ROYALE DE PHILANTHROPIE. — Exposition, tombola annuelle, ouverte tous les jours, de 11 à 4 heures, place du Musée, 20.
LE RABELAISIE (cercle littéraire). — Tous les soirs à 9 h. — M. Félix Lévy, (auteur) chanteur nervoso-sentimental, dans ses créations ; M. DE MÉRIS, pianiste-compositeur ; M. FERRÉOL, (auteur) chanteur comico-flegmatique ; à 10 heures, les Ombres Rabelaisiennes présentées par M. Ferréol.

A L'ÉCONOMIE

RÉPARATIONS IMMÉDIATES DE VÊTEMENTS en tous genres

Changements de toute espèce. Travail à façon et à forfait. Rebordage et retournage. Teinture et dégraissage.

Maison BIDOUL

TAILLEUR

180, RUE DE BRABANT, 180, BRUXELLES

HOTEL DUVIVIER

RESTAURANT

Boulevard du Nord, 152 et Rue de Malines, 26
BRUXELLES

Jardins et Galerie

Diners depuis 3 fr. et Plats du Jour.

A LA BOTTE HONGROISE

M^{me} J. CANQUELAIN

3, Avenue de la Reine, 3

SCHAERBEEK-BRUXELLES

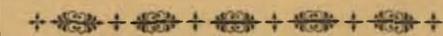
Grand choix de chaussures

pour Hommes, Dames et Enfants

A TOUS PRIX

Soulers de luxe. — Grand assortiment de feutres

Atelier spécial pour les Réparations.



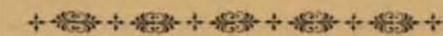
Demandez partout le

**Chocolat
Baron**

le Roi des Chocolats.

Dépôt général :

Rue de Cologne, 227
Bruxelles-Nord.



A la Croix funèbre

**J. VAN NÉROM-JORION
Marchand de Cercueils**

Maison fondée en 1835

62, RUE DES PALAIS, 62

(Coin de la rue Rogier)

Exposition permanente de Cercueils, Couronnes et Croix. — Spécialité de la Maison : Placement de Chambres ardentes.

ENTREPRISE DE POMPES FUNÈRES

M^{lle} Anna CRÉLOT

Ex-Elève de la Maternité de Bruxelles

Accoucheuse, Diplôme de 1^{re} classe
32, RUE CLÉMENTINE, LAEKEN

Consultations, Grand Pensionnaires, Bons soins

BRASSERIE DE BORNHEM

J.-J. PAUWELS

MARCHAND DE BIÈRES

138, Rue Royale-S^{te}-Marie, 138

SALLE DE SOCIÉTÉ DISPONIBLE

Allez-y déguster les bières de Bornhem, saines et pures, fabriquées avec des grains et houblons de tout premier choix.

Livraison par fûts et par bouteilles

Prix-courant sur demande

Imprimerie-Chromo-Lithographie

ARTISTIQUE

STUMGES et C^{ie}

3-5, RUE CORNET-DE-GREZ, 3-5

BRUXELLES

Spécialité de Cartes-Réclames (chromos). — Etiquettes. — Reproduction de Tableaux. — Tableaux-Annonces.

Télegr. Stumges. Bruxelles

LE DIABLOTTIN

JOURNAL LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
BRUXELLES

Directeur littéraire : G. Bazel
Secrétaire de la Direction : C. Vos

PARIS

Directeur littéraire : George Aurioi.

COLLABORATEURS PARISIENS

MM. ALPHONSE ALLAIS, GEORGE AURIOL, G. BRAN-
DIMBOURG. PAUL DELMET, MAURICE DONNAY,
VINCENT HYSPE, JULES JOUY, ARMAND MASSON,
RAPHAËL SHOUMARD, MAURICE VAGUACAI.
Dessinateurs : AURIOL, CAPY, COULON, DE FEURE,
HEIDBRINCK, RADIGUET, ROEDEL.

Vient de paraître :

L'AMANT DES ROSES

par GEORGES TOUCHARD

Prix : 2 fr.

En vente chez tous les libraires.

A partir du 15 Décembre

OUVERTURE

DU

OXFORD TAVERN

30, RUE DE LA MONTAGNE

tenu par M^{lle} BORMANS

Consommations de 1^{er} choix

BIÈRES ANGLAISES

Administrateur : G. BAZEL. — (L. C. HERTZ).
Gérant responsable : RICHARD VERGAUWEN.

Imp. du DIABLOTTIN, G. MEYENS, 13, rue Henri Maus.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB, ci-après A&B,, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des A&B et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les A&B appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les A&B auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'Archives & Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme

<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux A&B, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux A&B un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemple à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des A&B ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives et Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir [Article 3](#)) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les Archives & Bibliothèques.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux Archives & Bibliothèques dans les documents numérisés est interdite.